

L'horloge du temps

Antoine PRIOLO

Copyright © 2014 Antoine PRIOLO

Tous droits réservés.

ISBN: 2954653639

ISBN-13: 978-2-9546536-3-1

A tous les auteurs de fantastique et de science-fiction qui, depuis mon enfance, bercent mes lectures. Ils m'ont donné l'envie d'écrire et de partager mes propres histoires.

Chapitre I

Il faut sauver le monde

— Vite, faites vos bagages professeur, nous n'avons pas de temps à perdre, nous devons sauver le monde !

Le professeur Darlington regarda tour à tour ses deux interlocuteurs, un peu paniqué à l'idée de devoir partir ainsi, précipitamment, sans prévenir personne, laissant ses étudiants en milieu d'année. Il ne pouvait pas faire ça, non, c'était impossible !... Il scruta les regards insistants posés sur lui, voulut protester, dire qu'il ne partirait pas, qu'il avait des devoirs envers l'université, envers ses étudiants, ses proches, mais il n'en fit rien, déglutit, regarda Théo avant de dire :

— Mais enfin, que se passe-t-il donc pour que vous me pressiez ainsi ? Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous me demandez ! Partir en plein milieu de mon année de cours... C'est tout simplement impensable !

Théo regarda Lisa, atterrée, se tourna vers Darlington en haussant les épaules, avant de dire :

— Bon, comme vous voulez professeur, mais si notre monde disparaît, ce sera en partie de votre faute.

— Comment ça ? Expliquez-moi au moins, que je comprenne cette précipitation. Pourquoi le monde devrait-il disparaître ?

— Nous n'avons pas le temps de discuter, prof ! lança sèchement Théo en tournant les talons, direction la porte. Ou vous nous suivez maintenant, ou vous restez ! C'est à vous de voir...

Les deux jeunes gens sortirent, laissant seul Darlington, debout dans son salon, immobile, bouche bée, estomaqué par la façon dont Théo venait de le planter là.

— Mais quelle mouche l'a piqué ? pensa-t-il, pour se comporter ainsi. Il entendit claquer les portières d'une auto, le moteur démarrer, le véhicule rouler. Il n'arrivait pas à se décider : que fallait-il faire ? Rester ou partir ? Le bruit s'éloignait lentement. Soudain, Darlington se précipita vers la porte, enjamba la volée de marches qui menait au perron de la maison, fut dans la rue aussitôt et courut dans la direction de l'auto qui s'éloignait, faisant de grands signes avec ses bras et criant :

— Eh, ho ! Attendez-moi ! Attendez-moi ! Je viens avec vous !

§

L'immense pièce, froide, austère et lugubre, dominait New York. Depuis sa vaste baie vitrée, l'on pouvait admirer le gigantisme de cette cité érigée vers le ciel. Derrière son imposant bureau, callé dans un confortable fauteuil de ministre, Oswald Graham fumait un énorme Ha-

vane. Son regard se portait plus particulièrement sur sa fille Jessie, qu'il aimait par-dessus tout, mais qui lui causait bien des soucis depuis quelque temps. Théo et ses camarades, Lisa, Yu, Jessie et le professeur Darlington, étaient installés dans un vaste canapé disposé perpendiculairement au bureau. Le professeur, très surpris de se trouver là, face à l'homme qui leur avait causé bien des misères¹, susurra à l'oreille de Théo :

— Que faisons-nous ici ? Je croyais que Graham était votre ennemi ?

— Oui, il l'est en effet professeur, mais les circonstances ont un peu changé ces derniers temps et nous avons décidé de mettre nos différents de côté, pour l'instant.

— Ah ! je vois. Mais pour quelles raisons ?

— Vous allez comprendre dans un moment. Nous allons tout vous expliquer.

Sur ces mots, Théo se dressa sur ses jambes et alla se camper au centre de la pièce, à égale distance du canapé et du bureau. Il inspira profondément avant de prendre la parole :

— Nous sommes tous réunis ici, ce soir, car il s'est produit un ensemble de faits, au début anodins pour la plupart, qui nous ont interpellés, Lisa, monsieur Graham et moi.

¹ Oswald Graham est l'un des principaux ennemis de Théo. (Cf. Tome I)

— De quel genre de faits s'agit-il ? interrogea Darlington.

— Notre monde est en train de changer. laissa tomber Théo sans ménagement, laissant le professeur dans l'expectative. Celui-ci fronça les sourcils avant de demander :

— Que voulez-vous dire mon jeune ami ?

— Je veux dire qu'il paraît évident que quelqu'un manipule le temps de façon dangereuse et que les répercussions sur notre présent se font de plus en plus sentir.

Le professeur voulut parler mais Théo ne lui en laissa pas le temps.

— Si vous ne vous en rendez pas compte, vous, professeur, mais aussi Jessie et Yu et l'ensemble de l'humanité, c'est parce que chaque changement qui se produit dans notre présent devient pour tous la seule réalité.

— Mais alors, réfléchit Yu, si ce que tu dis est vrai, comment peux-tu le savoir ?

— Il se trouve que Lisa, monsieur Graham et moi sommes les seuls, pour l'instant, à en avoir conscience. Je vous donne un simple exemple : j'ai un ami, Ali Massarat, qui est, ou plutôt était, dans mon collège. Il a disparu.

— Disparu ? Comment ? s'étonna Jessie.

— Il n'est plus dans le collège, plus à Genève, plus nulle part. Et le pire, c'est que personne ne semble le connaître parmi mes camarades de collège.

— Étonnant. Comment est-ce possible ?

— Je vous l'ai dit, quelqu'un manipule le temps depuis le passé, le présent ou le futur. C'est la seule explication plausible.

— Mais comment se fait-il que vous trois, dit Darlington, en balayant d'un revers de la main, de Théo jusqu'à Lisa et Graham, ayez conscience de ces changements ? Avez-vous une explication ?

— Nous supposons que c'est à cause des bijoux de l'Archange, en tout cas pour Lisa et moi. Pour monsieur Graham, je suppose qu'il faut chercher l'explication dans la nature profonde de son être, dit-il en fixant l'homme dans les yeux.

— Je ne suis pas différent de vous, Théo, rétorqua Graham.

— De moi non, mais des humains, oui.

Graham sentit le reproche dans la voix de l'adolescent. Il ne lui en voulait pas pour autant. Après tout ils étaient dans deux camps diamétralement opposés. Théo, descendant des Mikelians, était l'Élu qui devait rebâtir cet Ordre ancien, créé à l'initiative de l'Archange Saint-Michel, afin de lutter contre les forces du mal. Lui, richissime homme d'affaires, magnat de l'industrie et de la finance, rêvait de dominer ce monde, comme tant d'autres avant lui. Ils avaient lutté pour trouver les bijoux sacrés de l'Archange et il en était sorti victorieux, du moins le pensait-il. C'était sans compter sur la ruse de Théo qui lui avait laissé emporter une fausse arche d'Alliance avec deux des

trois bijoux². Ainsi, il conservait un lien indéfectible entre les trois et pouvait user de l'ensemble des pouvoirs qu'ils lui prodiguaient. Ça, Oswald Graham ne le savait pas. Il était convaincu d'avoir en sa possession l'ensemble des bijoux et la véritable arche d'alliance. Théo continua :

— Ce qui est grave, c'est que ceux qui jouent avec le temps ont connaissance de l'existence des bijoux et s'en sont emparés. C'est la raison pour laquelle monsieur Graham m'a contacté voici deux jours. Les bijoux étaient cachés dans un coffre réputé inviolable qui se situe dans un laboratoire secret tout aussi impénétrable. Ceux qui sont derrière tout ça ont plusieurs longueurs d'avance sur nous et nous devons rapidement trouver de qui il s'agit, afin de les arrêter avant qu'il ne soit trop tard.

— Trop tard ? s'étonna Darlington.

— Oui, professeur, trop tard. Ceux qui manipulent le temps ainsi, sans scrupules, sont en train de provoquer des modifications qui pourraient devenir irréversibles. Pire encore, l'ensemble de notre univers pourrait basculer dans un chaos indescriptible et finir par imploser !

— Oh! mon Dieu ! Mais c'est terrible !

— Nous devons unir nos forces, car notre tâche est rude cette fois. Ça risque d'être plus compliqué que de retrouver les bijoux de l'Archange.

— Qu'allons-nous faire ? questionna Jessie, inquiète.

² (Cf. Tome I, chapitre XXI)

— Il nous faut retrouver l'époque exacte à partir de laquelle les évènements ont été modifiés. Ça devrait nous permettre de trouver qui est derrière tout ça.

— Tu crois que de retrouver l'époque suffira à découvrir qui fait ça ? demanda Yu d'un air perplexe.

— Ça nous aidera en tout cas. Ceux qui sont capables de voyager dans le temps et de le manipuler ne sont pas très nombreux, affirma Théo. Nous en avons discuté avec monsieur Graham. Nous pensons tous les deux que ceux qui font ça, modifient les évènements vers leur futur plutôt que vers leur passé.

— Pourquoi cela ? interrogea le professeur.

— Parce que les répercussions d'un changement sont innombrables et incalculables. Si je suis celui qui modifie le temps et que je décide de modifier le passé, disons, avant ma propre naissance, je ne suis pas certain que les changements me seront bénéfiques. Pire même, il se peut que je ne naisse pas, tout simplement !

— Ou que vous vous retrouviez dans une situation pire qu'avant les modifications, peut-être.

— Vous avez tout compris, prof. Il est plus intelligent de modifier le présent ou le futur que le passé.

— Tu as dit, reprit Yu, que les gens capables de voyager dans le temps n'étaient pas très nombreux, mais tous ces types qui étaient à nos troussees pouvaient franchir les barrières du temps. Ce ne serait pas eux ?

— Non, affirma Oswald Graham, qui venait de quitter son fauteuil. Ces hommes sont à mon service et ils n'ont aucune possibilité de manipuler le temps.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ? douta Yu.

— Parce qu'ils utilisent une technologie qu'ils ne maîtrisent pas. Sans moi ils ne peuvent franchir les barrières temporelles.

— D'accord. Alors, peut-être d'autres personnes comme toi ? lança Jessie en fixant son père droit dans les yeux, le regard plein de reproches.

— Non, ma chérie, ce n'est pas possible.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a une chose que vous ignorez : il y a des lois que nous ne pouvons transgresser. Depuis toujours les forces qui s'affrontent en ce monde peuvent traverser le temps et l'espace. Et il aurait été tentant de bousculer les événements au gré des intérêts de chacun. Heureusement pour nous tous, il existe une loi qui nous l'interdit.

— Les lois sont faites pour être contournées, affirma Jessie.

— Pas celle-là. Si nous manipulons le temps, nous sommes condamnés à errer dans les limbes pour l'éternité. Et, croyez-moi, même le plus féroce ou le plus courageux d'entre nous se liquéfie à la simple évocation de ce châtiement !

— Et si un humain manipule le temps, que se passe-t-il ? s’enquit Théo, un peu inquiet.

— Les humains ne sont pas concernés par les lois qui nous régissent.

— Donc, si je comprends bien, expliqua Théo, ceux qui jouent avec le temps sont des humains.

— C’est plus que probable.

— Mais quels humains peuvent avoir accès aux voyages dans le temps ? se demanda Lisa.

— C’est bien ce que nous devons découvrir, confirma Graham. Il se trouve que ces changements survenus dans notre présent coïncident avec votre escapade dans le passé, Théo.³

— Que voulez-vous insinuer ? Que c’est moi qui suis à l’origine de ces changements ? s’insurgea le jeune homme.

— Je ne crois pas que ce soit vous, bien sûr, mais vous êtes humain et vous ne connaissiez pas les règles. Vous avez pu modifier le passé de telle sorte qu’il ait engendré un futur différent, dans lequel des humains ont pu avoir accès à la technologie des voyages temporels.

Théo se pinça les lèvres, réfléchissant à ce que venait de dire Graham. Avait-il modifié le passé ? Oui. Avait-il permis à un humain d’accéder à la technologie des

³ Un savant du XVI^e siècle qui va construire une machine à remonter le temps, suite à sa rencontre avec Théo. (cf. tome I, chapitre XIV)

voyages temporels ? Oui, bien qu'involontairement. Mais cet humain, c'était Fra Paolo, le moine érudit, scientifique et homme de Dieu⁴. Ça ne pouvait pas être lui. Pourquoi aurait-il fait cela ? C'était un vieillard qui ne pouvait plus avoir d'ambition d'avenir, de pouvoir ou qui sait quelle autre motivation. De plus Fra Paolo était un homme intègre, un religieux profondément croyant. Non, la seule explication plausible était que la technologie découverte par Fra Paolo, soit tombée entre les mains de gens qui ont vu en elle la promesse de l'enrichissement et du pouvoir. Il fallait s'en assurer et, pour cela, retourner dans le passé voir Fra Paolo. Toutefois Théo ne devait pas dévoiler à Graham ce qu'il soupçonnait, car Fra Paolo avait fait partie de son plan qui le conduisit à falsifier l'arche d'alliance.

Ce qui inquiétait Théo, pour le moment, c'est qu'il n'avait plus aucun lien avec les deux bijoux dérobés : le médaillon et la chevalière de l'Archange. Même loin, même enfermés dans les profondeurs de la terre et même transportés dans le temps, le lien entre l'arche, la dague⁵ et les deux autres bijoux ne pouvait disparaître. C'est ce qui l'avait conduit à laisser Oswald Graham les lui prendre. Non seulement il ne les perdait pas, mais de plus, grâce à eux, il pouvait espionner son ennemi. Les bijoux étaient liés à lui par un lien mental très fort, qui lui permettait de communiquer avec eux, voir et entendre dans un rayon assez large autour d'eux. Ils agissaient comme des sortes de caméras distantes, avec lesquelles il pouvait se déplacer sur

⁴ (Cf. tome I, chapitre XIV)

⁵ L'Archange Saint-Michel a donné au Mikélians un médaillon et une chevalière aux pouvoirs magiques, mais également une dague. (cf. tome I.)

des centaines de mètres de l'endroit où ils se trouvaient. Cela lui avait permis de surveiller les agissements de Graham durant les cinq derniers mois. Le contact avait été rompu brutalement voici trois jours.

Juste avant, un sentiment étrange l'avait envahi, angoissant, oppressant. Les bijoux l'appelaient et il fit un rêve. C'était ainsi que les bijoux communiquaient avec lui lorsqu'ils étaient à l'initiative du contact.

Il se vit dans une immense clairière, couverte d'herbe grasse, parsemée de fleurs rouge sang. Au loin flottait une brume légère qui semblait s'approcher rapidement. La brume semblait s'épaissir au fur et à mesure de son avancée. Elle finit par devenir un gros nuage noir, aux volutes menaçantes. Théo, conscient du danger, se mit à courir en sens opposé. Il entendit alors des voix féminines qui le suppliaient :

— Théo ! Théo ! Sauve-nous ! Tu es des nôtres Théo, sauve nous !

Théo se retourna et vit deux silhouettes graciles de jeunes femmes qui flottaient au-dessus de l'herbe, les bras tendus vers lui, les regards implorants. Il voulut aller vers elles, mais le nuage les enveloppa rapidement. Des éclairs fusèrent et le tonnerre gronda. Leur lumière était si éblouissante qu'elle aveugla le jeune homme. Lorsqu'elle disparut, il ne restait plus rien dans la clairière, hormis l'herbe grasse et les fleurs, dont les pétales commencèrent à saigner abondamment, noyant celle-ci dans un véritable lac écarlate.

Théo comprit qu'il venait de se produire quelque chose de grave.

N'ayant plus aucun contact avec le médaillon et la chevalière, le jeune homme se demandait comment il allait bien pouvoir faire pour retourner dans le passé retrouver Fra Paolo. Il aurait pu faire appel à Graham, mais celui-ci aurait su immédiatement où se rendait l'Élu et aurait pu sans peine retrouver Fra Paolo et l'espionner, à l'époque même où Théo, aidé du moine savant, avait échafaudé et mis en pratique son plan. Sans les bijoux, Théo ne pouvait franchir la barrière du temps. La dague ne permettait pas, à elle seule, une telle prouesse. Utiliser la puissance de l'arche d'alliance comportait le risque de dévoiler son emplacement et la supercherie. L'arche devait rester là où elle était, bien à l'abri des regards.

Le jeune homme sortit de ses pensées et répondit à Oswald Graham :

— Si j'ai modifié le passé, c'est involontairement et je n'ai pu provoquer que des changements minimes.

— Ce n'était qu'une supposition, rien de plus, se défendit Graham. Bien, nous ne devons pas perdre plus de temps et mettre vos amis et ma fille dans le caisson.

— Le caisson ? s'inquiéta Yu.

— N'aie pas peur, le rassura Théo. Nous allons vous placer, Jessie, le professeur et toi, dans un caisson qui va vous permettre d'être comme nous.

— Comme vous ?

— Oui, vous ne serez plus affectés par les changements temporels et vous vous souviendrez de votre passé jusqu'à ce jour. Toutes les modifications du présent vous apparaîtront. Ça nous permettra de ne pas nous perdre en cours de route.

— Comment est-ce possible ? interrogea Jessie.

— Le caisson va, en quelque sorte, vous ancrer dans notre présent grâce à un fil temporel.

— Encore un de tes gadgets ? lança la jeune femme à son père.

— Nous sommes obligés, expliqua Oswald Graham, lorsque nous nous déplaçons dans le temps, de passer par ce caisson afin de créer ce fil temporel. Lui seul peut nous ramener dans notre présent.

— Théo et Lisa n'ont pas besoin de tous ces artifices, eux ! souligna-t-elle en se gaussant.

— Les bijoux de l'Archange font exactement la même chose, mais d'une manière plus mystérieuse, rétorqua-t-il. Suivez-moi, nous allons prendre l'ascenseur.

Oswald Graham quitta le loft, suivi de ses hôtes et se dirigea vers un ascenseur, différent de celui qu'ils avaient pris pour atteindre le sommet de l'édifice. Sa cabine, spacieuse, pouvait accueillir une dizaine de personnes. Graham sortit une commande de sa poche et composa un code sur un clavier à trois chiffres seulement. L'ascenseur s'ébranla et prit rapidement de la vitesse. Il descendit ainsi durant près de trois minutes. Tous compri-

rent qu'il s'enfonçait, sans aucun doute, profondément dans le sous-sol de New York. Il finit par ralentir et s'arrêta en douceur. Les portes s'ouvrirent sur une pièce aux murs gris, pas très grande, au milieu de laquelle trônait un comptoir blanc. Derrière était assis un homme, en uniforme bleu pétrole, sur lequel plusieurs blasons de la G.C.A, initiales de la *Graham Company of America*, étaient cousus sur les épaules et la poitrine. L'homme salua monsieur Graham qui, d'un geste vif de la main, lui intima d'ouvrir une large porte d'acier, à deux vantaux, située à la droite du comptoir.

Après avoir encore traversé un long corridor et une autre porte, tout aussi solide que la première, ils entrèrent dans une vaste salle, grouillante de techniciens en uniforme gris et de scientifiques en blouses blanches. Au centre de la salle se trouvait un cylindre de trois bons mètres de diamètre et de dix de long. Tout autour, des câbles souples, de différentes couleurs, côtoyaient des tubulures en acier zingué et de solides poutrelles. Sur le devant, l'on pouvait apercevoir une lourde porte cylindrique percée d'un hublot.

— Voici notre caisson temporel, indiqua Graham. Vous allez y passer une petite heure afin de fixer votre fil temporel dans le présent. Vous devrez porter en permanence cette montre-bracelet, expliqua-t-il en montrant l'exemplaire qu'il venait de saisir sur une petite table. On la nomme UTA : Unité Temporelle d'Ancrage.

— A quoi sert-elle ? demanda Yu, curieux.

— Elle est, en quelque sorte, l'autre bout du fil temporel, qui vous relie au présent via le caisson. Si, par

malheur, vous vous retrouvez séparés de votre UTA, vous subirez dans les minutes qui suivent, les changements temporels. Vous ne pourrez plus revenir en arrière. Faites donc bien attention.

Graham insista particulièrement sur ce dernier point.

§

— Je n'ai quasiment plus aucun pouvoir ! s'exclama Théo, qui se tenait debout face à ses amis, dans la suite du grand hôtel Kampinski de Genève, où Jessie avait élu domicile et qui était devenue leur quartier général. Tous restaient muets devant cette affirmation, chacun se demandant comment l'on allait pouvoir résoudre l'énigme du manipulateur de temps, sans les pouvoirs de l'Élu. Ils avaient décidé de donner le nom de Chronos, Dieu du temps, dans la Grèce antique, à celui ou ceux qui modifiaient le temps. Une manière de personnifier la nouvelle cible de leurs investigations.

Théo continua :

— Sans mes pouvoirs, pas de voyages dans le temps. Et comme on ne peut pas se permettre d'utiliser la technologie de monsieur Graham, inutile de vous dire qu'on est un peu dans la mouise !

— Mon père va trouver ça louche que nous ne lui demandions pas d'utiliser sa machine, s'inquiéta Jessie.

— Je sais bien, Jess, mais tu connais notre problème : si nous utilisons sa machine, il nous pistera et finira

par découvrir ce que nous avons fait pour le duper. Dès lors que nous aurons rétabli le cours du temps, ton père va repartir à la recherche de l'arche, mais aussi de la dague. Nous avons un gros avantage sur lui, sur Dragan Kovac et les autres, car nous sommes les seuls à connaître l'existence de celle-ci.

— Tu es sûr qu'avec l'arche et la dague tu ne peux rien faire ? questionna Yu.

— Certain. affirma Théo d'une voix assurée.

Le téléphone de la chambre sonna, surprenant tout le monde. Tous regardèrent Jessie avec interrogation. Celle-ci secoua la tête en signe de négation. Elle n'attendait rien ni personne. Elle décrocha l'appareil, écouta son interlocuteur et raccrocha, perplexe :

— Le groom va porter un courrier pour toi, Théo.

Le jeune homme fronça les sourcils. Il se dirigea vers la large baie vitrée qui donnait sur le lac Léman et le fameux jet d'eau, regarda longuement dans le lointain, jusqu'à l'arrivée du groom. Lorsque celui-ci fut sorti, il saisit l'enveloppe posée sur un plateau argenté, regarda le cachet de la poste, parut surpris et la décacheta. Il en sortit une feuille de papier recyclé de couleur brun clair, qu'il regarda sous toutes les coutures avant de la tendre à Yu, en disant :

— Tiens, jette un œil là-dessus, j'ai l'impression que c'est du chinois.

Yu prit la feuille, traduit son contenu et lut à haute voix :

— Mon cher Théo, j’ai fait un rêve.

Le monde se mourait et disparaissait dans le néant.

J’ai vu l’homme double. Il est le bien et le mal.

Je t’ai vu combattre l’homme de mal.

L’homme de bien t’aidera.

J’ai vu un sage. Il tient entre ses mains l’horloge du temps.

Il est au sommet d’une pierre tombée du ciel.

Voilà ce que j’ai vu, Théo.

Je ne peux être plus précis.

J’espère que tu trouveras ton chemin.

Gopal .

Théo regarda ses amis, médusé. Il se gratta la tête avant de s’exclamer :

— Gopal⁶ !

— Oui, Gopal. C’est ce qui est écrit, confirma Yu en hochant la tête.

— Mais comment a-t-il pu savoir où envoyer la lettre ? se demanda Jessie.

⁶ Gopal est un sage Bhoutanais du monastère de Taktshang, où Théo s’est rendu pour y chercher sa sœur Véra. (cf tome I, chapitre XIII)

— Gopal a beaucoup plus de ressources que nous ne pouvons l’imaginer, affirma Théo. Je ne comprends pas grand-chose à ses propos. Il parle d’un homme double, d’un sage qui tient l’horloge du temps et qui serait au sommet d’une pierre tombée du ciel...

— Une nouvelle énigme à résoudre, ça nous change de notre quotidien, plaisanta Lisa.

— J’aurai bien aimé que le professeur soit ici avec nous, pour nous aider à la résoudre, avoua Théo.

— Il revient quand ?

— Il règle ses affaires avec l’université d’Oxford et nous rejoint, sans doute dans la journée, ou demain.

— Je fais des recherches sur le Net, ça pourra peut-être nous aider, proposa Yu, qui déjà s’affairait sur son clavier d’ordinateur.

— Un homme double, ça signifie peut-être que c’est un traître, songea Lisa à haute voix.

— Ou un schizophrène, plaisanta Jessie.

— Un traître ? Que veux-tu dire ? s’informa Théo.

— Un type qui travaille pour le camp de Chronos mais qui ne partage pas ses idées. Il pourrait nous aider dans ce cas.

— Hum, fit l’Élu, dubitatif. Gopal a dit qu’il était le bien et le mal. Ça ne correspond pas vraiment à la défini-

tion d'un traître, il me semble. Qu'est-ce qu'il a dit d'autre, Yu ?

Yu n'entendit pas la question de Théo, trop occupé à faire ses recherches. Théo s'agaça :

— Yu !

— Hein ? Oui, quoi ?

— Tu peux nous traduire la lettre de Gopal et l'imprimer s'il te plaît, qu'on puisse réfléchir dessus.

§

Après un certain temps passé à faire des recherches sur le Net, Yu rendit ses conclusions :

— Alors, j'ai commencé par *l'homme double*, exposa-t-il. J'ai trouvé un récit fantastique de Marcel Schwob, un autre de Victor Serge, un texte biblique... et c'est à peu près tout ce que j'ai sur le sujet.

— Un texte biblique ? Il dit quoi ?

Yu retrouva la page web et lut :

— Alors, ça dit ça :

Le vaurien, l'homme injuste, marche la fausseté aux lèvres.

Il lance des clins d'œil, s'exprime du pied, fait des signes avec ses doigts...

— Ok, c'est bon, le coupa Théo. Je ne crois pas que ça ait un lien avec ce que nous cherchons.

— Ensuite, j'ai cherché pour *pierre tombée du ciel*. Là j'ai eu des centaines de résultats. La plupart parlent de météorites, quelques-uns de météores.

— C'est quoi la différence ? interrogea Lisa.

— Euh... J'en sais rien à vrai dire, avoua Yu. Attends, je fais des recherches dit-il, tout en pianotant. Il finit par lire :

— Une météorite est :

Un corps solide naturel d'origine inter solaire (dans le système solaire) ou extrasolaire (à l'extérieur du système solaire) à qui sa traversée dans l'atmosphère n'a pas fait perdre toute sa masse et qui atteint la surface de la Terre ou d'un autre astre (planète, exoplanète, satellite naturel, astéroïde), le corps rocheux ou ferreux n'ayant pas été complètement volatilisé lors de l'impact avec cette surface.

Dixit Wikipédia. Et un météore, toujours selon Wikipédia :

Tout phénomène observé dans l'atmosphère, à l'exception des nuages.

Phénomène lumineux qui résulte de la chute dans l'atmosphère terrestre d'un corps solide venant de l'espace.

C'est aussi le nom des pitons rocheux situés au nord de la Grèce ; sur ces pitons ont été construits des monastères :

— Des monastères ? releva Lisa. C'est intéressant ça. Gopal dit : *J'ai vu un sage*. Un sage, ça pourrait être un religieux, comme lui.

— C'est possible, ajouta Théo. Je crois qu'on tient peut-être une piste. Un sage au sommet d'une pierre tombée du ciel, ça semble bien correspondre. Tu as plus de renseignements sur ces météores ?

— Oui, ce sont des monastères orthodoxes situés au nord de la Grèce, en bordure de la plaine de Thessalie. Il reste seulement six monastères encore occupés, de nos jours.

Théo fit une pause, le temps de la réflexion. Son intuition, d'habitude facilitée par les bijoux de l'Archange, lui faisait cette fois défaut. Pourtant, il sentait qu'il y avait une corrélation entre les propos de Gopal, l'ermite, le sage du monastère de Taktsang au Bhoutan et les météores de Grèce. Après tout, peut-être avait-il la bonne intuition, même sans les bijoux. Il regarda ses camarades et voulut leur avis :

— Qu'est-ce que vous en pensez ? leur lança-t-il.

— Ça pourrait le faire, répondit Lisa en hochant la tête.

— On a résolu des énigmes avec moins d'infos que ça, ajouta Yu.

— Bon, tout le monde semble d'accord, on ne va pas perdre notre temps ici dans ce cas. On attend le retour du professeur et on met le cap sur la Grèce. termina Jessie.

§

Chapitre II

L'horloge du temps

La journée avait été chargée et, à vrai dire, assez rude. Le jet privé de Jessie Graham avait conduit les quatre amis et le professeur Darlington jusqu'à Athènes. Ils avaient ensuite loué un gros 4x4, comme les affectionnait particulièrement Jessie et avaient roulé en direction de la plaine de Thessalie et des Météores. Six monastères étaient encore occupés. Ils en avaient déjà visité trois. A chaque fois, il fallait atteindre le sommet de ces rochers monumentaux qui culminaient à plusieurs centaines de mètres au-dessus de la plaine. Chercher le sage qui possédait l'horloge du temps n'était pas chose facile, compte tenu des maigres indices dont ils disposaient. Ils avaient interrogé les divers moines qui dirigeaient les monastères mais n'en avaient rien tiré de concret. Ils arrivaient devant le quatrième de ces Météores. Haut de près de cinq cents mètres, il faisait penser à un énorme doigt pointé vers le ciel. Depuis le parking, au bord de la route qui traversait les Météores, un chemin dallé de pierre ocre serpentait jusqu'au pied de l'énorme rocher. D'ici il n'y avait guère plus d'une centaine de mètres jusqu'au sommet. L'à-pic se trouvait à l'opposé. Un portail de fer forgé, encore ouvert à cette heure tardive, donnait sur un étroit chemin taillé dans la roche. Celui-ci montait rapidement, alternant pentes et vo-

lées d'escaliers. L'ascension était difficile à cause des marches de différentes hauteurs. Le chemin faisait le tour d'une partie du rocher et finissait devant l'entrée principale du monastère. Un moine vêtu d'un Klobouk noir, toge des moines orthodoxes et d'une Skoufeïka, coiffe cylindrique traditionnelle, arborait un large sourire derrière sa longue barbe grise hirsute. Il se tenait assis derrière un petit secrétaire, sur lequel un petit écriteau indiquait le montant à payer pour la visite : deux euros. Jessie sortit un billet de vingt euros, qu'elle déposa dans une corbeille prévue à cet effet et fit signe au moine qu'il était inutile de lui rendre la monnaie. Il remercia, sans doute en grec et indiqua le chemin à suivre pour la visite. Théo se hasarda à lui parler, ne sachant s'il comprenait autre chose que le Grec :

— Bonjour, nous cherchons l'horloge du temps. Est-ce que ça vous dit quelque chose ?

— Horloge du temps ? répondit le moine avec un fort accent. Oui, oui, bien sûr, je connais, affirma le religieux, avec enthousiasme.

— Vraiment ? Elle est ici ?

— Ici ? s'étonna le moine. Non, pas ici. Dans réfectoire.

— Est-ce qu'on peut visiter le réfectoire ? On peut voir l'horloge ?

— Oui, oui, bien sûr. Vous traversez cours, là, sur droite. Ensuite, vous montez escalier jusqu'à premier étage. Ensuite, vous traversez couloir et c'être au fond. termina le moine qui ne maîtrisait pas parfaitement la langue.

Le réfectoire n'était pas bien grand. Deux rangées de tables se faisaient face, longées de bancs d'allure inconfortable. Le monastère était austère, meublé du strict nécessaire, décoré par endroit de niches peintes de figures religieuses, seules fantaisies visibles ici. La partie basse, par laquelle l'on entrait, avait été consolidée par des piliers de parpaings et de ciment gris. Le sol était recouvert de dalage couleur sang de bœuf, les murs étaient de pierre brute. De nombreuses fenêtres laissaient entrer la lumière du jour, égaillant un peu l'ensemble.

Lisa approcha de l'horloge murale, seul luxe que s'accordaient apparemment les moines. Elle la décrocha du mur, la retourna et la remit en place avant de dire :

— Horloge *made in china*. Je pense que le moine n'a pas dû vraiment comprendre ce que tu lui demandais, Théo.

— Je me disais aussi que c'était trop beau de trouver si facilement, ajouta Yu.

— Bien, je crois qu'il nous faut chercher le moine responsable de ce monastère, suggéra Darlington. Il est certainement le seul à pouvoir nous renseigner correctement.

— Le professeur a raison, dit Théo. Faisons comme pour les autres monastères, cherchons le moine supérieur. Séparons-nous et retrouvons le.

La porte du réfectoire s'entrouvrit avec un grincement strident. Dans l'encadrement se tenait un moine, dont la toge était ornée d'une croix blanche. Il était âgé d'une

soixantaine d'années, portait une longue barbe grise, lui aussi. Dans son visage impassible brillaient deux yeux noirs profonds qui scrutaient les cinq amis. Jessie sourit à pleines dents et vint vers le religieux, une main tendue :

— Bonjour, nous cherchons le moine supérieur de votre monastère. Est-ce que vous comprenez notre langue ?

Le moine dévisagea longuement Jessie, sans dire mot, toujours aussi impassible. La jeune femme fut mal à l'aise devant son attitude aussi froide. Elle recula.

— Il ne doit rien comprendre, lança Yu.

— Pas sûr. Je crois plutôt qu'il nous jauge, affirma Lisa.

— Eh bien, parlons-lui de ce que nous sommes venus chercher ici, proposa le professeur.

— Patiente, prof. Attendons de voir ce qu'il a à nous dire.

dit Théo, dont le regard plongeait dans celui du moine. Le religieux finit par franchir le pas de la porte, vint se camper au milieu du réfectoire et dit, avec une parfaite maîtrise de la langue, mais avec un fort accent :

— Que faites-vous ici ? Cette partie du monastère ne fait pas partie de la visite.

Le ton était courtois, mais sans chaleur. Darlington prit la parole :

— Vraiment ? C'est pourtant le moine guichetier qui nous a indiqué l'endroit.

— Pétros ? s'étonna le moine. Pourquoi Pétros vous aurait indiqué le réfectoire ?

— Parce qu'il n'a pas bien compris ce que nous lui demandions.

— Hum, fit-il, perplexe. Et que lui avez-vous demandé ?

— Excusez-moi, mais avant de parler de tout ceci, pourrions-nous savoir à qui nous avons affaire ?

— Je suis le père Nikólaos. Je dirige cette congrégation monastique.

— Bien, je crois que vous êtes la personne que nous recherchons alors, c'est parfait. Nous voulions savoir s'il connaissait l'horloge du temps.

Le moine fronça les sourcils, dévisagea tour à tour les cinq intrus, comme s'il cherchait à déterminer à qui il avait affaire. D'un geste de la main, il les pria de s'asseoir. Ils s'alignèrent sur l'un des bancs. Le Père supérieur vint s'installer face à eux, avant de demander :

— Que savez-vous sur l'horloge du temps ?

Personne n'osa prendre la parole. Que répondre à cette question ? Que savaient-ils vraiment sur le sujet ? Pas grand-chose à vrai dire, même s'ils se doutaient que l'horloge du temps devait à voir avec le temps et, espéraient-ils, avec les déplacements temporels. Cela restait

toutefois une simple supposition et rien, pour l'instant, ne venait en apporter la moindre preuve. Alors, que dire ?

Ce fut finalement le professeur Darlington qui se lança :

— Eh bien, dit-il, de l'hésitation dans la voix, nous ne savons pas exactement à quoi elle sert, bien que nous en ayons une vague idée, mais nous croyons qu'elle se trouve ici, dans l'un des monastères.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que vous la trouverez ici ? questionna le moine.

— C'est un bon ami qui nous a donné l'information, expliqua Théo.

— Un ami ? fit le moine, dubitatif.

— Oui, il est religieux, comme vous.

— Un moine ?

— C'est exact, un moine ermite.

Théo fouilla dans l'une des poches de sa veste et en retira la lettre de Gopal qu'il tendit au moine, en disant :

— Voici le courrier qu'il nous a fait parvenir hier, dans lequel il nous donnait des informations au sujet de l'horloge du temps.

Le père Nikólaos se saisit de la lettre et fronça à nouveau les sourcils, tant son étonnement fut grand. Il ricana avant de dire :

— C'est une plaisanterie ? Une lettre en chinois ou je ne sais quelle autre langue asiatique !

— Oui, le moine est bhoutanais. Heureusement pour nous il sait écrire le chinois, sachant que Yu, ici présent, est Chinois.

— Vraiment ? De quelle région êtes-vous jeune homme ? demanda Nikólaos qui ne croyait visiblement pas un mot de cette histoire.

— Je suis de Hong Kong.

— Et vous êtes venu jusqu'ici, depuis Hong kong, à cause de cette lettre ?

— Oui... enfin non, pas vraiment. Nous venons de Suisse.

— Que dit exactement cette lettre ? s'enquit le moine, en tendant le papier à Yu, qui s'empessa de la lire.

Nikólaos demeura silencieux un moment, comme plongé dans la méditation, le visage toujours aussi impassible. Darlington jeta un œil à sa montre et soupira. Il était fatigué de cette journée et aspirait à un bon bain chaud. Il en eut assez d'attendre le bon vouloir du moine. Il lui dit :

— Nous avons fait un long voyage pour venir vous voir. Nous avons besoin de savoir, si oui, ou non vous savez quelque chose. Nous ne pouvons vous dire pourquoi nous cherchons cette horloge, mais c'est extrêmement important pour nous et aussi pour l'humanité tout entière. Nous avons besoin de savoir si elle est ici, maintenant.

Le Père Nikólaos plongea son regard dans celui du professeur. Il expliqua :

— L'horloge du temps est dans ce monastère depuis près de deux siècles. Elle fut confiée à notre congrégation par un prêtre catholique français, le père Benoît. Il nous a demandé de la garder en lieu sûr le temps qu'il faudrait, jusqu'à l'arrivée de quelqu'un qui viendrait la réclamer.

— Voilà qui est parfait, se félicita Darlington, nous sommes ce quelqu'un. Pourriez-vous nous la remettre, s'il vous plaît ?

— Il y a toutefois un petit problème.

— Un problème ? s'inquiéta Théo.

— Notre monastère a été pillé durant la Seconde Guerre mondiale, par les nazis. Le commandant de l'unité qui s'est installée dans le monastère, le major Von Strudel, s'est emparé de tous les trésors qui s'y trouvaient.

— L'horloge a été volée par les nazis ?

— Oui, Von Strudel l'a emporté avec lui. Les moines de l'époque ont rapporté que Von Strudel semblait fasciné par l'horloge. Il se serait enfermé dans son bureau avec elle et n'en serait ressorti que sept jours plus tard. Après cela l'horloge fut mise dans une caisse et emportée par camion spécial jusqu'à Athènes, pour être envoyée à Berlin.

— L'horloge serait en Allemagne, alors ? en conclut Lisa.

— Non, elle n’a jamais quitté le sol grec. Le débarquement des troupes alliées a stoppé son départ. Elle fut retrouvée dans un entrepôt d’Athènes et nous a été restituée par la suite.

— Elle est donc ici ! lança avec soulagement Darlington.

— Ne vous réjouissez pas trop vite cher professeur, ajouta le moine, créant la stupeur dans les yeux de Darlington.

— Comment m’avez-vous appelé ?

— Professeur. N’est-ce pas là votre titre officiel ? s’amusa-t-il.

— Comment ?...

— Le professeur James Darlington, sommité mondiale connue pour ses travaux sur la période du Moyen Âge en particulier, auteur de nombreux ouvrages de vulgarisation sur le sujet. Vous êtes célèbre, professeur. En tout cas pour les gens comme moi, amateurs éclairés.

— Je ne pensais pas que vous puissiez me connaître, je l’avoue. Mais pourquoi ne devons-nous pas nous réjouir ?

— L’horloge nous a été restituée incomplète. Son mécanisme interne a disparu.

— Sait-on quelque chose sur cette disparition ?

— Non, pas grand-chose, mais il y a fort à parier que c'est l'œuvre de Von Strudel. Sa fascination pour l'horloge, le fait qu'il l'ait étudiée durant sept jours, seul dans son bureau, sont des indices.

— Pourquoi avoir emporté seulement le cœur ? se demanda Théo.

— Lorsque les alliés ont débarqué, les choses sont allées très vite. Les Allemands ont dû partir précipitamment, n'emportant avec eux que ce qui pouvait tenir dans leur baluchon. Von Strudel a certainement pris le mécanisme, plus petit et plus léger que l'horloge tout entière.

— Pouvons-nous voir ce qui reste de l'horloge ? demanda Lisa.

— Oui, suivez-moi, elle se trouve dans mon bureau.

§

Le bureau du Père Nikólaos était simple, sans fioritures. Toutefois, par rapport au reste du monastère, il était richement meublé. Il y avait un bureau en bois massif, assez grand, sur lequel s'empilaient des tas de livres anciens, ainsi que de la paperasse. Sur le côté gauche, une bibliothèque, qui prenait tout le pan de mur, était remplie de ces vieux livres. A droite, un argentier exposait divers bibelots et objets religieux dans sa vitrine. Ce qui attira le regard de Théo et ses amis, était l'horloge qui y trônait, sur l'étagère supérieure. Elle n'était pas très grande mais façonnée avec soin. Son bâti de couleur or était sculpté de petites colonnes

tressées, sur lesquelles s'accrochaient des feuilles de vigne et des grappes de raisin. Mais ce qui était le plus étonnant était le cadran. Il était composé de quatre cadrans plus petits disposés en carrés au centre d'un cadran plus grand. Chacun le détailla, essayant de comprendre ce que chaque cadran pouvait bien vouloir indiquer. Ce fut Yu qui s'en approcha au plus près. Il regarda chacun d'entre eux, composés de deux aiguilles, une grande et une petite, avec des chiffres différents. Après un examen minutieux, il prit la parole :

— Les trois premiers cadrans sont numérotés entre zéro et neuf et ont deux aiguilles, une petite et une grande. Le quatrième est numéroté de un à douze et ne comporte qu'une aiguille. Quant au cadran principal, il est numéroté de un à douze et comporte deux aiguilles. Si on suppose que chacun des cadrans qui possèdent deux aiguilles, donne comme résultat la combinaison des chiffres auxquels elles pointent, on doit pouvoir les utiliser pour fixer une date précise dans le temps.

— Sois concret, lui intima Théo, qui n'avait strictement rien compris aux explications de son ami, qu'il trouvait confuses.

— Je m'explique : on suppose que, sur le premier cadran, la petite aiguille fixe le millénaire et la grande, le siècle. On peut, par exemple, mettre la petite sur le un et la grande sur le quatre, ce qui nous donne mille quatre cents.

— Ok, c'est clair comme ça.

— On fait la même chose pour le second cadran, supposant qu'il permette de fixer l'année. Exemple : petite aiguille sur le huit et grande sur le cinq nous donne...

— Quatre-vingt-cinq.

— Exact. Nous en sommes à mille quatre cent quatre-vingt-cinq.

— Et les autres cadrans ? s'impatienta Darlington.

— Le troisième permet de fixer le mois. Là, c'est simple, il n'y a qu'une aiguille et douze chiffres. Le quatrième permet de fixer les jours. Exemple : petite aiguille sur le deux et grande aiguille sur le six.

— Ça nous fait vingt-six. Mais il y a quelque chose qui cloche dans ta théorie, remarqua Théo.

— Quoi ? fit Yu avec étonnement.

— Si je mets la petite aiguille sur le sept, ça ne marche plus. Il n'y a que trois chiffres pour les dizaines sur un mois.

— C'est vrai, tu as raison Théo. Je n'y avais pas pensé. A moins que...

Yu ouvrit la vitrine de l'argentier avec la permission de Nikólaos et bougea la petite aiguille du quatrième cadran. Elle resta bloquée sur le trois. Il la fit revenir jusqu'au un sans problème. Il fit tourner la grande aiguille qui fit le tour du cadran. Il sourit, car c'était la confirmation qu'il avait eu la bonne intuition :

— Voilà, nous avons la confirmation de ce que je pensais : la petite aiguille fixe bien la dizaine des jours du mois et la grande, l'unité.

— Bravo, bien joué, reconnut Lisa.

— Merci.

— Et le grand cadran ?

— Il fixe l'heure et les minutes du jour déterminées par les autres cadrans.

— C'est parfait. Notre intuition concernant l'horloge du temps était bonne.

— Je ne comprends pas tout, avoua Nikólaos qui n'avait pas perdu une miette des explications de Yu. A quoi sert de déterminer le millénaire, le siècle et l'année sur une horloge ? Tout le monde sait dans quel siècle il vit et à quelle année, non ?

Yu regarda Théo, l'air interrogateur. Devait-il expliquer à quoi servait vraisemblablement l'horloge du temps ? Théo secoua légèrement la tête en signe de négation. A quoi est-ce que cela pouvait servir de mettre Nikólaos dans la confiance ? Sans doute à rien, pour la mission qu'ils devaient accomplir. De plus ce ne serait pas lui rendre service que lui avouer que l'on pouvait voyager à travers le temps. C'était bien assez déstabilisant pour éviter de le faire sans raison. Théo s'adressa à Nikólaos :

— Bien, je crois que nous n'avons plus rien à faire ici. Merci de nous avoir donné toutes ces explications et de nous avoir permis de voir l'horloge du temps.

— Qu'allez-vous faire maintenant ? Retrouver le cœur du mécanisme de l'horloge ne sera pas chose facile.

— Retrouver le cœur ? fit Théo, feignant l'étonnement. Pourquoi voudrions-nous retrouver le cœur ?

— Je ne suis pas stupide, jeune homme, vous savez. Je n'ai pas tout à fait compris à quoi servait l'horloge du temps jusqu'à maintenant, mais je crois que je commence à l'entrevoir. Mon esprit est vieux et plus lent qu'auparavant, mais je ne suis pas encore sénile. Vous êtes venus jusqu'ici, de loin pour cette horloge. Sans son cœur, elle n'est rien. Mais vous avez eu confirmation de ce qu'elle représentait, n'est-ce pas ?... Maintenant, il vous faut le cœur pour la faire fonctionner. Je me trompe ?

— Non, c'est exact. Nous avons besoin de son cœur. Nous ne voulions pas vous en dire trop, car ce n'est pas facile à concevoir pour tout un chacun. Vous avez commencé à comprendre à quoi elle pouvait bien servir et vous vous demandez si vous êtes sûr d'avoir bien compris, n'est-ce pas ?

— J'avoue.

— Vous avez bien compris. Sachez que ça ne doit rien changer à vos convictions religieuses.

— Pourquoi cela devrait-il les changer ? Tout ce qui est, est l'œuvre de Dieu. Ne l'oubliez jamais, jeune homme.

— J’en suis certain, mon Père. Nous allons partir maintenant.

— Allez en paix, Dieu veillera sur vous.

§

— Je crois que nous avons trouvé Chronos, affirma James Darlington, d’un ton enjoué.

— Espérons-le, tempéra Théo. Il est vrai que si Von Strudel a réussi à faire fonctionner l’horloge du temps, il est probable qu’il soit à l’origine de toutes ces manipulations. Toutefois il reste une question qu’il faudra résoudre.

— Ah, laquelle ?

— Qui a fabriqué l’horloge ?

— Est-ce donc si important ?

— Je pense que oui. Pourquoi un prêtre français a-t-il débarqué, un beau jour, dans le monastère des météores pour y laisser l’horloge ?

— Pour la cacher sans doute, émit Lisa.

— Oui. Mais d’où et de qui la tenait-il ? Et pourquoi la cacher ? Qui ne devait pas la trouver ?

— Ça fait beaucoup de questions.

— Peut-être que Von Strudel est Chronos, mais peut-être pas. Ça peut-être aussi celui qui a fabriqué

l'horloge ou quelqu'un qui l'aurait subtilisée à celui qui l'a fabriquée.

— Le prêtre français qui sait ? proposa Yu.

— Non, je ne pense pas. S'il l'avait volée, il ne serait pas venu la cacher ici, en Grèce. Non, je crois que, pour le moment, nous sommes encore loin d'avoir résolu le mystère. En attendant nous devons continuer de suivre la piste Von Strudel, car nous n'avons rien d'autre à nous mettre sous la dent.

— J'ai fait une recherche sur Von Strudel dans les archives de l'université d'Oxford, expliqua Darlington.

— Vous avez trouvé quelque chose ? questionna Théo.

— Le major Mathias Von Strudel a servi dans la Wehrmacht, l'armée Allemande d'Hitler, de 1941 jusqu'en 1945, date à laquelle il fut démobilisé. Il a commandé plusieurs bataillons, en France, en Pologne et pour finir, en Grèce. Il avait une formation d'ingénieur en génie mécanique, était marié et avait trois enfants.

— Vous dites *avait*. Il est mort ?

— Eh bien, en fait il semblerait que l'on perde sa trace à partir de 1949.

— On perd sa trace ? C'est intéressant, pensa Lisa qui se servait une tasse de thé. Comment peut-on perdre la trace de quelqu'un ?

— Si ce quelqu'un décide de disparaître, ça peut s'expliquer, répondit Jessie.

— Il était où, juste avant de disparaître ? questionna Théo.

— A Stuttgart.

— Hum... fit l'ado plongé dans ses réflexions. Si Von Strudel est bien celui qui a emporté le cœur du mécanisme de l'horloge, il faut que nous retrouvions sa trace. Il nous faut ce cœur.

— Je vais essayer de pénétrer les archives municipales de la ville, proposa Yu. On en apprendra peut-être plus.

— Très bonne idée.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Jessie qui regardait les informations télévisées.

— Qu'y a-t-il ?

— Regardez ! Il y a un reportage sur New York.

Tous se tournèrent vers l'écran. Un reportage sur les taxis new-yorkais, sans intérêt, était diffusé. Lisa dit :

— Et alors ? C'est quoi le problème ?

— Attendez qu'ils fassent un plan large de la ville, vous allez comprendre.

Le plan large sur les tours de la mégapole américaine se fit attendre un peu. Lorsqu'il arriva enfin, le professeur Darlington s'écria à son tour :

— Mon Dieu ! C'est impossible !

— Quoi ? demanda Lisa qui ne comprenait pas.

— Les tours jumelles !

La jeune femme regarda à nouveau plus attentivement et comprit enfin. Les deux tours jumelles du World Trade Center étaient là, fièrement dressées dans l'azur new-yorkais. La veille encore elles n'existaient plus depuis longtemps et aujourd'hui, elles étaient là, comme si rien n'était arrivé !

— Il faut qu'on retrouve Von Strudel, le temps presse ! lança Théo. Nous devons retourner dans le passé voir Fra Paolo, de toute urgence.

— Ça y est, je suis entré ! claironna Yu, l'air satisfait sur son visage poupon.

— Super ! Tu trouves quelque chose ? s'impatienta Théo.

— Un peu de patience, je cherche... C'est étrange... On dirait...

— Quoi ?

— Attends, j'ai pas fini. Vous êtes sûr que Von Strudel est bien de Stuttgart ?

— Certain, affirma Darlington. Il y est né en 1906.

— Un problème, Yu ? s'inquiéta Lisa.

— Je n'ai aucune trace du major. J'ai bien retrouvé ses parents, Matilda Geuber et Hans Von Strudel, mais sur les registres de naissance, leur fils Mathias n'apparaît pas. Ils ont eu deux enfants, Linda et Jonas, mais pas de Mathias !

— Linda et Jonas sont bien ses frères et sœurs, confirma Darlington. Comment est-ce possible ?

— On dirait que Von Strudel a tout fait pour disparaître, constata Théo. Mais pourquoi ?

— Je vais essayer de pénétrer le fichier de la banque centrale afin de retrouver sa trace.

— Tu crois pouvoir faire ça ? douta Lisa. La banque centrale ne doit pas être facile à forcer ?

— J'ai bien dit : *essayer*. J'ai bon espoir quand même. J'ai réussi à forcer le système de sécurité de la tour Naberejnaïa à Moscou⁷ et ce n'était pas de la tarte, sachez-vous. Depuis j'ai affiné la technique et, avec mes amis hackers, nous avons mis au point de nouveaux outils pour forcer les firewalls les plus pointus, grâce à l'aide financière de Jessie ... Ça y est, c'est fait !

— Tu es entré ?

⁷ C'est dans cette tour moscovite que Théo récupéra les bijoux de l'Archange qui lui avaient été dérobés. (Cf. tome I, chapitre XI)

— Oui, j'ai accès au fichier de tous les comptes d'Allemagne et d'Europe ! Je peux vous rendre tous milliardaires si vous voulez !

— Désolée, mais c'est déjà fait, plaisanta Jessie dont la fortune était colossale.

— Moi je veux bien une dizaine de milliers d'euros, s'il te plaît, dit Lisa, toujours sur le ton de la plaisanterie.

— Quelques milliers, c'est tout ? Je peux te créditer cent millions si tu veux !

— Yu, ne te laisse pas distraire par ces bêtises ! le rappela à l'ordre Théo.

— Ah ! Voilà qui est mieux !... hum, hum ! Je t'ai retrouvé !

— Tu l'as ?

— Oui, Mathias Von Strudel possédait un compte à la Dresdner Bank, qu'il a ouvert en 1927. Ce compte a été fermé le 23 mars 1949.

— Tu as accès à des comptes aussi vieux ? demanda Jessie.

— Toutes les archives papier des banques ont été transcrites en numérique, quasiment jusqu'au début du vingtième siècle.

— C'est bizarre. Si Von Strudel avait tout fait pour qu'on ne le retrouve pas, pourquoi est-ce qu'on retrouve aussi facilement sa trace ? se demanda Théo.

— Parce qu'il n'a pas pu accéder aux données bancaires, tout simplement, affirma Yu. S'il a fait ça en 1949, il aurait fallu qu'il pénètre physiquement dans les locaux de la banque centrale d'Allemagne de l'époque. A mon avis, il n'a pas dû pouvoir. De toute façon, même aujourd'hui, à moins de posséder un matériel équivalant au mien, il n'y serait pas plus arrivé. La question, c'est plutôt : pourquoi vouloir disparaître ? Il n'a pas été accusé de crime contre l'humanité après la guerre, que je sache ?

— Non, en effet, confirma Darlington. Il était soldat mais pas bourreau. Il n'avait pas de raison de se cacher pour cela.

— Et si la raison était tout autre ? proposa Jessie.

— Précise ta pensée ?

— Von Strudel découvre l'horloge du temps, l'étudie longuement et comprend ce qu'elle représente. Le débarquement allié en Grèce l'oblige à fuir précipitamment en emportant le cœur du mécanisme de l'horloge. S'il l'a fait, c'est qu'il a bien compris l'enjeu énorme qu'il représente. Revenu dans sa ville natale, une fois la guerre terminée, il entreprend de vendre cette fabuleuse invention au plus offrant : Russes, Américains, Allemands ou même Français, qui sait.

— Oui, c'est une théorie qui se tient. Mais pourquoi disparaître une fois l'argent en poche ? Ça n'a pas de sens.

— A moins d'avoir été obligé de disparaître avant.

— S'il a contacté les autorités de certains pays, poursuivit Théo. A cette époque, en pleine guerre froide, il s'est peut-être attiré des ennuis d'un camp ou de l'autre. Ça peut tenir la route dans ce cas. Mais comment le retrouver ?

— J'ai une petite idée, affirma Yu qui pianotait à vive allure sur le clavier de son ordinateur. Lorsqu'il a fermé son compte, Von Strudel a retiré une somme assez conséquente pour l'époque. A mon avis, il n'a pas dû la garder sur lui bien longtemps car ça devait tenir dans une bonne valise !

— Von Strudel était ingénieur certes, mais il ne devait pas posséder un compte très important, surtout au sortir de la guerre, expliqua Darlington. D'où pouvait bien provenir tout cet argent alors ?

— Il a peut-être vendu tous les biens qu'il possédait pour pouvoir disparaître.

— Ah ! Voilà, j'ai trouvé quelque chose ! affirma Yu, l'air toujours aussi satisfait. J'ai lancé une recherche sur toutes les opérations bancaire, survenues entre le 23 mars et le 30 mars 1949. Il se trouve qu'un certain Johan Hessling a ouvert un compte et y a déposé quasiment la même somme, à trois mille Marks près, le lendemain, 24 mars.

— A Stuttgart ?

— Non, à Munich.

— Oui, mais ce n'est pas la même somme exactement ? Difficile de faire le rapprochement tout de même, douta Darlington.

— Trois mille Marks, c'est une grosse somme pour l'époque, renchérit Yu, voulant défendre son idée. C'est largement suffisant pour payer le déménagement de Stuttgart à Munich et l'installation dans sa nouvelle vie.

— Ok, trouve tout ce que tu peux sur ce Johan Helsing, l'encouragea Théo. On n'a pas trop le choix, il faut suivre les maigres pistes qui s'offrent à nous. A moins que quelqu'un n'ait une autre idée ?

Théo regarda ses amis. Tous répondirent par la négative. On suivrait donc la piste de Yu.

Le soleil se couchait sur Athènes. Depuis la large baie vitrée de la suite de Jessie, l'on pouvait admirer la ville avec, au loin, l'Acropole surmontée du Parthénon, qui rougeoyait dans la lumière rasante du soir. Dehors il faisait frais, mais déjà l'on sentait ici les prémices du printemps qui arrivait plus tôt dans ce pays que dans la plupart des autres en Europe. Demain, Théo, Jessie, Lisa, Yu et le professeur Darlington, s'envoleraient pour l'austère climat de Munich, du mois de février.

§

Chapitre III

Munich

Le 4x4 s'engagea dans une allée calme et ombragée au sud de Munich. Elle traversait un tranquille quartier de belles maisons bourgeoises, aux jardins plantés de grands arbres centenaires. Le véhicule s'arrêta devant le portail de l'une d'entre elles. C'était une grosse bâtisse, sur trois niveaux, aux murs beiges, couverte d'une toiture de tuiles rouges, avec deux chiens-assis en façade. Le jardin, en majorité situé sur le côté gauche de la maison, était planté de grands épicéas, d'aulnes et de chênes. Théo et le professeur Darlington sortirent du véhicule et se dirigèrent vers l'interphone, situé à droite du grand portail de couleur vert sombre, à battants pleins. Les deux hommes lurent le nom inscrit sur la boîte aux lettres : Hessling. Théo appuya sur le bouton de l'Interphone. Un certain temps s'écoula. Personne. Il sonna à nouveau. Après trente secondes la voix d'un homme d'un certain âge se fit entendre, en allemand :

— Qui est là ?

— Monsieur Hessling ? demanda Darlington. Parlez-vous notre langue ?

— Qui le demande ? répondit la voix, inquiète, avec une pointe d'accent allemand.

— Je me présente : Professeur James Darlington, de l'université d'Oxford, en Angleterre. Nous aimerions vous parler monsieur Hessling.

— Monsieur Hessling n'est pas là, je regrette.

Darlington regarda Théo, l'air dubitatif. Le jeune homme lui souffla, à voix basse :

— Parlez-lui de l'horloge du temps, nous verrons bien sa réaction.

— Monsieur Hessling, reprit le professeur, nous sommes venus vous parler de l'horloge du temps.

Il y eut un long moment de silence, si long qu'ils pensèrent que leur interlocuteur avait interrompu la conversation. Puis, alors qu'ils s'apprêtaient à repartir, l'interphone grésilla et siffla et la voix se fit de nouveau entendre :

— Qui vous envoie ?

— Personne, monsieur Hessling, personne. Nous arrivons tout juste d'Athènes, pour vous rencontrer.

— Que voulez-vous exactement ? dit l'homme sur un ton sec et cassant.

— Nous aimerions pouvoir vous l'expliquer de vive voix, si vous n'y voyez pas d'inconvénients. Sachez simplement que nous avons besoin des capacités de l'horloge.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler. Je ne sais pas ce que c'est que cette horloge dont vous parlez, mentit l'homme.

— Je vous en prie, monsieur Hessling, il s'agit d'un problème vital pour l'ensemble de l'humanité ! Des gens manipulent le temps dangereusement. Nous devons nous servir de l'horloge pour contrecarrer leurs projets.

Il y eut un nouveau silence interminable au bout duquel l'homme dit :

— Désolé, je ne peux rien pour vous. Vous devez vous tromper de personne. Au revoir.

La conversation fut définitivement coupée.

§

Le portail vert s'ouvrit. Une limousine de marque Mercedes en sortit rapidement et s'engagea sur l'allée, en direction du centre de Munich. Jessie se mit à la suivre discrètement, à bonne distance. La Mercedes contourna le centre par des artères de la banlieue Est de la ville, jusqu'à atteindre une zone industrielle située au nord. Après plus d'une demi-heure de route, elle vint s'immobiliser sur le parking d'un bâtiment récent, couvert de panneaux de tôles gris souris, assez bas, sans aucune enseigne visible.

Jessie arrêta son véhicule à quelques dizaines de mètres du bâtiment, sur la rue. Lisa en descendit et marcha sur le trottoir jusqu'au large portail fermé, chercha un nom, une enseigne. Sur une plaque posée sur l'un des piliers de béton du portail, elle lut : *Hessling Corp. Gmbh. For-*

schungslaboratorium. Elle retourna discrètement à la voiture. Théo, qui parlait l'allemand, expliqua que *Forschungslaboratorium* voulait dire : Laboratoire de recherche. Pourquoi monsieur Hessling s'était-il précipité ici juste après leur visite ? Il fallait en avoir le cœur net. L'Élu décida d'entrer dans le bâtiment. Jessie se proposa de le suivre. Les autres resteraient à attendre dans la voiture, dans un premier temps.

Le portail était fermé et un haut grillage clôturait le bâtiment. Devant l'entrée principale, il y avait le parking et sur le pourtour, une bande engazonnée de quelques mètres de large, plantée d'arbres, ceinturait le laboratoire. Après avoir fait le tour, il apparut évident qu'il n'y avait pas d'autre accès que le portail. Au-dessus de celui-ci, sur les piliers, deux caméras scrutaient les allées et venues. D'autres étaient juchées sur des mâts tout autour de l'enceinte. Il serait impossible d'entrer sans être immédiatement repérés. Les jeunes gens retournèrent dans la voiture. Théo s'adressa à Yu :

— Tu vas encore devoir faire des miracles, Yu. Il faut que tu nous trouves un moyen d'entrer dans le labo.

Immédiatement le jeune Chinois pianota sur son ordinateur portable, connecté via un satellite à une batterie de matériels sophistiqués, installés à grands frais dans un laboratoire informatique situé à Hong Kong. Cette installation ultraperformante, financée par Jessie, était accessible depuis n'importe quel lieu de la planète, même au milieu du désert de Gobi ou des glaces du pôle sud !

— J'ai un accès au labo, confirma Yu. C'est beaucoup plus facile que d'entrer dans la banque centrale... Voilà, j'ai les caméras vidéo, l'ouverture du portail, des portes externes et internes du bâtiment... Je bidouille un peu... J'enregistre quelques secondes prises par chaque caméra, je mets une boucle de répétition et voilà ! On peut entrer ni vu ni connu... Il me reste à entrouvrir le portail pour vous laisser passer, déverrouiller la porte principale et le tour est joué ! Vous pouvez y aller. Ah, au fait, j'en ai profité pour charger le plan des locaux. Je pourrai vous guider comme ça. Mettez vos oreillettes.

Après avoir franchi le portail, Théo et Jessie coururent vers la porte principale, entièrement vitrée. A l'intérieur un hall d'accueil, avec un vaste comptoir couleur hêtre, était vide de monde. Ils entrèrent. Il y régnait un silence de mort. Il ne semblait pas y avoir âme qui vive dans tout le bâtiment. Sur la droite un escalier menait à l'étage. Devant eux, sur le côté droit du comptoir, deux portes battantes avec de larges hublots donnaient accès aux labos, comme l'indiquait la pancarte au-dessus de l'encadrement. Ils se dirigèrent dans cette direction. Les portes étaient fermées. Yu ne mit que quelques secondes pour les déverrouiller. Un large corridor peu éclairé s'ouvrait devant eux. Il y avait une dizaine de portes, cinq de chaque côté, toutes fermées. Jessie essaya d'ouvrir la première, sans succès. Yu fit encore des miracles. Elle poussa le battant, l'entrouvrant légèrement pour y jeter un œil. La salle était vide. Il n'y avait absolument rien dedans !

— C'est bizarre, tu ne trouves pas ? chuchota-t-elle.

— Oui, plutôt. Essayons la suivante.

La suivante était tout aussi vide. Et la troisième et la quatrième aussi. Tout ça devenait de plus en plus étrange. Pourquoi ce grand bâtiment, soi-disant laboratoire, au milieu d'une zone industrielle, complètement vide ? Et pourquoi n'y avait-il personne ? Que cachait Hessling ici ? Arrivés au bout du corridor, ils durent faire demi-tour. Toutes les salles étaient vides. Revenus dans le hall d'accueil, ils voulurent monter à l'étage, mais se ravisèrent. Un bruit leur parvint, situé sur leur gauche, derrière une porte qui indiquait les toilettes. Théo avança à pas feutrés et colla son oreille sur celle-ci. Il entendit des bruits diffus qui semblaient lointains. Il poussa le battant. La porte était verrouillée.

— Etrange pour une porte de toilettes. songea-t-il. Yu la débloqua, non sans mal cette fois. Théo et Jessie la poussèrent et entrèrent, non pas dans des toilettes, mais dans une cage d'escalier qui menait au sous-sol. C'est de là que provenaient les bruits. Ils descendirent l'escalier plongé dans la pénombre. Arrivés en bas, ils butèrent sur une lourde porte :

— Yu, il faut encore que tu nous l'ouvres, expliqua Théo.

— J'ai un petit problème, le sous-sol et la porte ne sont pas sur les plans du bâtiment.

— Et Alors ?

— Alors je ne sais pas comment elle est répertoriée informatiquement. Je ne sais pas comment l'ouvrir.

— Ouvre toutes les portes en même temps, ballot !
plaisanta Jessie.

— C'est pas bête, reconnut Yu.

— Lisa, professeur, rejoignez-nous, leur demanda Théo. Nous risquons d'avoir besoin de renforts.

Sitôt dit, sitôt fait. La lourde porte coulissa et s'éclipsa dans le mur, découvrant une vaste salle bien éclairée, au milieu de laquelle trônait une étrange machinerie faite d'une grosse boule métallique luisante, sur laquelle se raccordaient des dizaines de tubes et des kilomètres de câbles électriques, flanquée de plusieurs pupitres et de consoles couvertes de boutons, de potentiomètres, de voyants lumineux et d'écrans informatiques. Il n'y avait personne en vue, mais des bruits parvenaient de l'arrière de la machine. Théo fit signe de rester le plus silencieux possible. Il s'avança à pas feutrés, contourna la machine et vit un homme d'une soixantaine d'années, affairé, les mains dans les entrailles d'un mécanisme complexe.

L'homme n'entendit pas Théo et continua son activité. Il était en train de dévisser un ensemble de boulons qui maintenaient en place une plaque métallique luisante, en acier sans doute. Il finit de dévisser le dernier boulon et retira la plaque délicatement. Une lumière d'un blanc intense l'obligea à détourner le regard. Il plongea sa main à l'intérieur de la machine et après quelques secondes la lumière disparut. Il retira une pièce, qu'il plaça avec d'infinies précautions dans une petite mallette de forme carrée, qu'il referma aussitôt. L'homme prit la mallette et se retourna, manifestement pour quitter les lieux. Il fut si

surpris de voir Théo qu'il recula à perdre l'équilibre. Il se rattrapa de justesse à un pupitre. La peur se lisait dans ses yeux et sur son visage. Il serra instinctivement la mallette contre lui et cria, en allemand :

— Qui êtes-vous ?! Comment êtes-vous entrés ?!
C'est une propriété privée ici !

— Vous êtes monsieur Hessling ? l'interrogea Théo.

— Partez immédiatement ou j'appelle la police !
cria l'homme.

— Ne paniquez pas, monsieur, dit l'Élu d'une voix calme. Nous ne vous voulons aucun mal. Nous souhaiterions juste vous parler, c'est tout.

— Je ne veux pas vous parler ! Partez !

— Non, monsieur, nous ne quitterons pas cet endroit, affirma-t-il d'une voix déterminée. Nous devons avoir une petite conversation et nous l'aurons.

Devant la froide détermination de Théo, l'homme se calma et reprit ses esprits. Il vit les autres membres de l'équipe, qui arrivaient, venir se poster derrière le jeune homme et comprit qu'il ne pourrait leur échapper. Il posa délicatement la mallette sur une table et leva les mains au ciel en demandant, d'un air dépité :

— Mais enfin, qui êtes-vous et que voulez-vous au juste ?

— Nous sommes ici pour l'horloge du temps. Vous êtes bien monsieur Hessling, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, c'est bien moi, s'agaça l'homme qui regardait nerveusement sa montre.

— Je suppose que vous n'êtes pas Johan Hessling ?

— Non, Johan était mon père. Il est mort depuis longtemps.

— Que savez-vous sur l'horloge du temps ? demanda le Professeur Darlington.

— Rien du tout, mentit Hessling.

— Allons, monsieur Hessling, inutile de nous raconter des bobards, nous sommes persuadés que votre père vous a mis dans la confidence.

Théo avança vers Hessling, regarda tout autour de lui cette étrange machinerie. Il avait l'intuition qu'elle avait un rapport avec l'horloge du temps. Pourquoi ? Comment ? Il ne le savait pas, mais c'était ainsi. Même s'il n'avait plus les deux principaux bijoux, la chevalière et le médaillon de l'Archange, il était mentalement plus fort. Ses intuitions étaient plus développées, son esprit plus vif, son raisonnement plus pointu. Il montra la machine d'un geste ample de la main et dit :

— Dites-moi que tout ceci n'a aucun rapport avec l'horloge ?

— Écoutez, dit Hessling qui ne cessait de regarder sa montre et dont on sentait monter la nervosité. Je dois

partir, j'ai un avion à prendre. J'ai un rendez-vous très important que je ne peux pas rater.

— Parfait. Plus vite vous nous parlerez de ce que vous savez et plus vite vous pourrez partir à votre rendez-vous.

— Vous ne comprenez pas.

— Nous comprenons très bien, au contraire. Comprenez-nous également. Nous avons besoin de retrouver le mécanisme de l'horloge. Il en va de l'avenir même de l'humanité.

— Je dois partir ! s'écria Hessling. Laissez-moi partir !... Il faut sortir d'ici tout de suite ! Tout va brûler ! Il faut sortir ! cria-t-il de toutes ses forces, complètement paniqué.

— Arrêtez tout ! lui intima Théo.

— Je ne peux pas, c'est trop tard ! Le compte à rebours est lancé, tout va s'enflammer d'ici quelques secondes !

— Comment est commandée la mise à feu ? questionna Yu.

— C'est programmé sur les serveurs, on ne peut plus la désactiver. Il faut sortir, vite !

Yu posa son ordinateur portable sur une console et se mit à pianoter furieusement. Il fouilla dans les entrailles des serveurs de la société d'Hessling, comme il l'avait fait pour ouvrir toutes les portes et neutraliser les caméras de

surveillance. Il finit par tomber sur le programme qui commandait la mise à feu du système de destruction du bâtiment. Il voulut entrer, mais la séquence était codée sur 256 bit et il n’aurait jamais le temps de la décoder. Il se tourna vers Hessling et lui cria :

— Le code, vite ! Il ne reste que vingt secondes !
Donnez-moi le code !

— M.A.T.H.I.A.S.L.I.N.D.A.J.O.N.A.S.

Yu entra le code. L’horloge du compte à rebours indiquait neuf secondes. Il entra les dernières lettres et le valida. L’horloge s’arrêta net sur trois secondes. Il se frotta les mains en disant :

— Waouh ! On a eu chaud aux fesses cette fois !
Trois petites secondes de plus et on finissait tous au barbecue !

Tout le monde souffla, conscients qu’ils venaient d’échapper à la mort de justesse. monsieur Hessling était assis à même le sol, dégoulinant de sueur. Il tremblait de peur. Jessie l’approcha et lui prit une main :

— Ça va aller, monsieur Hessling ? demanda-t-elle d’une voix douce. C’est fini, vous n’avez plus rien à craindre.

— Comment a-t-il fait ? s’interrogea-t-il, abasourdi.

— Qui ça, Yu ?

— Oui, comment a-t-il réussi à faire ça ?

— C'est un véritable petit génie. Bon, j'ai aussi pas mal contribué à ses petites prouesses, plaisanta-t-elle. Mais c'est quand même lui le plus fort, vous ne trouvez pas ?

— Tu es un champion, Yu ! le félicita Lisa qui avait du mal à se remettre de ses émotions.

— Je ne vois pas ce qui peut encore vous étonner de sa part, s'amusa Théo. Il nous a habitués à ce genre d'exploits depuis longtemps, non ?

§

Monsieur Hessling avait retrouvé ses esprits. Il était assis sur une chaise, dos à l'un des pupitres de commande de la machine. Théo ne comprenait pas pourquoi cet homme avait voulu tout détruire dans ce bâtiment. Il décida de lui poser la question :

— Pourquoi vouloir tout brûler ?

— C'est à cause de vous. Quand vous êtes venus sonner chez moi pour me parler de l'horloge du temps, j'ai immédiatement décidé de tout détruire et de partir.

— Mais pourquoi ? Que craignez-vous ?

— Mon père a tout fait pour disparaître, pour qu'on ne le retrouve pas. Il a réussi puisqu'il a vécu une vie entière sans être inquiété.

— Inquiété par qui ? Expliquez-nous, s'il vous plaît.

— Pourrais-je vous poser une question ?

— Allez-y.

— Pour quel camp travaillez-vous ?

— Quel camp ? s'étonna l'Élu. On ne travaille pour aucun camp. En tout cas pas dans le sens où vous semblez l'entendre.

— Je crois, dit Jessie, que nous devrions lui donner des explications, tu ne crois pas Théo ? Cet homme est visiblement terrorisé. Il nous prend pour ce que nous ne sommes pas.

Théo se lança dans une longue explication sur leurs motivations afin de rassurer monsieur Hessling. Après cela, espérait-il, l'homme aurait confiance en eux et leur livrerait les secrets qu'il possédait. Ce fut le cas et monsieur Hessling se mit à raconter, lui aussi :

— Mon père a rapporté l'horloge du temps, du moins, son mécanisme interne, de Grèce durant la Seconde Guerre mondiale. Il avait compris à quoi il servait et avait vu tout le potentiel qu'il pourrait en tirer s'il arrivait à le faire fonctionner. Mais, malheureusement, il n'était pas le seul à connaître le secret de l'horloge. Deux de ses officiers apprirent, sans doute par les indiscretions d'un moine grec, ce que l'horloge pouvait faire.

Lorsqu'ils furent rentrés en Allemagne, ils se lancèrent à la recherche de mon père. Ils le retrouvèrent à Berlin, où il était en poste alors et voulurent l'obliger à partager les bénéfices de cette trouvaille fabuleuse avec eux. Les deux hommes voulaient se servir de l'horloge afin de gagner beaucoup d'argent, ce que mon père refusait. De plus il eut

beau leur expliquer qu'il manquait un élément essentiel pour la faire fonctionner, ils ne le crurent pas et le menacèrent. Alors, afin de leur échapper, dès lors qu'il fut démobilisé, il décida de disparaître. Il réussit, grâce à son cousin fonctionnaire, à effacer toutes traces de son existence et vint s'installer ici. Mon père était ingénieur et avait de bonnes connaissances en mécanique et dans de nombreux domaines.

Pour concevoir ce que vous voyez ici, il dut en acquérir de nombreuses autres au fil des ans. Après quinze années de recherches et de travaux, durant lesquels il a englouti tout l'argent qu'il possédait, il est enfin arrivé à faire fonctionner partiellement cette machine. Lorsque j'ai terminé mes études d'ingénieur en informatique, mon père décida de tout me raconter et de m'associer à ses travaux sur la machine. Il me mit en garde contre d'éventuelles personnes qui pourraient débarquer un jour et me parler de l'horloge du temps. C'est pour cela que j'ai piégé tout le bâtiment et que j'ai décidé de filer quand vous êtes arrivés chez moi. Voilà, vous connaissez à peu près toute l'histoire.

— Vous avez dit que la machine fonctionnait partiellement. Que voulez-vous dire ? questionna Lisa.

— Lorsque mon père a trouvé l'horloge du temps, il l'a étudiée longuement et a vite compris à quoi elle servait, mais aussi qu'elle ne pourrait fonctionner, car il manquait un élément essentiel, son cœur énergétique. Il fouilla tout le monastère, mais ne le retrouva pas. Après quinze années de travail et avoir construit la machine, il se rendit vite compte que l'énergie électrique nécessaire pour propulser un objet

quelconque dans le temps était colossale. Il installa dans le sous-sol un ensemble de vingt générateurs de forte puissance afin de produire l'énergie voulue. Mais malgré cela, ce fut un demi-succès seulement. Il s'aperçut que, plus on voulait se projeter loin dans le passé ou le futur, plus la dépense d'énergie serait importante. Il ne put se projeter que trois ans dans un sens ou dans l'autre.

— Seulement trois ans ! s'exclama Théo, déçu.

— A l'époque, oui. Aujourd'hui, après une vie entière passée à perfectionner la machine et avec une source d'énergie différente, nous avons atteint près de dix fois ce qu'il avait réussi à l'époque.

— Ça veut dire que vous ne pouvez dépasser une trentaine d'années, constata l'Élu, dépité.

— Oui, nous ne pouvons pas plus pour le moment. Il nous faudrait une source d'énergie gigantesque, l'équivalent d'au moins une centrale nucléaire, voire deux, pour espérer atteindre le millier d'années.

— Ce ne sera pas suffisant, dit Théo à ses amis.

— Nous avons une source d'énergie quasi inépuisable, objecta Lisa.

— Tu penses à quoi ?

— Tu le sais très bien, l'arche.

— Non, c'est impossible. Nous ne pouvons prendre le risque de la sortir de sa cachette. C'est trop dangereux.

— Pas plus que ce qui se passe en ce moment, tu ne crois pas ?

— Non, oublie ça. Si nos ennemis apprennent que nous sommes toujours en sa possession, ils se précipiteront pour nous la prendre. Je ne veux pas courir le risque.

— Alors on peut abandonner l'idée de trouver qui se cache derrière Chronos.

— J'ai peut-être une idée, proposa Yu. On pourrait utiliser la dague. En la couplant à la machine, elle pourrait peut-être suffire pour remonter assez loin dans le passé.

Théo réfléchit longuement, pesant le pour et le contre de cette idée. La dague possédait sa propre source d'énergie, puissante certes, mais le serait-elle assez pour les projeter jusqu'à l'époque de Fra Paolo ?

— On peut toujours essayer. finit-il par dire.

§

Coupler la dague à la machine temporelle d'Hessling ne fut pas chose facile. Il leur fallut presque trente heures de travail ininterrompu pour le faire. Après une pause bien méritée, ils se remirent au travail pour tester la machine.

Monsieur Hessling était aux commandes et programmait un premier essai :

— Nous allons commencer par faire un test sur la base actuelle de trente ans, deux mois et quatorze jours.

C'est le maximum que nous puissions atteindre. Je vais ajouter un jour de plus et voir si ça fonctionne. Si le test est concluant, nous ajouterons progressivement du temps.

Hessling demanda à Yu de prendre un lapin vivant dans une pièce adjacente et de le mettre à l'intérieur de la sphère. Lorsque ce fut fait, il enclencha la séquence de programmation de la machine. Un léger ronronnement se fit entendre, de nombreux voyants lumineux passèrent progressivement au vert, les écrans informatiques se mirent à afficher d'impressionnantes séquences de nombres qui défilaient rapidement. Le ronronnement se changea en sifflement de plus en plus aigu, alors que tout semblait s'affoler. Tous les regards se portèrent sur monsieur Hessling qui les rassura : tout était normal.

Après deux minutes le sifflement diminua et fut remplacé par le ronronnement et les voyants s'éteignirent les uns après les autres :

— Bien, tout semble avoir parfaitement fonctionné, se félicita Hessling. Allez chercher le lapin, nous allons vérifier qu'il est en bonne forme.

Il l'était, assurément. Hessling décida d'augmenter la distance dans le temps, un peu plus rapidement que ne le prévoyaient les protocoles de tests, sur les conseils appuyés de Théo qui estimait que l'on avait déjà perdu assez de temps. Le lapin fut projeté d'abord 31, puis 40, puis 50 ans dans le passé. Chaque fois il revint en parfait état. Les choses se gâtèrent lorsque de 50, ils décidèrent de sauter à 100 ans. Là, la machine satura et au dernier moment perdit toute sa puissance. Hessling comprit que l'énergie de la

dague ne permettrait pas d'atteindre cette distance et coupa tout avant de causer des dégâts à l'installation tout entière.

Ce fut un coup rude pour toute l'équipe. Tous leurs espoirs s'envolaient. Ils ne pourraient jamais retourner voir Fra Paolo.

— C'est fichu ! s'exclama Théo. L'horloge du temps était notre seul espoir de retourner dans le passé chercher des réponses.

— Qu'allons-nous faire ? questionna Lisa. Il doit bien y avoir un moyen ? Nous devons trouver.

Théo reconnaissait bien là le caractère volontaire de Lisa. Elle ne lâchait jamais l'affaire. Pourtant, cette fois, il ne voyait pas comment ils allaient bien pouvoir se débrouiller. Si la puissance de la dague ne suffisait pas, il n'avait qu'une solution, c'était l'arche d'alliance. Mais Théo ne pouvait se résoudre à la faire sortir de sa cachette pour l'amener jusqu'ici. C'était bien trop dangereux, pire sans doute que tous les changements qui se produisaient :

— Il nous faut l'arche, reprit-elle.

— Non, il n'en est pas question, rétorqua-t-il.

— Mais c'est notre seul espoir.

— Non, on ne fera pas ça. L'arche est notre plus grand atout dans la lutte que nous menons. La discussion est close, laissa-t-il tomber sèchement.

— Il y a peut-être une solution, expliqua Hessling.

Tous les regards se tournèrent vers lui :

— L'horloge du temps fonctionnait avec un cœur d'énergie miniature, mais d'une puissance sans doute impressionnante. Je ne sais pas comment cela est possible, mais ceux qui ont conçu l'horloge maîtrisaient des technologies qui nous sont inconnues de nos jours. Ce cœur n'était plus dans l'horloge quand mon père l'a trouvé. Je reste persuadé qu'il est toujours dans le monastère. Malheureusement, je ne sais pas comment il se présente et où le chercher. Mais je viens d'avoir une idée : si nous pouvons remonter au moins jusqu'à l'époque où mon père s'y trouvait, l'on pourrait peut-être le récupérer en faisant parler les moines de l'époque. Je pense qu'eux seuls savaient où se trouve ce cœur.

— Vous croyez que la machine sera assez puissante ? Ça fait quand même loin dans le passé.

— On doit essayer. Je vais programmer la machine pour vous propulser en 1944. Les troupes allemandes se sont retirées vers la mi-octobre, je pense qu'il vaut mieux, pour que vous ne vous retrouviez pas dans les combats, que je la programme pour le mois de juillet par exemple. Qu'en pensez-vous ?

— Que si vous arrivez à nous envoyer en 1944, au milieu des troupes allemandes, ça ne va pas être de la tarte, répondit Théo.

— C'est de la folie ! s'exclama Darlington. Vous ne vous rendez pas compte ? Si nous sommes pris, les Alle-

mands nous passeront par les armes ! Pire, ils nous torture-
ront avant !

— Le professeur a raison, intervint Jessie. Nous devons nous préparer au pire. Si monsieur Hessling parvient à nous envoyer à cette époque, il nous faudra un équipement et surtout des armes. Nous n'aurons pas affaire à des enfants de chœur.

— Ok monsieur Hessling, testez la machine et voyez si vous pouvez nous envoyer en 1944. suggéra l'Élu.

§

Chapitre IV

1944

Darlington regarda Théo, puis autour de lui. Ils étaient dans le cellier du monastère, au milieu de paniers d'osier remplis de légumes, de dames-jeannes d'huile d'olive, de saucissons pendus à une poutre et de bouteilles de vin, de messe sans doute. Ils entendirent des bruits de bottes qui couraient, des cris et des invectives. Soudain, des tirs d'armes automatiques crépitèrent au loin. Les cris redoublèrent. Vinrent ensuite des bruits d'explosion dans le lointain. Darlington n'était pas rassuré :

— Oh ! mon Dieu ! Nous avons atterri au beau milieu de combats !

— Gardez votre calme, prof. C'était à prévoir. Nous ne craignons rien pour le moment.

Théo colla son oreille contre la porte du cellier. Les bruits de bottes s'étaient éloignés. Il entrouvrit la porte et jeta un œil à l'extérieur. Au bout d'un couloir sombre, un escalier conduisait à l'étage supérieur. Deux soldats allemands passèrent alors sans voir la porte entrouverte et continuèrent leur chemin en se hâtant. Théo regarda l'uniforme de Darlington et lui dit :

— Roulez-vous sur le sol, mettez le plus de poussière et de terre possible sur vous.

— Quelle drôle d'idée.

— Faites ce que je vous dis. Nos uniformes sont trop neufs et trop propres. On est en guerre ici. Les soldats ont des uniformes râpés et sales.

Lui et Darlington frottèrent leurs uniformes contre les murs crépis et se roulèrent sur le sol poussiéreux afin de les rendre plus crédibles. Jessie et Lisa avaient déniché une friperie de vêtements militaires dans Munich. Ils ne trouvèrent que ces deux uniformes neufs à la taille de Théo et Darlington. Théo fut désigné pour la mission, car il était le seul à parler couramment l'allemand. Darlington le fut, car il était le seul, en dehors de Théo, qui pouvait porter l'uniforme de façon crédible. Yu, avec son visage de Chinois, ne serait pas passé inaperçu. Quant à Lisa et Jessie, inutile d'en préciser les raisons.

Le gros problème fut que, malheureusement, la puissance de la dague ne leur permit pas de remonter dans le temps jusqu'au mois de juillet 1944, comme le préconisait Hessling. Ils se retrouvaient donc en plein mois d'octobre, durant les combats qui se déroulaient contre les partisans grecs et juste avant l'arrivée des alliés ! La pire situation en somme. Dans le chaos ambiant, ils devaient retrouver la source d'énergie de l'horloge du temps et ils ne savaient même pas à quoi elle ressemblait, ni qui pouvait les mettre sur la voie.

Théo vérifia que leurs oreillettes et leur système de communication fonctionnaient correctement. Ils devaient se séparer et fouiller le monastère. Les deux hommes savaient que ce ne serait pas facile et qu'ils risquaient leur vie, mais ils n'avaient pas le choix. Il leur fallait la source d'énergie. Le jeune homme poussa la porte du cellier, s'assura que personne ne venait par ici et prodigua ses dernières recommandations au professeur :

— Je pars par là et vous dans le sens contraire, ok ?

— D'accord.

— Rappelez-vous les consignes : si quelqu'un vous parle, feignez d'avoir une rage de dents, faites croire que vous n'arrivez plus à parler. Si l'on découvre que vous ne comprenez pas un mot d'allemand, vous serez dans de beaux draps. Regardez partout et ouvrez bien l'œil, prof. Si quelque chose d'étrange ou d'anormal vous interpelle, dites-le-moi. Essayez de trouver les moines et interrogez-les...

— Ne vous en faites pas, Théo, je sais ce que je dois faire, le coupa Darlington, amusé.

— Bon... oui, excusez-moi prof, dit le jeune homme, un peu gêné.

— N'ayez craintes, nous allons réussir.

— J'espère prof, j'espère.

Théo s'en faisait, non pour lui, mais pour Darlington. Cette mission était très dangereuse et il craignait pour

son ami. Lui savait qu'il pourrait toujours s'en sortir. Il possédait toujours la dague et celle-ci était reliée à l'arche, ce qui lui conférait une puissance suffisante pour le protéger.

Chacun quitta le cellier et prit une direction opposée. Théo arriva devant un escalier de pierre qui montait, tandis que Darlington longea un couloir qui tournait sur la gauche et finissait sur une porte qui donnait sur une petite cour. Le jeune homme gravit l'escalier qui menait à l'étage où se trouvait le réfectoire. Il reconnut immédiatement les lieux qui n'avaient guère changé. De nombreux soldats couraient en tous sens et ne prêtaient pas attention à lui. Il poussa une porte sur sa gauche. Dans une petite pièce, s'entassait tout un bric-à-brac d'objets, mis là sans doute pour faire de la place aux soldats, dans les autres pièces du monastère. Un peu plus loin, sur la droite, une autre porte donnait sur une chambrée dans laquelle il y avait une douzaine de lits de camp et une forte odeur de chaussettes sales. Théo s'approcha de la porte suivante et, alors qu'il s'apprêtait à l'ouvrir, fut surpris par un officier qui s'arrêta à sa hauteur en hurlant d'une voix ferme :

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?!

— Je... balbutiait l'ado. J'ai oublié mon arme.

— Mets-toi au garde-à-vous et salue, espèce de poltron!

Cria l'officier, hors de lui. Théo se redressa, claqua les talons, comme il l'avait vu faire dans les films sur la Seconde Guerre mondiale et fit une sorte de salut à

l'américaine... L'officier roula de grands yeux et Théo sentit la colère l'envahir. Il était évident qu'il n'avait pas fait le bon salut. Mais comment se rattraper ? Comment saluer correctement cet officier ? Il fallait qu'il cherche dans ses souvenirs et qu'il le fasse très vite. Soudain, il eut l'idée de lever le bras devant lui, la main tendue, paume en avant en disant :

— Heil Hitler ! L'officier sembla se détendre un peu et répondit au salut de l'ado :

— Heil ! Allez, file au combat immédiatement, pleutre, ou je te fais exécuter pour l'exemple !

Théo salua à nouveau l'officier et fila en direction des escaliers, suivant d'autres soldats qui partaient défendre le monastère contre les assaillants.

— Ton arme ! cria l'officier.

Théo revint sur ses pas et entra dans la chambrée avec l'espoir qu'un fusil s'y trouve. Il embrassa du regard la pièce, mais ne vit rien qui ressemble à une arme. Cette fois il était dans de beaux draps. Il ressortit de la pièce au bout d'une minute, se demandant ce qu'il allait pouvoir dire à l'officier.

Sa surprise fut grande en voyant que celui-ci ne l'avait même pas attendu et avait disparu. Il faut dire que ce n'était guère étonnant avec la cohue qui régnait dans tout le monastère. Le jeune homme reprit son exploration des lieux. Il ouvrit plusieurs portes qui donnaient sur des pièces sans intérêt avant d'arriver sur celle du réfectoire. Il essaya de l'ouvrir. Elle était fermée à clé. Il colla son oreille sur la

porte, distingua des voix qui ne parlaient pas allemand. Sans doute grec. Ce devait être les moines. Théo sortit la dague, seul instrument divin qui lui restait. Celle-ci était avant tout une arme et il était difficile de l'utiliser pour autre chose. Il la pointerait sur la serrure, mais avant cela, il devait prévenir les moines afin qu'ils s'éloignent de la porte. Il frappa contre le battant. Les moines se turent. Il leur cria :

— Vous m'entendez ? Est-ce que vous comprenez ce que je dis ?

Il n'y eut pas de réponse.

— Je vais faire sauter la serrure. Éloignez-vous de la porte, ça peut être dangereux. Est-ce que vous comprenez ?

— Oui, je vous comprends, répondit un moine. Vous pouvez y aller, nous sommes loin de la porte.

Théo pointa la dague sur la serrure et lui transmit l'idée de la faire sauter. Immédiatement un rayon d'énergie fusa entre la pointe du poignard et celle-ci, la faisant fondre. La porte, qui n'était plus retenue par le pêne de la serrure, s'entrouvrit. Théo entra dans le réfectoire. Une dizaine de moines le regardaient, apeurés. Il comprit que cette peur venait du fait qu'il portait l'uniforme allemand. Il sourit et leur dit :

— N'ayez aucune crainte, je suis de votre côté. Je ne suis pas un soldat allemand.

— Mais qui êtes-vous alors ? demanda un vieux moine, sans le moindre accent.

— Je suis Théo, citoyen suisse, en mission secrète ici.

— Une mission secrète ? Quel genre de mission ?

— Je travaille pour les alliés, mentit l'ado. Je suis ici pour récupérer une source d'énergie.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites, jeune homme. De quelle source d'énergie parlez-vous ? Il n'y a rien ici. Nous sommes dans un monastère. Nous n'avons même pas l'électricité ! semblait s'excuser le religieux.

— Peut-être, mais vous possédez néanmoins une source d'énergie très importante. Je suis ici pour la récupérer. Elle permettra de sauver l'humanité. Du moins, je l'espère.

— Mais de quelle énergie parlez-vous ? Je ne comprends pas.

— Vous avez dans vos murs un objet qui a été confié à vos prédécesseurs, il y a longtemps : une horloge qu'un prêtre français a déposée ici.

Le moine fronça les sourcils, sembla réfléchir longuement avant de dire :

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Bien, ce n'est pas grave. Pouvez-vous demander au supérieur de votre monastère s'il sait, lui, de quoi je parle.

— Je suis le Père supérieur, indiqua le moine d'un ton sec.

— Alors, vous savez très bien de quoi je parle, mon Père , soutint Théo.

L'ado se rendait compte que le moine ne lui faisait pas confiance. Comment le lui reprocher après tout ? Il était là, devant eux, dans un bel uniforme de l'armée allemande, à leur parler de l'horloge du temps, arguant qu'il recherche une puissante source d'énergie pour sauver le monde... Il reprit :

— Écoutez, mon Père, je comprends bien votre méfiance envers moi. Vous ne savez pas qui je suis et vous vous demandez si ce n'est pas une ruse de Von Strudel pour s'emparer du cœur d'énergie de l'horloge. Je ne sais pas si vous connaissez l'utilité réelle de l'horloge, j'espère que oui, car ce que je vais vous raconter va vous éclairer sur moi et le pourquoi de ma présence ici. Je viens du futur, grâce à l'horloge.

Théo fit une pause, guetta la réaction du moine. Celui-ci releva un sourcil, mais ne montra aucune émotion. Il semblait plongé dans une profonde réflexion. Ses yeux fixaient ceux du jeune homme, qui continua :

— Von Strudel a emporté le mécanisme de l'horloge en Allemagne et a réussi à le faire fonctionner. Toutefois, la source d'énergie qu'il a utilisée n'est pas suf-

fisante pour se déplacer dans le temps sur plus de soixante-dix ans environ. Donc, il est évident que, lorsqu'il a découvert l'horloge, sa source d'énergie ne s'y trouvait plus. On peut facilement imaginer que, si vous connaissiez la fonction de l'horloge, vous avez caché son cœur à l'arrivée des Allemands, je me trompe ?

— Poursuivez, dit le moine.

— Une telle invention entre les mains d'Hitler serait une catastrophe pour l'humanité tout entière. Vous avez bien fait. Hitler et son armée ont été battus. Le monde du futur n'est pas parfait, mais une paix durable règne sur une grande partie de celui-ci depuis des décennies et les nations européennes ont créé une union commerciale et politique et même instaurée une monnaie unique.

— Vraiment ? fit le moine, dubitatif.

— Oui, vraiment. Ça peut paraître incroyable aujourd'hui, mais sachez que les deux pays à l'origine de cette union sont l'Allemagne et la France.

— Incroyable, en effet.

— C'est pourtant la vérité, je vous assure.

— Vous pouvez me raconter tout ce que vous voulez, je ne pourrai jamais le vérifier, objecta le vieil homme.

— Je sais.

— Si ce que vous dites est vrai, jeune homme, si le monde est en paix, pourquoi avoir besoin de cette source d'énergie pour, dites-vous, sauver le monde ? De quoi le

monde a-t-il besoin d'être sauvé dans ce futur idéal ? ironisa-t-il.

— Quelqu'un possède une autre horloge du temps, ou un appareil similaire et s'en sert pour modifier l'histoire de l'humanité. Les changements qu'il provoque risquent de détruire notre monde et même l'univers tout entier. Je dois me rendre dans le passé, à sa recherche. Il faut que je le trouve et que je l'empêche de continuer.

— Je vous trouve bien jeune pour porter un poids aussi lourd, vous ne croyez pas ?

Théo sentait que le moine ne croyait pas un mot de ce qu'il venait de lui raconter. Comment le convaincre ? Il devait y arriver pourtant. Il était persuadé que le religieux savait où se trouvait le cœur d'énergie. Une idée lui vint. Il retira l'oreillette de son talkie et la montra au moine en disant :

— Regardez mon Père, ceci est une technologie du futur.

— Ah, et à quoi cela sert-il ?

— C'est un moyen de communication miniaturisé. Je ne suis pas venu seul. Mon camarade est quelque part dans le monastère, à la recherche, lui aussi, de la source d'énergie. Mettez cet appareil à votre oreille et parlez-lui. Vous verrez, il va vous répondre.

Le moine installa l'oreillette et attendit. Théo lui dit :

— Allez-y, parlez, il vous entend.

— Allo ! Allo ! Vous m'entendez ?

Le moine attendit, stoïque, une réponse qui ne vint pas. Théo l'encouragea à recommencer. Rien n'y fit, Darlington ne répondit pas. Le moine retira l'oreillette et la tendit au jeune homme :

— Ça ne fonctionne pas, désolé. Il va falloir trouver autre chose.

Théo vérifia l'oreillette et le talkie qu'il portait à la ceinture, sous sa veste. Tout semblait pourtant ok. Il tenta, lui aussi, de joindre le professeur, sans succès. L'inquiétude l'envahit. Pourquoi ne répondait-il pas ? Que lui était-il arrivé ? Théo espérait qu'il ne s'agissait que d'une panne du matériel. Il fallait le retrouver au plus vite, mais il ne devait pas perdre son objectif premier : le cœur d'énergie. Il décida d'utiliser la dague et d'en faire une démonstration. Il la sortit de son étui et dit :

— Je vais vous montrer une autre technologie du futur, mentit-il. C'est une arme très puissante. Je vais m'en servir sur cette cruche en métal posée sur la table. Je vais la désintégrer devant vos yeux. Après ça, j'espère que vous me croirez.

Théo pointa la dague sur la cruche et l'imagina se désintégrer. Un vif rayon de lumière irradia l'objet qui se vaporisa littéralement sous les yeux ébahis des moines. Le père supérieur approcha de l'endroit où se trouvait la cruche et passa la main sur la table, comme pour bien

s'assurer qu'il n'avait pas rêvé. Il se tourna vers Théo et demanda :

— Comment avez-vous fait ça ?

— Je vous l'ai dit, il s'agit d'une technologie du futur. Vous me croyez maintenant ?

— Je n'en sais trop rien, avoua le moine. Mais je reconnais que ce que vous avez fait est impressionnant.

— Reconnaissez qu'il n'existe pas d'armes capables de faire ça, pour le moment.

— Oui, je sais, s'agaça-t-il. Mais avouez qu'il est difficile de croire à votre histoire.

— Je n'ai plus d'autres moyens de vous convaincre, mon Père, se désola Théo. Si vous ne me faites pas confiance, je n'ai plus qu'à fouiller tout le monastère et à tenter de retrouver la source d'énergie, seul.

— Evitez-vous cette peine, jeune homme, vous ne la trouverez pas ici.

— Vous savez donc bien où elle se trouve, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Me le direz-vous ?

— J'y réfléchis. Ne soyez pas trop impatient.

— D'accord. Prenez le temps de la réflexion, mon Père. Mais, s'il vous plaît, faites vite quand même. Je dois

retrouver mon camarade. J'ai peur qu'il ne lui soit arrivé quelque chose de grave.

— Dans quelle direction est-il parti ?

— Depuis le cellier, vers la droite.

— Hum, fit le moine, perplexe. Il a dû tomber sur la petite cour.

— Et alors, vous en déduisez quoi ?

— Qu'il s'est jeté directement dans la gueule du loup.

— Il aurait été pris ?

— Certainement. Il y a une batterie d'artillerie dans cette cour et pas mal de soldats. De plus, une porte donne directement dans le bureau de Von Strudel.

— Je vois, fit Théo, dépité, aucune chance de passer inaperçu dans ce cas.

— Aucune, je le crains.

— Où mettent-ils les prisonniers ?

— Dans le cellier.

— Le cellier ? Nous y étions et nous n'avons pas vu de prisonniers.

— Ils ne restent pas longtemps. En général, ils sont interrogés puis rapidement exécutés.

Ces paroles firent froid dans le dos du jeune homme. Il devait se dépêcher de retrouver Darlington avant qu'il ne soit trop tard. Tant pis pour la source d'énergie. Il reviendrait plus tard voir le Père supérieur pour connaître l'endroit où elle se trouvait. Il serra la dague entre ses doigts et s'apprêta à quitter le réfectoire lorsque celui-ci l'interpella :

— Attendez, jeune homme !

Théo se tourna vers le moine. Celui-ci arbora un timide sourire avant de dire :

— La source d'énergie est un cristal accroché à un lustre. Le seul problème est qu'il se trouve dans le grand hall de l'hôtel de Grande-Bretagne, à Athènes, qui est le siège de la kommandantur.

— A quoi le reconnaît-on ce cristal ?

— Il est à la pointe du lustre. Mais tenter de le récupérer est de la folie !

— Pourquoi l'avoir mis là dans ce cas ?

— Il s'y trouve depuis que le prêtre français l'a fait intégrer au lustre dans l'atelier de son fabricant, à Athènes, lors de la construction du palace. Le but était que l'horloge ne puisse être utilisée tant que celui qui devait la récupérer ne viendrait pas. Mais je crois qu'en fin de compte il est venu. Il est donc temps que l'horloge lui revienne dans son ensemble.

— Merci mon Père de m'accorder votre confiance. Grâce à vous je vais pouvoir accomplir ma mission et retrouver celui qui manipule dangereusement le temps.

— Comment allez-vous entrer dans l'hôtel ? Il est plein de soldats allemands.

— Dans votre présent seulement, mon Père.

— Ah je vois ! Mais vous n'avez pas peur que dans votre présent il ne soit plus là ?

— Je reviendrai dans ce cas. Merci pour tout. Je dois aller retrouver mon ami, maintenant.

— Une dernière question. Comment vous appelez-vous ?

— Théo. Orgone.

§

Les tirs s'étaient un peu calmés. Les mouvements de soldats au sein du monastère aussi. Théo avait redescendu les marches et traversé le couloir jusqu'à la porte du cellier. Elle n'était pas fermée. A l'intérieur, il n'y avait, bien entendu, pas de professeur Darlington. Il marcha jusqu'au bout du couloir et trouva la porte qui donnait sur une petite cour, dans laquelle une pièce de mortier était disposée au milieu de sacs de sable qui la protégeaient. Des soldats s'activaient, acheminant des caisses de munitions, débarrassant les gravats causés par les tirs des assaillants et retirant les corps de ceux qui étaient tombés sous le feu ennemi.

Les combats avaient maintenant cessé, bien que l'on entende encore quelques tirs sporadiques dans le lointain. Où était Darlington ? S'il n'était pas dans le cellier, c'est qu'il devait être en cours d'interrogatoire, quelque part dans une pièce du monastère. Pourvu qu'il n'ait pas été conduit directement au peloton d'exécution ! Théo en avait la chair de poule. Le moine avait expliqué que, depuis la cour, une porte donnait directement dans le bureau de Von Strudel. Il fallait atteindre son bureau. C'était certainement là que devaient avoir lieu les interrogatoires. Enfin, il l'espérait. Comment passer devant tous ces soldats sans attirer l'attention ?

Soudain des bruits de bottes emplirent le couloir et des soldats arrivèrent juste derrière Théo. L'un d'eux lui dit :

— Tu cherches quelque chose, soldat ?

Le jeune homme se retourna. L'homme le dévisagea et ajouta :

— T'es nouveau ici, je t'ai jamais vu !

— Je suis arrivé en renfort, ce matin même.

— Bienvenue en enfer ! plaisanta l'homme. Tiens, rends-toi utile, y'a des caisses dans la grande cour, va en prendre une et apporte la aux gars qui sont là, dans cette cour.

— D'accord, j'y vais.

Théo se hâta d'aller chercher une caisse de munitions, qu'il mit sur son épaule gauche et revint jusque dans la cour. Il profita des allées et venues des uns et des autres pour se diriger vers la porte du bureau de Von Strudel. Il l'avait presque atteinte lorsqu'une voix lui dit :

— Eh ! Où tu vas toi ? C'est ici qu'il faut mettre ta caisse !

Théo fit demi-tour et vint poser la caisse sur d'autres, déjà installées là, au pied des sacs de sable, tout près de la pièce d'artillerie.

— Tu peux pas entrer là, lui dit le soldat. C'est le bureau du major. Il est en plein interrogatoire. On a chopé un espion tout à l'heure. Il doit être en train de passer un sale quart d'heure ! Bon, allez, va me chercher encore deux caisses, ça devrait suffire pour l'instant.

Théo retourna prendre une caisse. Il revint, pénétra dans la cour. Les tirs venaient de reprendre de plus belle. Le mortier faisait un boucan de tous les diables chaque fois qu'un obus était tiré. Des tirs d'armes automatiques fusaient et le jeune homme entendait siffler les balles autour de lui. Un soldat lui cria de s'accroupir. Des hommes étaient cachés derrière un parapet et se redressaient tour à tour pour tirer vers l'extérieur du monastère. L'un d'eux fut touché à la tête et s'effondra dans une mare de sang. Un autre le tira en arrière, s'assura qu'il était mort et prit sa place.

Théo regardait le spectacle surréaliste et affligeant de la guerre. C'était la première fois qu'il voyait quelqu'un

mourir ainsi, dans une telle violence. Une sensation de froid intense traversa tout son être et une impression de dégoût l'envahit. La guerre était quelque chose de terrible, d'inhumain, de froid et d'impitoyable. Y être confronté était une expérience traumatisante.

L'adolescent se ressaisit rapidement, n'oubliant pas son but. La confusion qui régnait était propice à une tentative d'incursion dans le bureau de Von Strudel. Il s'élança vers la porte, qu'il atteignit d'un bond, tourna la poignée et poussa le battant, qu'il referma aussitôt derrière lui, après s'être précipité à l'intérieur.

— Qu'y a-t-il soldat ?! s'écria une voix que Théo reconnut.

Il s'agissait de l'officier qu'il avait croisé quelque temps auparavant dans le couloir. C'était donc lui Von Strudel ? Il était plutôt grand, la quarantaine, l'air pas commode, une petite cicatrice sur le menton et des tempes grisonnantes. Théo jeta un œil dans la pièce. Au fond, sur la droite, se trouvait un bureau encombré de paperasses et sur lequel trônait l'horloge du temps. Ligoté sur une chaise, au milieu de la pièce, James Darlington avait le visage rougi par les coups et du sang coulait de ses narines. L'interrogatoire était musclé, en effet.

Théo déglutit, serra les poings et envisagea la situation. Deux officiers en uniforme noir, l'air pas commode du tout, dévisageaient le jeune homme. L'un d'eux avait déjà porté sa main à la ceinture, empoignant la crosse d'un revolver, qu'il ne sortit pas de son étui. Théo avait eu la mauvaise idée de ne pas sortir sa dague avant d'entrer. Mainte-

nant, il ne pouvait plus le faire. Les autres avaient été plus prompts. Il fallait trouver quelque chose à dire pour se sortir de cette situation. Ici, en ces temps troublés, ils n'hésiteraient pas à faire feu et ça, sans le moindre état d'âme. Von Strudel ajouta :

— Encore toi ! Qu'est-ce que tu veux, soldat ? Tu n'as rien à faire ici !

— Pardonnez-moi, major, fit Théo en se mettant au garde-à-vous. Mais les partisans grecs sont en train d'investir le monastère !

— Quoi ?! s'écria le major, abasourdi. C'est impossible !

— Ils ont réussi à escalader par la falaise, mentit l'ado.

— Par la falaise ?

Von Strudel sembla sceptique tout à coup. Il sortit prestement son revolver de son étui et le pointa sur le jeune homme, en criant :

— Mets les mains en l'air, immédiatement ! Vous deux, emparez-vous de lui !

Les deux autres officiers se précipitèrent sur Théo et le saisirent chacun par un bras, l'entraînèrent ensuite vers une chaise, l'assirent et le ligotèrent. Cette fois la situation devenait incontrôlable et extrêmement dangereuse. Darlington tourna légèrement la tête et regarda son ami, l'air inquiet. Von Strudel vint se camper devant Théo. Son regard

était froid, son visage impassible. Il le dévisagea longuement avant de l'interroger :

— Qui es-tu ? Pour qui travailles-tu ? Les Anglais ? Les Américains ? Les Grecs ? Parle !

Théo ne répondit rien. Que pouvait-il dire ? Il n'était dans aucun de ces camps. De toute façon, quoi qu'il puisse dire, son sort ainsi que celui de Darlington était scellé. Après un interrogatoire musclé, sans doute accompagné de tortures, les deux hommes seraient fusillés sans autre forme de procès. Ou alors, il fallait tenter le tout pour le tout. Théo ne voyait pas vraiment d'issue favorable et se dit qu'il n'avait plus rien à perdre. Il s'adressa à Von Strudel :

— Je vais vous expliquer la raison de notre présence ici.

— Je t'écoute.

— Mais avant cela, j'aimerais que ces deux types sortent.

— Quoi ? Tu dictes tes conditions ?

— Je ne parlerai pas autrement.

— Tu n'es pas en position de négocier quoi que ce soit ! s'emporta Von Strudel.

— Dans ce cas, considérez que je n'ai plus rien à dire, répondit calmement le jeune homme.

— Après ce que mes amis, ici présents, vont te faire subir mon jeune ami, tu nous raconteras tout ce que nous

voulons savoir, dit le major, un large sourire sadique sur le visage.

— Ce n'est pas certain. Et en plus vous allez perdre du temps et de l'énergie pour rien. S'ils sortent vous saurez tout, tout de suite. insista Théo qui n'en menait pas large, mais qui ne le montrait pas, feignant une belle assurance. Von Strudel prit le temps de la réflexion, une main posée sur le menton. Il regarda les deux autres officiers et leur fit un signe de la tête, leur indiquant la sortie. Les deux hommes protestèrent vainement et s'éclipsèrent, non sans avoir lancé des regards mauvais au jeune homme.

— Allons, parle maintenant ! ordonna le major.

— Nous sommes ici à cause de l'horloge. dit Théo, de façon laconique, pour piquer la curiosité de Von Strudel. Celui-ci fronça les sourcils en penchant la tête sur la droite avec un petit mouvement de recul. Il jeta un œil sur l'horloge posée sur son bureau puis revint sur le jeune homme :

— L'horloge ? Quelle horloge ?

— Celle que vous venez de regarder, sur votre bureau.

— Je ne comprends pas. Vous avez pris tous ces risques pour cette vulgaire horloge ?

— Ce n'est pas une vulgaire horloge, vous le savez très bien, major. Vous l'avez étudiée longuement depuis que vous êtes en poste ici et vous avez compris quelle était sa fonction, n'est-ce pas ?

— Qui êtes-vous ? Comment pouvez-vous savoir tout ça ? dit-il, abasourdi.

— Vous avez compris, mais vous n'avez pas réussi à la faire fonctionner, car il manque un élément essentiel à l'horloge : son cœur d'énergie. Lui seul permet de l'utiliser pleinement.

— Continuez, ordonna l'officier, piqué par la curiosité.

— Je vais vous parler de votre avenir. Les armées alliées vont gagner cette guerre. Hitler mourra et avec lui, le régime nazi. Dans quelques jours, vous quitterez définitivement la Grèce. Vous emporterez le mécanisme de l'horloge dans vos bagages et, de retour à Stuttgart, vous passerez des années à mettre au point une machine qui fonctionnera avec ce mécanisme. Vous réussirez à la faire fonctionner avec l'aide de votre fils Mathias.

— Mais comment savez-vous ?...

— Vous allez comprendre très vite, je vous l'assure, le coupa Théo. Si je sais tout ça sur votre avenir, c'est parce que nous venons de cet avenir, grâce à votre machine.

— C'est impossible ! s'écria Von Strudel, dépassé par ce qu'il entendait.

— Ce n'est pas impossible. Réfléchissez : vous savez que cette horloge permet de se déplacer dans le temps. Vous l'avez compris après vous être enfermé dans votre bureau avec elle durant des jours entiers. Comment pourrais-je savoir tout ça si je ne l'avais appris dans le futur ?

— Les moines ont pu vous en parler, rétorqua le major.

— Les moines ne savent pas à quoi sert l’horloge. Interrogez-les, vous verrez.

— Je ne peux pas croire ce que vous dites, c’est une ruse ! Vous êtes des espions et vous essayez de faire de l’intox avec vos paroles !

— C’est votre fils qui a amélioré votre machine et nous a permis de nous retrouver ici, dans le passé.

— Et qu’êtes-vous censés venir faire ici dans ce cas ?

— Nous sommes venus tenter de retrouver le cœur d’énergie de l’horloge.

— Pour quoi faire ? Vous pouvez voyager dans le passé, non ? douta-t-il.

— Nous le pouvons, en effet. Le seul petit bémol est que nous n’avons pas de source d’énergie suffisante pour aller loin. Votre présent est la limite que nous pouvons atteindre depuis le nôtre.

— Admettons. Avez-vous trouvé ce que vous êtes venu chercher ?

Là, Théo savait qu’il intéressait Von Strudel. S’il lui dévoilait qu’il l’avait trouvé, le major se précipiterait pour le récupérer. Alors, Dieu sait ce qu’il adviendrait. L’on risquerait de se retrouver avec deux Chronos au lieu d’un ! La catastrophe serait plus terrible encore. Il fallait mentir :

— Non, malheureusement vous avez pris mon camarade et j'ai tout laissé tomber pour le retrouver. Du coup, nous n'avons pas pu fouiller tout le monastère.

— A quoi ressemble cette source d'énergie ?

— Nous ne le savons pas non plus. Mais vu la taille de l'horloge, c'est quelque chose qui ne doit pas être bien grand, comme une balle de golf ou à peine plus.

— Hum, je vois. Et vous êtes certain qu'elle se trouve dans le monastère ?

— Certain. C'est pour ça que votre fils nous a envoyé ici. Si nous pouvons la récupérer, nous pourrons nous rendre n'importe où dans le passé ou le futur. Vous imaginez le pouvoir que ça pourrait nous procurer ?

— Très bien, oui.

Von Strudel se rendit jusqu'à la porte, l'ouvrit, appela les deux officiers qui attendaient dehors et leur dit :

— Enfermez ces deux hommes et faites préparer le peloton d'exécution dès que les combats auront cessé !

Le professeur Darlington ouvrit deux grands yeux horrifiés et se tourna vers Théo, l'air interrogateur. Celui-ci lui fit un petit sourire en coin, ce qui le rassura un peu. Il ne comprenait pas toujours où le jeune homme voulait en venir, mais il devait reconnaître qu'il savait mener sa barque. Les deux officiers retirèrent leurs liens et les conduisirent, sous la menace de leur arme, dans le cellier où ils les enfermèrent à double tour.

Le jeune homme se précipita vers son ami :

— Ça va aller, prof ? Vous avez l'air salement amo-
ché.

— J'ai mal, mais je tiendrais le coup. Au fait, bra-
vo ! Vous avez été très rusé avec Von Strudel. Lui parler de
la source d'énergie était bien vu. Mais comment saviez-
vous qu'il nous ferait enfermer dans le cellier ?

— La cupidité, prof. Von Strudel voulait l'horloge
du temps pour pouvoir profiter de son pouvoir afin, princi-
palement, de s'enrichir. C'est ce qu'il a fait dans son futur,
grâce à sa machine. Celui qui connaît le futur peut très vite
devenir très riche. Les numéros gagnants du loto, les ac-
tions qui vont prendre de la valeur en bourse, etc.

— Tout ça juste pour l'argent ?

— Je sais, prof, ce n'est pas très original, mais c'est
l'un des mobiles les plus courants. L'argent et le pouvoir
que donne celui-ci.

— C'est bien triste. Au fait, vous avez appris
quelque chose sur la source d'énergie ?

— Mieux, je sais exactement où elle se trouve.
Nous allons rentrer chez nous et irons tranquillement la
chercher après.

Théo contacta Munich grâce à un petit appareil qu'il
avait bien dissimulé dans l'une de ses poches et demanda
qu'on les rapatrie immédiatement. Le cellier était leur point
d'arrivée et leur unique point de départ. C'est ainsi que

fonctionnait la machine de Von Strudel : on ne pouvait pas repartir d'un autre lieu que celui d'où on était arrivé. C'est pourquoi il fit tout pour que Darlington et lui s'y retrouvent, ne serait-ce qu'un instant.

§

Chapitre V

Le cristal

L'hôtel *Grande-Bretagne* était une grosse bâtisse sur huit niveaux, située en plein centre d'Athènes, sur une très jolie place du nom de Syntagma. Construit dans les années 1870, sur trois niveaux seulement, il fut rehaussé par la suite pour satisfaire la demande croissante du tourisme au XIXe siècle.

Le véhicule de Jessie Graham stationna devant l'entrée du palace. Un voiturier s'avança, ouvrit la portière, fit descendre sa conductrice tandis que le bagagiste sortait les valises du coffre.

Jessie n'était pas seule. Théo et Lisa l'accompagnaient. Ils s'engouffrèrent dans le hall de l'hôtel, vaste et luxueux, avec son magnifique sol en marbre, ses colonnes, son mobilier cossu et ses éclairages qui le mettaient en valeur. Un majordome accourut pour recevoir ses hôtes de prestige, tout au moins Jessie, qui résideraient dans la plus belle suite. Lisa regarda le plafond et remarqua qu'aucun lustre n'y était accroché. Elle fit un petit signe à Théo qui l'avait déjà remarqué. Il haussa les épaules en signe d'impuissance.

Ils étaient pourtant venus pour ce fameux lustre qui était censé décorer le hall du palace et qui recelait le cœur d'énergie de l'horloge. Où était-il passé ? Et depuis quand n'était-il plus là ? Encore des questions qu'il faudrait résoudre.

Après s'être installés chacun dans leurs chambres respectives, ils rejoignirent Jessie dans sa suite. Lisa prit la parole :

— Le lustre n'est plus là. Qu'a-t-il pu devenir ?

— Comment ça, le lustre n'est plus là ? se désola Jessie qui n'y avait pas prêté attention.

— Non, pas de lustre ! Tu n'as donc pas regardé autour de toi en arrivant ? s'agaça Lisa.

— Tu m'excuseras de devoir me coltiner des abrutis dans le genre de ce majordome, qui n'arrêtait pas de me passer la pommade ! s'énerva la jeune américaine.

— Ça ne te gêne pas d'habitude !

— Ça veut dire quoi ? s'énerva Jessie, qui n'apprécia pas la pique que Lisa lui avait envoyée.

— Oh ! Oh ! Les filles, on se calme ! s'écria Théo qui sentait l'air se charger d'électricité entre les deux filles.

— C'est elle qui me cherche ! dit Jessie.

— N'importe quoi ! rétorqua Lisa.

— Bon, allez, calmez-vous. Vous croyez que de vous crêper le chignon va faire avancer les choses ? S'il n'y a pas de lustre, c'est qu'il doit y avoir une raison. On doit la découvrir, c'est tout. C'est pas un petit problème comme ça qui va nous arrêter, vous ne croyez pas ?

— Oui, c'est sûr, reconnut Lisa.

— On doit être fatigués, ajouta Jessie pour calmer les tensions.

— Je contacte Yu. Il va peut-être pouvoir trouver ce qu'est devenu le lustre.

— On aurait dû commencer par là avant de venir jusqu'à Athènes, ronchonna Jessie.

— On fait ce qu'on peut, rétorqua Lisa.

— Salut Yu, dit Théo qui venait d'établir le contact sur l'ordinateur portable. Tu peux faire des recherches sur l'hôtel et essayer de trouver ce qu'est devenu le lustre qui ornait le hall ?

— Un problème ?

— Il n'est plus là.

— Je vois. Ok, je vous recontacte dès que j'ai du nouveau.

Théo rejoignit Lisa qui était sortie sur la terrasse de la suite, admirant le magnifique panorama sur Athènes et l'acropole qui se dressait juste en face. Il posa les mains sur ses épaules, sentit un léger tressaillement, puis la douce

main de la jeune femme se poser sur la sienne. Une sensation de bonheur l'envahit. Il déposa un baiser dans le creux de son cou :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ça n'a pas l'air d'aller ? s'inquiéta-t-il.

— Si, si, ça va. Ne t'inquiète pas pour moi.

— Tu ne veux rien me dire ?

— C'est rien, je t'assure. Un peu de fatigue, c'est tout.

— Je te sens distante en ce moment, je me trompe ?

— C'est pas ça.

— Non ? C'est quoi alors ? Quelque chose te préoccupe ?

— C'est pas le mot. Je réfléchis sur nous deux, c'est tout.

— Ah. Et alors ?

— Je me pose des questions.

— Quel genre ?

— Je me demande si je suis vraiment tombée amoureuse de toi, Théo, ou de ce que tu es devenu grâce aux bijoux.

— Quelle différence ?

— C'est très différent, au contraire. Si c'est du jeune homme timide et sensible que j'ai connu au début, c'est une chose. Mais si c'est du héros sans peur, sûr de lui, bravant tous les dangers, c'est autre chose.

— Je crois que je suis un mélange des deux désormais, Lisa. Je suis le jeune homme timide qui est tombé amoureux fou de toi et qui n'osait se l'avouer et je suis l'Élu des Mikelians, tout comme tu l'es également. Du reste, pour ma part je ne me pose pas de questions à ton sujet.

— Que veux-tu dire ?

— Que toi aussi tu es différente.

— Vraiment ? Tu trouves que j'ai changé ?

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Tu es différente de ce que tu aurais été si tu n'étais pas une Éluée. Nous sommes différents depuis toujours, quoi qu'on en pense.

— Tu as peut-être raison, reconnut-elle. J'ai peut-être tort de me poser des questions.

— Non, c'est naturel de s'en poser, mais tu ne trouveras les réponses qu'au fond de ton cœur.

Lisa se retourna, enlaça Théo et déposa un doux baiser sur ses lèvres. L'amour était un sentiment nouveau pour elle, comme pour lui du reste et elle n'était pas très sûre d'elle-même et de ses sentiments. Toutes ces interrogations la mettaient mal à l'aise et la faisaient souffrir. Le

jeune homme ne se posait pas de questions au sujet de l'amour qu'il lui portait. Il était sûr de lui et de ses sentiments. Lisa était la femme de sa vie, il le savait, en était certain. Bien qu'il pût le comprendre, le fait qu'elle remette en question leur amour, le chagrinait. Il ne lui en voulait pas pour autant, comprenait qu'elle ait besoin de réfléchir, de faire le point. Ils étaient encore si jeunes tous les deux et si inexpérimentés dans le domaine des sentiments. Elle avait le droit de douter.

La voix de Yu vint le tirer de ses réflexions :

— C'est étrange, j'étais pourtant persuadé que j'avais vu des photos de l'hôtel avec le lustre qui pendait dans le grand hall d'entrée. Et là, plus moyen de les retrouver. On dirait qu'elles ont totalement disparu !

Lisa regarda Théo, fronça les sourcils et dit :

— Tu penses ce que je pense ?

— Oui, je crois que nous sommes victimes d'une nouvelle manipulation du temps de la part de Chronos.

— On dirait que nous avons bien trouvé en Von Strudel notre Chronos.

— Ça m'en a tout l'air, en effet.

— Vous croyez ? se demanda Yu.

— Oui, pourquoi, tu en doutes ?

— Ben, je me dis que si Von Strudel est bien Chronos, pourquoi est-ce qu'il n'est resté qu'un obscur cher-

cheur ? Il aurait pu devenir quelqu'un d'important, d'influent, de célèbre. Sinon pourquoi modifier ainsi le temps ?

— Ce n'est pas faux, reconnut Théo. Pourtant le fait que le lustre ait disparu de l'hôtel, alors que tu es certain de l'avoir vu sur des photos récentes, semble prouver que Von Strudel n'est pas étranger à toutes ces modifications. Nous venons d'aller en 1944 et lui avons parlé du cœur d'énergie. Comme par hasard celui-ci disparaît de notre présent, alors qu'il y était encore pas plus tard qu'hier.

— Je crois que Théo a raison, admit Lisa. Nous finirons bien par comprendre toute cette histoire.

— Bien, puisque le lustre a disparu, reprit Théo, il faut savoir quand il a disparu. Ça pourra peut-être nous en apprendre plus.

— Je vais aller voir le majordome, proposa Jessie. Il pourra nous renseigner, qui sait.

— Très bonne idée. Toi, Yu, cherche ce qui a pu changer dans les données que nous avons sur Von Strudel. S'il est bien à l'origine de la disparition du lustre, il a certainement réussi à coupler le cristal d'énergie à sa machine et a pu se rendre n'importe où dans le temps. Il aura pu alors faire toutes les modifications qui se sont produites depuis.

— Mais alors, songea Lisa, si Von strudel n'a eu accès au cristal qu'après ton incursion en 1944, tous les changements survenus seraient de notre faute.

— J'ai bien peur que ce soit une possibilité, reconnut Théo.

— Oui, mais c'est absurde ! Si Von Strudel n'avait pas modifié le temps, nous ne serions pas partis à la recherche de l'horloge du temps et nous n'aurions donc pas pu l'aider à trouver le cristal !

— C'est un paradoxe temporel, expliqua Yu. Les événements s'enchaînent et s'entremêlent sans chronologie. Von Strudel a pu utiliser le cristal parce que nous lui en avons parlé et il a modifié le passé, nous poussant à agir. Sans notre intervention, il n'aurait pas pu aller plus loin que 30 ans en arrière, ce qui ne lui aurait pas permis de faire tous les changements auxquels on assiste.

— Je comprends mieux, dit la jeune femme, pourquoi il existe des règles qu'il ne faut pas enfreindre, même pour les démons.

— C'est un jeu dangereux auquel se livre Von Strudel, dit Théo. Nous devons l'arrêter rapidement et tenter de remettre les événements en ordre avant qu'il ne soit trop tard.

— J'ai trouvé quelque chose, affirma Yu. Von Strudel, alias Johan Hessling, est mort à l'âge de 102 ans. Je me rappelle avoir lu qu'il était mort à 93 ans. Il a vécu neuf ans de plus.

— C'est bien Von Strudel qui a récupéré le cristal. Nous devons retourner à Munich voir son fils. conclut Théo.

Jessie fut de retour rapidement. Elle fit son compte-rendu :

— J'ai vu le majordome. Il ne savait pas ce que le lustre était devenu, mais m'a conduit à un employé qui est dans l'hôtel depuis plus de 40 ans. Celui-ci se souvient que le lustre a été démonté vers la fin des années soixante. Je lui ai demandé s'il avait eu vent d'un vol du cristal à la pointe du lustre. Il m'a affirmé que non, que le lustre était tel qu'il avait été fabriqué à l'origine, jusqu'à son démontage.

— Attends, tu es sûre de ce qu'il t'a dit ? s'étonna Lisa.

— Oui, pourquoi ?

— Parce que si ce qu'il dit est vrai, ça change tout. Nous étions persuadés que c'était Von Strudel qui l'avait récupéré en 1944.

— C'est ce que j'ai pensé aussi, dit la jeune américaine.

— Il n'a peut-être pas pu le faire à ce moment-là, proposa Yu. Il sera revenu plus tard.

— Ce n'est pas très logique, réfléchit Théo. Von Strudel n'avait aucun mal à entrer dans la kommandantur d'Athènes puisqu'il était officier allemand. De plus il aurait pu très bien profiter de l'agitation du départ de son armée pour s'emparer du cristal, sans que ça attire l'attention. Et quand bien même il n'aurait pu le faire à ce moment-là, pourquoi attendre près de 25 ans pour revenir le chercher ?

Il avait besoin du cristal pour faire fonctionner la machine. S'il avait su où il se trouvait, je ne crois pas qu'il l'aurait laissé là.

— Si ce n'est pas lui qui est venu le récupérer, qui alors ? se demanda Jessie.

— Et comment se fait-il que Von Strudel ait vécu 9 ans de plus ? ajouta Yu.

— Quelqu'un a bien modifié le temps et ça a certainement conduit à des changements pour tout le monde, pensa Théo, mais ce n'est peut-être pas Von Strudel.

— L'employé de l'hôtel m'a dit qu'il se souvient d'une chose étrange. Le lustre a été enlevé lors de travaux de rénovation qui ont été effectués à l'époque. D'après lui le patron de l'hôtel avait des difficultés à ce moment-là et il envisageait même de le vendre. Et puis un jour il annonce à ses employés qu'il va entreprendre la rénovation complète de celui-ci, à leur grand étonnement.

— Quelqu'un aurait financé la rénovation de l'hôtel afin de récupérer le lustre ? douta Lisa.

— Pourquoi se donner autant de mal ? Il suffisait de récupérer directement le cristal, ajouta Yu.

— Ça ne devait pas être si simple, songea Théo. Un hôtel comme celui-ci est ouvert 365 jours par an, 24 heures sur 24. Il y a toujours quelqu'un dans le hall, à la réception, mais aussi dans les salons adjacents, ouverts sur celui-ci. Impossible sans doute de récupérer le cristal sans attirer l'attention des employés.

Celui qui voulait s'emparer du cristal devait être pressé et n'était sans doute pas un voleur spécialisé. Il a préféré investir dans la rénovation de l'hôtel plutôt que de monter une opération risquée, à ses yeux. Ça veut dire aussi que cette personne ne manquait pas de moyens financiers.

— Mais si ce n'est pas Von Strudel, qui a bien pu le faire ?

— Je crois que j'ai ma petite idée. affirma Théo, un petit sourire laconique aux coins des lèvres.

§

La voiture emprunta l'allée, longea des immeubles et entrepôts industriels divers, ralentit à l'approche des locaux de l'entreprise Hessling et stoppa devant ce qui aurait dû être un bâtiment moderne et propre. En lieu et place, l'on pouvait voir une friche industrielle abandonnée datant sans doute des années trente ou quarante !

— Waouh ! s'exclama Yu. C'est impressionnant !

— Mais où est passée l'usine d'Hessling ? se demanda Jessie.

— Elle n'a jamais existé, ici en tout cas, dans cette nouvelle réalité, expliqua Théo.

— C'est donc bien Hessling fils qui a récupéré le cristal, tu avais raison Théo, reconnut Lisa.

— A part nous, il était le seul qui pouvait savoir où il se trouvait. Son père ne l'a jamais découvert.

— Comment a-t-il pu le savoir, nous ne lui avons rien dit pourtant ? s'interrogea Jessie.

— Je ne sais pas encore, mais nous le découvrirons. Dès que nous sommes partis pour Athènes, il a dû voir où se trouvait le cristal. Un petit saut dans le passé et il a convaincu le patron de l'hôtel de rénover celui-ci. Il fait démonter le lustre et récupère rapidement le cristal, le couple à la machine et le tour est joué ! Il peut aller où bon lui semble, modifier à loisir les événements du passé pour effacer toutes traces de son existence, à nos yeux.

— Tout ça en à peine plus de 24 heures ?

— 24 heures pour nous. Pour lui, avec des sauts répétés à diverses époques, ça a pu lui prendre des semaines, des mois peut-être !

— Il va falloir retrouver sa trace maintenant, dit Yu.

— Met-toi au travail tout de suite. Fais chauffer tes serveurs et trouve-nous quelque chose. Nous devons mettre fins aux agissements de cet homme.

Retrouver la trace d'Hessling ne fut pas chose facile. Yu dut user de toutes ses compétences et de sa malice pour cela. Il y travailla près de deux jours, presque sans interruption, fit même appel à ses amis hackers d'Hong kong pour lui donner un coup de main. Hessling était très malin et avait si bien brouillé les pistes que Yu crut un moment ne pas pouvoir y arriver. Mais avec ses amis, ils représentaient une force de frappe, en matière de piratage de données informatiques, hors du commun. Il fallut bien cela pour enfin retrouver sa trace.

La Potsdamer Platz de Berlin était noire de monde. Un franc soleil brillait, qui n'arrivait pas à réchauffer l'air glacial de ce mois de février. Théo et Jessie traversaient l'esplanade en direction d'un immeuble de bureaux d'une quinzaine d'étages, aux façades de verre. Ils franchirent les larges portes vitrées qui donnaient sur un hall, dont le centre était occupé par le comptoir de l'accueil. Un concierge, qui se tenait derrière, fixa les arrivants de ses petits yeux vitreux. Il n'était pas très grand et son surpoids, dû sans doute à une vie d'absorption régulière de grandes quantités de bière, déformait son uniforme vert-de-gris. Les jeunes gens approchèrent du comptoir. Le concierge leur demanda :

— Bonjour, que puis-je pour votre service ?

— Nous venons voir monsieur Gerhard Müller. répondit Théo.

Le concierge plissa les yeux, eut un léger mouvement de recul et fixa un moment le jeune homme avant de dire :

— Vous avez un rendez-vous ?

— Non, mais...

— Sans rendez-vous, le coupa l'homme, impossible de voir monsieur Muller.

— Pouvez-vous, s'il vous plaît, dire à monsieur Muller que Théo Orgone est là.

— Ce ne sera pas la peine, répondit le concierge, dédaigneusement.

— Pourquoi ? rétorqua Théo, sur un ton plus sec.

— J'ai des consignes très strictes. Pas de rendez-vous, on n'entre pas.

Le concierge plongeait les yeux vers un livre de comptes, ignorant complètement Théo et Jessie. La jeune femme sentit monter en elle la colère. Ses joues s'empourprèrent. Elle passa une main par-dessus le comptoir et referma prestement et avec force le livre sur la main droite du concierge, qui s'attardait sur une colonne de chiffres. L'homme cria, voulut retirer la main, mais sentit une force puissante la retenir sous celle de la jeune femme. Théo n'y était pas étranger. Il leva les yeux, apeuré, incapable de comprendre comment cette frêle silhouette arrivait à le retenir ainsi. Elle le tira par la cravate, approchant son visage au plus près du sien, le regarda droit dans les yeux et dit sur un ton hargneux :

— Débranchez votre téléphone et appelez Muller immédiatement !

Le concierge transpirait à grosses gouttes et son visage devint plus rouge qu'à l'accoutumé. Il s'écria :

— Lâchez-moi ! Vous me faites mal !

— Prenez ce téléphone ! rétorqua-t-elle. Je ne vous lâcherai pas avant !

Le concierge décrocha le combiné et composa le numéro du bureau de Muller. Après quelques instants il parla à son interlocuteur :

— Bonjour monsieur. J'ai ici deux jeunes gens qui désirent vous parler.

— Comment ça, deux jeunes ? Qui sont-ils ? demanda Muller, interloqué.

— Qui dois-je annoncer ? demanda le concierge en s'adressant à Jessie.

— Jessie Graham et Théo Orgone.

Théo arracha le combiné des mains du concierge et écouta la réponse :

— Théo... Ne les laissez surtout pas monter ! cria-t-il, soudain pris de panique.

— Trop tard, lui lança le jeune homme. Nous vous avons trouvé monsieur Hessling. Inutile d'essayer de fuir, nous savons tout de votre nouvelle vie.

—Hessling ? dit-il, feignant l'étonnement. Je m'appelle Muller, vous faites erreur...

— Nous arrivons, le coupa Théo.

Il se tourna vers le concierge :

— L'étage et le numéro de son bureau, s'il vous plaît ?

— 15^e, bureau 156.

— Y'a-t-il plusieurs issues possibles ?

— Oui, il y a un ascenseur de service, là-bas, tout au fond du couloir de gauche.

Jessie prit l'ascenseur principal tandis que Théo emprunta celui de service.

Arrivé au 15^e étage, il tomba nez à nez avec Hessling, alias Muller, qui bien sûr tentait de fuir. Passée la surprise de voir Théo dans l'ascenseur de service, il plongea la main droite dans une sacoche qu'il avait emportée et en extirpa un revolver qu'il pointa aussitôt sur le jeune homme en criant :

— Laissez-moi passer !

Théo ne se départit pas de son calme et lui dit :

— Et puis ? Où comptez-vous aller ? Vous allez modifier le passé et le futur encore longtemps pour nous échapper ? Nous vous retrouverons toujours, où que vous soyez.

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler. Alors, poussez-vous ou je vous jure que je n'hésiterai pas à tirer !

— C'est comme vous voudrez. ajouta Théo.

Il tendit son bras droit devant lui, main ouverte, en direction d'Hessling, qui fut projeté et plaqué contre la cloison derrière lui, les bras en croix, incapable de bouger. Jessie, qui était arrivée un peu plus tôt et avait vu toute la scène, dit à son ami :

— Je croyais que tu n'avais plus aucun pouvoir ?

— Je n'en avais plus, c'est vrai.

— Mais alors, comment ?...

— Je n'en sais trop rien. Il semblerait que la dague ait trouvé le moyen de se reconnecter à l'arche d'une façon ou d'une autre.

— Mais alors nous n'avons plus besoin de lui, dit-elle en montrant Hessling.

— Malheureusement non. La force de la dague est très limitée et ce que tu viens de voir est à peu près tout ce que je peux en tirer, pour le moment.

— Ça ne vous ferait rien de me libérer ? demanda Hessling.

Théo approcha, retira l'arme qu'il tenait toujours en main et, après avoir reculé, libéra l'homme de son étreinte. Celui-ci regarda Théo avec une curiosité mêlée de crainte :

— Mais qui êtes-vous à la fin ? Comment pouvez-vous faire ça ?

— Allons dans votre bureau pour discuter, ordonna l'Élu, nous avons perdu bien assez de temps comme ça.

§

— C'est vous qui êtes à l'origine de tous les changements survenus ! affirma Théo. Vous êtes Chronos.

— Pas du tout, je vous l'assure, se défendit Hessling.

— Inutile de nous mentir, les faits parlent d'eux-mêmes.

— Je vous assure que vous vous trompez.

— Ah oui ! lança Jessie. Et comment expliquez-vous que vos locaux de Munich n'existent plus ? Comment expliquez-vous que vous ayez disparu ? Comment expliquez-vous que nous ayons dû faire des pieds et des mains pour retrouver votre trace ?

Hessling baissa les yeux, prit sa tête entre les mains et se frotta vigoureusement le cuir chevelu. Il releva la tête et dit :

— Je ne comprends pas de quoi vous voulez parler. Je me nomme Gerhard Muller, je suis directeur général de *Muller & Muller* et j'habite Berlin depuis toujours. Je n'ai jamais eu de locaux à Munich.

— Et votre père ne s'appelait pas Von Strudel et il n'a jamais mis au point une machine à voyager dans le temps, je suppose, ajouta Théo.

— C'est ridicule ! Mon père était cantonnier, ici, à Berlin.

— Oui, ça c'est ce qui est écrit dans votre nouvelle biographie. N'essayez pas de nous la jouer comme ça, monsieur Hessling, nous savons exactement qui vous êtes et vous savez exactement qui nous sommes.

— Vous délirez !

— Vous avez bien brouillé les pistes, je l'avoue, mais nous avons des moyens que vous ne soupçonnez pas, ce qui nous a permis de vous retrouver, malgré tout.

— Mais enfin, puisque je vous dis que vous faites erreur ! s'entêta Hessling.

— Pourquoi avoir tenté de nous fuir, si vous n'êtes pas Hessling ?

— Je... balbutia Hessling. J'ai cru que vous étiez envoyés par...

— Par qui ?

— Marshall.

— Marshall ? Qui est ce Marshall ? Vous nous prenez vraiment pour deux idiots ! s'énerva Théo, qui trouvait que ce petit jeu avait assez duré.

— C'est vrai, je vous assure ! continua de mentir l'homme.

— Ça suffit ! Vous êtes Hessling et vous possédez une machine à remonter le temps que vous utilisez de façon très dangereuse ! C'est vous qui modifiez le temps depuis le début, causant des dégâts irréversibles !

— Non !

— Si ! Et vous le savez bien !

Les yeux de Théo plongèrent dans ceux d'Hessling. Le jeune homme était déterminé, sûr de lui et le faisait sentir à son interlocuteur.

L'homme soupira, se pinça les lèvres et dit, avec étonnement et dépit dans la voix :

— Comment m'avez-vous retrouvé ?

— Je vous l'ai dit, vous ne pouvez pas nous échapper. Pourquoi faites-vous tout ça ?

Hessling demeura silencieux un long moment, le regard dans le vague, paraissant réfléchir à ce qu'il allait dire. Jessie soupira, impatiente. Théo attendit dans le calme que l'homme se décide à parler.

— J'ai voulu réaliser le rêve de toute une vie, finit-il par dire. Vous ne vous rendez pas compte. J'ai passé mon existence dans l'ombre de mon père pour l'aider à mettre au point sa machine. Lorsque enfin nous avons réussi à la faire fonctionner, nous fûmes déçus de ne pas pouvoir aller plus loin, à cause du manque d'énergie. Alors, lorsque vous avez débarqué chez moi, à Munich, que nous avons couplé cette dague à la machine, j'ai compris que vous étiez peut-être mon dernier espoir de retrouver le cœur d'énergie de l'horloge.

Je travaillais depuis des années à améliorer l'utilisation de l'énergie afin d'atteindre l'époque où mon père était au monastère, pour avoir une chance de récupérer ce cœur. Grâce à vous j'allais enfin réaliser ce rêve. Vous ne vous doutiez de rien, mais la machine était équipée d'un système d'enregistrement qui permettait de suivre tout le

déroulement des missions dans le temps. C'est ainsi que j'ai eu connaissance de l'endroit où se trouvait le cristal, presque en même temps que vous. J'ai eu le temps de prendre mes renseignements sur l'hôtel de Grande-Bretagne d'Athènes et j'ai découvert qu'il avait des difficultés financières. La suite, vous devez la connaître, très certainement.

— En effet, dans les grandes lignes, tout au moins. Mais pourquoi modifier le temps jusque dans un passé lointain ? Quel est votre but ?

— Ce n'est pas moi qui modifie le temps depuis ce passé lointain ! s'insurgea Hessling. Je ne suis pas ce Chronos que vous recherchez. Tout ce que j'ai fait, c'est disparaître afin que vous ne puissiez me retrouver. Pour cela je me suis installé ici, à Berlin, dix ans dans le passé. Ensuite j'ai commencé à voyager à travers le temps et l'Histoire dans le seul but de satisfaire ma curiosité. Je l'ai fait aussi en mémoire de mon père. Il aurait tant aimé pouvoir aller au cœur de l'Empire Romain, rencontrer Jules César, se rendre à Athènes, discuter avec Socrates et Platon, par exemple. Mon père n'était pas un homme mauvais. Il ne désirait pas le pouvoir qu'aurait pu lui conférer sa machine. Oh, bien sûr il a profité de l'avantage d'avoir un tel instrument pour gagner beaucoup d'argent, mais c'était dans le but de l'améliorer surtout. Tout ce qui l'intéressait était la connaissance.

— Lui peut-être, mais vous ?

Hessling esquissa un sourire :

— J'avoue que j'ai profité de l'avantage que me procurait la machine pour m'enrichir aussi, mais j'avais commencé avant même de vous rencontrer. Sans attendre de pouvoir aller très loin dans le passé, il m'a suffi de connaître les résultats des fluctuations boursières d'un avenir très proche pour cela.

— Vous dites être allé dans le passé, à différentes époques. Avez-vous modifié les évènements, même de façon involontaire, qui auraient pu nous conduire à la situation actuelle ?

Hessling prit le temps de réfléchir avant de répondre :

— Non, pas à ma connaissance. J'ai gardé à l'esprit ce que vous m'aviez dit sur le fait que modifier le passé entraînait des changements dangereux dans le présent, voire le futur. J'ai pris garde de ne pas interférer avec l'Histoire. Partout où je suis allé, je me suis fait le plus discret possible. Jamais je n'ai tenté d'infléchir les positions de qui que ce soit, même si parfois cela était tentant.

— En êtes-vous sûr ? insista Théo.

— Certain, affirma Hessling, sans l'ombre d'un doute.

Théo attira Jessie dans un coin de la pièce pour lui parler discrètement :

— Tu en penses quoi ? Il dit la vérité ?

— Je n'en sais rien, reconnut-elle. Si ce n'est pas lui qui est à l'origine de tous ces changements, alors qui ?

— Je sais pas, mais je crois que si Hessling l'était, il en aurait sans doute profité pour détenir bien plus de richesses et de pouvoir qu'il ne semble en avoir, tu ne crois pas ?

— C'est aussi mon avis. Si ce n'est pas lui, ça veut dire que nous devons absolument le convaincre de nous conduire à la machine.

— Je sais.

Les deux jeunes gens revinrent vers Hessling. Jessie prit la parole :

— Nous avons besoin de votre aide, monsieur Hessling. Puisque vous n'êtes pas Chronos, vous avez tout intérêt à le faire. Tôt ou tard vous serez affecté, vous aussi, par les changements et, qui sait, peut-être vous réveillerez-vous un matin en n'ayant même plus conscience de ce que vous êtes et avez réalisé. Votre vie, votre machine, vos voyages dans le temps, tout ça peut s'effacer d'un jour à l'autre. Votre existence elle-même, peut disparaître à tout jamais ! Aidez-nous à retrouver Chronos et à le mettre hors d'état de nuire. Nous devons faire vite et, comme vous le savez, nous avons déjà perdu assez de temps comme ça.

Hessling réfléchit un moment, regardant tour à tour ses deux interlocuteurs, avant de dire :

— Je vais vous aider, bien sûr, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Promettez-moi que vous ne parlerez de la machine à personne et que vous me laisserez continuer à l'utiliser.

Théo et Jessie se concertèrent longuement avant que l'Élu ne lui réponde :

— C'est d'accord. Toutefois, nous aussi nous y mettons une condition : que vous soyez le seul à en disposer, que personne d'autre que vous ne voyage dans le temps et que vous vous arrangiez pour qu'après votre mort, elle soit définitivement démantelée.

Après quelques instants de réflexion, Hessling conclut :

— Je ferai comme vous le dites. Après moi, la machine disparaîtra à tout jamais.

§

Chapitre VI

Venise

La Venise du XVIIe siècle fascinait toujours autant Théo. De nombreux bateaux naviguaient sur les principaux canaux. Les quais étaient animés d'une foule grouillante, colorée, où s'affairaient marins, ouvriers, marchands et badauds. Des bourgeois déambulaient, richement vêtus, le plus souvent accompagnés de domestiques qui portaient des paquets, emballés généralement dans de la toile de jute.

L'adolescent avait décidé de revenir ici, le jour même où il avait quitté son ami, Fra Paolo, la seconde fois qu'il avait mis les pieds dans cette ville, à cette époque⁸. Il espérait ainsi pouvoir convaincre Fra Paolo de détruire définitivement sa machine à voyager dans le temps, car il était convaincu que celle-ci avait dû tomber dans de mauvaises mains, après la disparition du moine.

Accompagné de Lisa, il traversait les ruelles étroites de la cité des Doges, pour se rendre au domicile de Fra Paolo. Après avoir loupé deux fois la bonne bifurcation, ils finirent par se retrouver sur la petite place de l'église, face à laquelle se trouvait la maison du moine savant. Immédiatement, Théo et Lisa furent frappés par la porte d'entrée de

⁸ Théo s'est retrouvé à Venise 2 fois à douze ans d'intervalle.
(Cf tome I, chapitre XIV)

celle-ci. Normalement, ce devait être une porte en bois de chêne, patinée et sculptée d'un caducée. Là, ce n'était plus le cas !...

Les deux jeunes gens se regardèrent, conscients qu'il se passait quelque chose d'anormal.

— Comment est-ce possible ? se demanda Lisa, debout devant la porte qui, bien que cossue, n'avait rien à voir avec celle qu'ils auraient dû y trouver.

— J'espère que ce n'est pas ce que je pense, s'inquiéta Théo.

— Je l'espère aussi. Autrement, ça voudrait dire que nous avons fait fausse route, encore une fois.

Théo frappa le heurtoir de la porte dont le fracas résonna dans toute la bâtisse. Après quelques instants, un valet, dans un uniforme rutilant, bleu roi, rouge et or, paré de dentelles au col et aux manches, ouvrit et se cala devant eux, le regard méfiant. Il détailla les deux jeunes, qui pour l'occasion avaient revêtu de riches tenues d'époque, pour passer inaperçus, tout en leur permettant de se confondre avec la riche bourgeoisie vénitienne. Il parla dans un dialecte vénitien parfaitement incompréhensible. Théo dit à Lisa :

— Ça y est, ça recommence ! Encore ce dialecte. Je parie qu'il ne parle rien d'autre.

— Essaie quand même l'italien, il n'a pas l'air trop plouc.

Théo sourit au valet et lui dit, en italien :

— Bonjour, nous souhaiterions parler à Fra Paolo, s'il vous plaît.

Le valet les dévisagea un moment avant de dire, dans un parfait italien :

— Je suis désolé, Monsieur, mais vous faites erreur. Il n'y a pas de Fra Paolo dans cette maison.

— Vous plaisantez ?

— Non, Monsieur, je n'ai pas l'habitude de plaisanter dans l'exercice de ma fonction. répondit le valet, outragé.

Théo se tourna vers Lisa :

— Je crains que ce que ne soit malheureusement ce que nous pensions : Fra Paolo n'habite plus ici !

Ce qui me fait peur, c'est que si Fra Paolo n'est plus ici, ça veut dire que dans cette nouvelle réalité, je ne l'ai peut-être pas rencontré. Du coup, il ne m'a pas aidé à nous sortir des griffes de Graham et Kovac et nous n'avons pas pu mettre l'arche d'alliance à l'abri.

— Ce n'est pas sûr. Inutile de nous triturer le cerveau pour l'instant.

— Tu as raison. Je vais essayer d'en savoir un peu plus. Dites-moi, mon ami, dit-il, se tournant vers le valet. Savez-vous où je pourrais trouver le moine Paolo Sarpi, dit Fra Paolo ?

— Je n'en ai aucune idée, Monsieur.

— Vous n'avez jamais entendu parler de lui ? Il est pourtant connu. C'est un homme de science réputé dans cette belle cité.

— Je suis navré, Monsieur, mais je n'ai jamais entendu parler de ce Paolo Sarpi. Je vais devoir vous laisser maintenant.

Le valet recula et repoussa le battant de la porte devant lui, pour la refermer.

— Attendez ! s'écria Théo. Une dernière question, s'il vous plaît.

— La dernière alors, fit le valet à travers la porte entrebâillée.

— Pourriez-vous demander à votre employeur s'il le connaît, lui ?

Le valet sembla réfléchir. Il finit par dire :

— Un instant, je vais aller trouver madame.

Il referma la porte, les laissant seuls, perdus et perplexes.

Théo s'assit sur les marches du petit perron qui était devant la porte, soupira et bailla de fatigue. Sans les bijoux de l'Archange, il était comme tout le monde. Il fatiguait et se sentait un peu déprimé, chose qu'il n'avait pas ressentie depuis des mois, depuis que les bijoux étaient en symbiose avec lui. Désormais il ne pouvait plus compter sur eux et

était redevenu un jeune homme de 15 ans, loin du surhomme qu'ils avaient façonné avec la puissance de leur pouvoir. La dague, seul objet magique encore en sa possession, l'aidait très peu sur le plan physique et à peine plus sur le plan mental. Elle n'avait que deux fonctions principales : Détruire, grâce à une puissance de feu phénoménale et ouvrir des passages temporels. Malheureusement, aucune de ces deux fonctions n'était opérationnelle à cent pour cent ! La force destructrice était extrêmement limitée et inutile de tenter d'ouvrir un vortex afin de traverser l'espace et le temps ! Privée de ses deux pendants qu'étaient la chevalière et le médaillon magiques, sa puissance globale était réduite à peau de chagrin !

La porte se rouvrit sur le valet, qui les invita à entrer.

L'intérieur de la maison était identique à ce qu'ils avaient connu, avec son escalier qui tournait sur la droite à mi-parcours. Toutefois la décoration était complètement différente, plus riche, avec des chandeliers, des tableaux, des tentures rouge et or, des tapis persans et un lustre en cristal qui pendait dans le hall. C'était bien la même maison, mais elle n'était plus habitée par l'austère moine Paolo. Arrivés à l'étage, une porte finement décorée de roses et de lilas, donnait sur ce qui fut jadis l'atelier du moine savant. A la place, un salon cossu et cosy, dans les tons roses, verts et ocres, s'ouvrait sur le grand canal par une porte-fenêtre qui donnait sur un balcon. Dans l'atelier de Paolo, ce balcon et cette porte-fenêtre n'existaient pas. Assise dans un confortable sofa, la maîtresse de maison attendait ses hôtes, un large sourire aux lèvres, qui montrait des

dents jaunies et irrégulières. Le valet fit une courbette devant la dame avant de dire :

— Voici Madame Toscani, qui a bien voulu vous recevoir pour vous parler de Paolo Sarpi.

— Je suis enchanté de faire votre connaissance, fit Théo, en prenant la main de Madame Toscani, y déposant un baiser poli.

— Tout le plaisir est pour moi, jeune homme.

— Je me nomme Théo Orgone et voici Mademoiselle Lisa Dubois.

— Dubois ? Vous êtes Française ?

— Oui madame.

— Magnifique ! s'enthousiasma Madame Toscani. J'adore la France et les Français. Je vous prie de bien vouloir vous asseoir.

Les deux jeunes gens prirent place dans deux petits fauteuils, face à Madame Toscani. Une servante apporta du thé et des petits gâteaux secs. Après avoir servi, la domestique s'éclipsa, suivie du valet, laissant la maîtresse de maison seule avec ses hôtes. Madame Toscani était une dame d'une cinquantaine d'années au moins, assez petite et bien en chair, le visage jovial qu'encadraient des cheveux châtain clair tirés en arrière et couverts d'une coiffe de dentelle. Elle finit de boire une gorgée de thé, puis elle s'adressa aux deux jeunes gens :

— Mon valet m'a rapporté que vous étiez à la recherche d'un dénommé Paolo Sarpi, est-ce bien cela ?

— Oui madame, absolument, répondit Lisa.

— Mais pourquoi être venus frapper à ma porte ? Il n'y a jamais eu de Paolo Sarpi ici, s'étonna-t-elle.

— Nous avons eu une mauvaise information, sans doute, s'excusa Théo.

— Pourquoi recherchez-vous cet homme ? demanda-t-elle avec curiosité, toujours le sourire aux lèvres.

— Nous avons besoin de lui parler. C'est très important pour nous, madame. Le connaissez-vous ? Savez-vous où nous pourrions le trouver ?

Madame Toscani finit sa tasse et la reposa sur le guéridon devant elle. Elle semblait un peu gênée de ce qu'elle avait à dire :

— Je connais la famille Sarpi. C'est une très vieille famille de Venise. Ses membres sont influents. Toutefois, le seul Paolo Sarpi que j'ai connu dans cette famille est... comment dire... mort, depuis très longtemps.

— Mort ! s'exclama Théo, du dépit dans la voix.

— Vous en êtes sûre ? ajouta Lisa.

— Certaine.

— Mais quand cela est-il arrivé ? Vous vous en souvenez ?

Madame Toscani réfléchit longuement. Elle se servit une autre tasse de thé, non sans en avoir d'abord proposé à ses invités, puis ajouta :

— Je crois que c'était l'année même de mon mariage avec mon défunt époux.

— C'est-à-dire ?

— L'an 1582.

Lisa et Théo firent leurs calculs. Ils étaient en 1610. Cela faisait donc vingt-huit ans que Paolo Sarpi était mort. Théo songea qu'il devait sans doute s'agir d'un autre Sarpi que Fra Paolo. Il le fallait. Si Paolo était mort jeune, alors théo ne l'avait pas connu et tous les événements futurs seraient chamboulés au point que tout ce qu'il avait réalisé avec l'aide de ses amis, la quête des bijoux sacrés, celle de l'arche d'alliance, la supercherie qu'il avait organisée pour tromper Oswald Graham et Dragan Kovac, tout cela n'arriverait sans doute pas, ou en tout cas pas de la même façon.

De plus, cela voulait dire que Théo s'était trompé, pensant que la machine à remonter le temps de Fra Paolo était tombée entre de mauvaises mains. Fra Paolo n'avait pas pu inventer sa machine, puisqu'il l'avait fait après avoir connu l'Élu et étudié le passage temporel de l'abbaye de San Gregorio, ici, à Venise.

C'était très inquiétant. Théo avait eu la certitude que les changements survenus dans le présent, l'étaient à cause de lui, de sa trop grande désinvolture à manipuler le passé,

le présent et le futur. Il s'était persuadé que Chronos avait réussi à s'emparer et utiliser la machine de Paolo.

Maintenant, devant la tragique nouvelle de la mort prématurée de Paolo Sarpi, il ne savait plus que penser de tout cela. Si Sarpi était mort en 1582, comme le prétendait Madame Toscani, cela voulait dire aussi que les modifications du temps étaient bien antérieures à ce qu'il pensait. Mais alors, qui était derrière tout cela ? Des humains, cela ne faisait aucun doute, puisque les lois qui régissaient les non humains étaient très claires : ceux qui modifiaient le cours des évènements étaient condamnés à errer pour l'éternité. Aucun être sensé ne s'y serait risqué. Mais qui avait pu mettre au point une machine à remonter le temps ? Et quand ? Et pourquoi tous ces changements se produisaient-ils seulement quelques mois après que Théo soit allé dans le passé ?

Il restait persuadé qu'il était pour quelque chose dans tout cela mais, pour l'instant, il ne comprenait pas pourquoi.

— Etes-vous sûre qu'il s'agit bien de Paolo Sarpi, Fra Paolo, le moine savant ? insista le jeune homme.

— Je suis désolée de vous dire cela, jeune homme, mais je n'ai connu qu'un seul Paolo Sarpi et c'est bien celui dont je vous parle, assura-t-elle avec force.

— Veuillez le pardonner, madame, s'excusa Lisa, il est sous le choc de cette mauvaise nouvelle. Je crois que nous allons prendre congé, si vous le voulez bien. Nous avons encore à faire.

A peine Lisa et Théo eurent-ils mis un pied hors de la maison de Madame Toscani, qu'ils remarquèrent les quatre individus qui occupaient chacun l'une des issues de la place. Cela leur parut étrange, d'autant que tous les quatre étaient habillés quasiment de la même manière, qu'ils jetaient des regards discrets sur eux régulièrement et que, visiblement, ils tentaient de leur barrer le passage. Théo se saisit de la dague qui, bien que son pouvoir se trouvât amoindri, n'en demeurait pas moins une arme très puissante. Il jaugea la situation, vit que l'une des rues aboutissait directement sur les quais, là où il y avait beaucoup de monde, là où il serait plus facile de se cacher et disparaître au milieu de la cohue. Il fit un signe discret à Lisa, lui indiquant cette rue, l'invitant à courir à son signal, lorsqu'il aurait neutralisé l'homme qui leur barrait le passage dans cette direction.

— Tu es prête ? lui demanda-t-il.

Son acquiescement silencieux fut le signal de l'attaque. Il brandit la dague droit devant lui, face à l'homme qu'il visait, se concentra et fit jaillir un éclair bleuté qui vint terrasser le pauvre homme, qui s'écroula en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Les trois autres, passée leur stupéfaction, réagirent promptement et se précipitèrent sur les deux jeunes gens, qui déjà s'étaient élancés en direction de la rue et des quais. Les hommes s'engouffrèrent à leur suite dans la rue, engageant une course-poursuite qui continua sur les quais noirs de monde. Heureusement que la foule était au rendez-vous, protégeant Lisa et Théo qui fléchit sur leurs jambes, tentaient d'échapper aux regards de leurs poursuivants.

Les deux jeunes gens avançaient tant bien que mal, se frayant difficilement un passage au milieu de cette foule. Leurs poursuivants épiaient le moindre signe de leur présence, avançant, eux aussi, avec difficulté. L'un d'eux monta sur une charrette qui stationnait là, ce qui lui donna une vue d'ensemble qui lui permit de repérer ses proies. Il fit des signes aux deux autres, leur indiquant la position de Lisa et Théo. Les trois hommes redoublèrent d'efforts pour s'en rapprocher et les atteindre. Ils y parvinrent quasiment lorsque Théo, qui se rendit compte de leur proximité soudaine, tira Lisa par le bras, l'entraînant dans une ruelle moins fréquentée. Un mendiant, qui les vit débouler dans sa direction, s'avança vers eux, une main tendue, gênant leur progression. Théo l'écarta d'un geste vif, manquant de peu de le faire tomber. Le mendiant pesta et râla, tandis qu'ils s'éloignaient. Les trois poursuivants s'engagèrent eux aussi dans la ruelle et se retrouvèrent nez à nez avec le mendiant, qui gêna considérablement leur progression. Celui-ci se plaça en travers du passage, percutant l'un d'eux, qu'il entraîna dans sa chute en lui plaçant le bâton qui lui servait de cane, entre les jambes. Le malheureux tomba sur le second, entraînant dans sa chute le troisième. Le mendiant leur asséna des coups avec son bâton, sur le crâne, les assommant littéralement. Il venait de neutraliser à lui seul les trois hommes qui gisaient sur le sol, immobiles. Le mendiant se releva, remit ses loques en ordre, dévisagé par quelques badauds qui avaient assisté à la scène, râla et pesta, levant le poing devant lui et s'en alla en claudiquant, dans la direction qu'avaient pris Lisa et Théo.

Ceux-ci coururent encore un bon moment, se perdant dans les ruelles étroites de la ville et finirent par

s'arrêter, constatant que plus personne n'était à leurs troussees. Ils trouvèrent un petit coin tranquille, dans le jardin en friche d'une vieille maison à l'abandon, pour se reposer et se cacher, le temps de reprendre des forces et leurs esprits.

§

— Tu penses qu'ils nous voulaient quoi, ces types ? demanda Lisa.

— J'en sais rien. Les rues de Venise sont un vrai coupe gorge, surtout à la tombée de la nuit. C'était sans doute une bande de détrousseurs.

— J'ai eu l'impression quand même que c'était nous en particulier qu'ils attendaient.

— Possible. L'un d'eux nous aura vus lorsque nous sommes arrivés chez Fra Paolo, enfin, plutôt chez Madame Toscani. Il a ameuté ses copains et, ensemble, ils nous ont attendus.

— Tu as sûrement raison.

— Fra Paolo est mort depuis vingt-huit ans, expliqua Théo. Il n'a donc rien à voir avec toute cette affaire. Je ne crois pas que quelqu'un nous aurait attendus sciemment à la sortie d'une maison qui, dans cette nouvelle réalité, n'a jamais été la sienne, si c'est ce que tu pensais.

— Oui, j'ai eu un doute, je l'avoue. Pas toi ?

— Un instant, oui. Mais ça n'a pas de sens. En tout cas pour le moment.

— C'est toute cette histoire qui n'a pas de sens. Nous étions persuadés que tout était parti de Fra Paolo, que c'était sa machine qui avait permis à Chronos de manipuler le temps.

— Oui, mais Fra Paolo est mort avant même d'être devenu le moine savant qu'il était, ça veut dire qu'il n'a pas pu construire sa machine et que ce n'est pas à partir de lui que nous pourrions remonter jusqu'à celui que nous cherchons.

— Réfléchissons, dit la jeune femme. Il doit bien y avoir quelque chose à faire. Si Chronos n'utilise pas la machine de Fra Paolo, c'est qu'il en utilise une autre.

— Oui et alors ?

— Alors il ne doit pas y avoir des millions de gens capables de construire un tel engin.

— Sans doute, mais tout le problème est de savoir de quelle époque date cette machine temporelle.

— C'est vrai. On peut toutefois supposer qu'elle est antérieure à cette époque, où nous nous trouvons.

— Pas sûr, songea Théo. Elle peut avoir été fabriquée dans le futur aussi.

— Oui, j'y ai pensé. C'est vrai que l'on peut modifier le passé depuis n'importe quelle époque, passée, présente et future. Mais si ce quelqu'un est postérieur au

XVIIe siècle, quel intérêt peut-il bien avoir à modifier ce siècle précisément ?

— Précise ta pensée.

— Je me dis que si je suis du XIXe siècle, par exemple, je n'ai aucun intérêt à venir modifier le XVIIe. J'aurai trop peur des conséquences sur mon présent.

— Oui, c'est possible. C'est vrai que, plus on fait de changements loin dans le passé, plus les conséquences sont importantes dans notre présent.

— Tu vois, dit-elle, si j'avais de mauvaises intentions, du style devenir très riche et très puissante, par exemple, je ne chercherais pas à modifier le passé très loin de mon présent. Je dirais même qu'il est plus vraisemblable que je regarderais plutôt vers le futur que vers le passé.

— C'est certain. Un peu comme Hessling. Il a fait sa fortune en achetant des actions dont il savait qu'elles allaient prendre beaucoup de valeur.

— C'est ça. Donc, je pense que toute personne sensée, ne se risquerait pas à aller modifier le passé très loin de son présent, au risque de bouleversements incalculables et incontrôlables pour lui-même. Qu'en penses-tu ?

— Sans doute. Si l'on suit ton raisonnement, ça voudrait dire que, puisque Paolo Sarpi est mort en 1582, alors qu'auparavant il a vécu très vieux, au-delà de l'époque dans laquelle nous sommes, Chronos est sans doute proche des années 1580.

— Je crois. A plus ou moins dix ou vingt ans près.

— On chercherait alors quelqu'un qui aurait vécu entre, disons, 1560 et 1590 à peu près, évalua le jeune homme.

— Ça me paraît être une bonne fourchette, qu'en penses-tu ?

— Je sais pas. Ton idée est pas mal. C'est tentant de s'y accrocher mais...

— Mais ?

— Ce n'est qu'un raisonnement. Si ça se trouve, le type vient du futur et cherche à brouiller les pistes.

— Du futur ? Il prendrait le risque de chamboulements incontrôlables, juste pour brouiller les pistes ? douta la jeune fille.

— Tu as raison. Ce n'est pas logique. C'est sans doute toi qui est dans le vrai. L'avantage, si c'est ça, c'est qu'on a drôlement restreint la période de recherche. Mais malgré tout, retrouver Chronos ne sera pas une mince affaire.

— Sans doute, mais avec l'aide de Yu et de son système de recherche avancé, je suis sûre qu'il pourra nous sortir très rapidement quelques noms.

Théo et Lisa admiraient le Grand Canal qui prenait une teinte orangée dans la lumière du couchant. Ils décidèrent de rentrer car, pensaient-ils, leur mission ici touchait à sa fin. Ils étaient venus voir Fra Paolo et ils repartaient

plein d'incertitudes quant à leur propre avenir et celui de l'ensemble de l'humanité.

Lisa sortit un petit appareil émetteur-récepteur qui permettait de communiquer à travers l'espace et le temps, avec Hessling et leurs amis restés dans le présent. Elle poussa le bouton de mise en route et dit :

— Ici Lisa, demande retour immédiat.

Elle attendit une réponse, qui tarda à venir. Soucieuse, elle fronça les sourcils et répéta :

— Ici Lisa, demande retour immédiat. Je répète : demande retour immédiat. Est-ce que vous m'entendez ?

Les secondes s'écoulèrent sans qu'aucun son ne vînt en retour dans l'appareil. Théo devint inquiet, lui aussi. Il tendit la main et, montrant le récepteur, dit :

— Donne-le-moi, que je jette un coup d'œil.

— Il a l'air fonctionnel, à première vue. Je ne vois pas ce qui ne va pas.

Théo coupa et remit le contact, monta le son, parla, tapota l'engin, le secoua, le leva au-dessus de lui, comme on lève un mobile pour essayer de capter le réseau, s'éloigna vers la gauche, revint et partit vers la droite, sans succès. Lisa le fixa, la tête penchée sur le côté, les lèvres pincées :

— C'est pas un portable ! tout ce que tu fais ne sert à rien.

— On sait jamais, argua-t-il. Après tout on ne s'en est jamais servi. On ne sait pas comment ça fonctionne vraiment.

— Pas comme un portable, c'est sûr.

— En attendant, si ce truc ne fonctionne pas, on est coincés ici jusqu'à ce qu'ils se décident à nous rapatrier d'eux-mêmes.

Lisa regarda sa montre, qui comportait un chronomètre, lequel indiquait : 1h53minutes. C'était le temps qui restait avant que la procédure de rapatriement automatique ne se déclenche. C'était une procédure de sécurité dont Hessling avait équipé sa machine à voyager dans le temps. Ainsi, si un problème de communication survenait, les voyageurs étaient certains de pouvoir rentrer rapidement.

— Bon, il ne nous reste plus qu'à attendre, se résigna Théo.

— Un peu moins de deux heures. Viens, flânons sur les quais en attendant, c'est si beau et romantique.

§

Le compte à rebours du chronomètre toucha à sa fin aux alentours de dix-huit heures quinze, heure locale. Lisa et Théo s'étaient mis un peu à l'écart de la foule des quais, dans une petite ruelle peu fréquentée. Ils attendirent, côte à côte, main dans la main, le moment où ils allaient perdre connaissance pour se réveiller quelques instants après dans leur présent, au cœur de la machine d'Hessling.

Le chrono s'arrêta, le temps était écoulé.

Les deux jeunes gens attendirent, en vain, qu'il se produise quelque chose. Ils se regardèrent, inquiets, fixèrent le chronomètre et durent se rendre à l'évidence : quelque chose ne s'était pas déroulé selon le plan et les consignes établies.

— Je commence à être très inquiète, avoua Lisa.

— Moi aussi. Ce n'est plus normal. Que l'émetteur ne fonctionne pas, passe encore, mais que l'on ne nous rapatrie pas... A moins que la machine n'ait une panne.

— Je fais confiance à Yu. Quel que soit le problème, il saura nous tirer de là.

— En attendant, je crains que nous soyons coincés ici. Il va nous falloir trouver rapidement une auberge pour nous mettre à l'abri, la nuit tombe.

Les deux jeunes gens commencèrent à arpenter les rues de la ville à la recherche d'une auberge. Alors qu'ils arrivaient à l'angle d'une rue et de la place Saint-Marc, un mendiant qui faisait la manche, assis à même le sol glacial, les interpella :

— Jeunes gens ! leur cria-t-il. Vous avez l'air perdus. Avez-vous trouvé celui que vous cherchez ?

Lisa et Théo regardèrent l'homme, couverts de haillons, le visage sale, auquel ils ne pouvaient donner d'âge. Ils l'approchèrent, s'accroupirent près de lui.

— Comment savez-vous que nous cherchons quelqu'un ? lui demanda Théo, très surpris.

Le mendiant rit, découvrant une dentition en bien triste état.

— Je sais beaucoup de choses, mes amis, leur susurra-t-il, leur faisant signe d'approcher plus près. Mais je vous prie, nobles gens, de ne point me vouvoyer. C'est inconvenant de votre part de traiter avec autant d'égards un pauvre mendiant comme moi.

— Réponds à ma question alors, mendiant, insista Théo d'un ton ferme, un peu condescendant.

— Je sais, par exemple, que vous n'êtes pas d'ici.

— A quoi vois-tu ça ? demanda Lisa, curieuse.

— Je connais tous les habitants de cette ville. Vous deux, vous venez d'ailleurs. Je dirai même que vous venez de très loin.

— Ça, tu ne peux même pas imaginer à quel point.

Le pauvre homme rit de plus belle.

— Allons, réponds à ma question : comment sais-tu que nous cherchons quelqu'un ? s'impacienta Théo.

— Patience, mon jeune ami, patience. Tout cela est une question de temps...

Lisa et Théo furent étonnés par les propos tenus par ce mendiant. Il semblait savoir quelque chose sur eux. Ça semblait pourtant impossible.

— Que veux-tu dire par : tout cela est une question de temps ? reprit Théo.

— Moi, j'ai tout mon temps. Je suis ici depuis des années, à attendre.

Théo regarda Lisa et, soupirant, dit :

— Viens, allons-nous-en, je crois que ce pauvre homme est cinglé.

Ils se redressèrent, déposèrent une pièce d'or dans l'écuelle du mendiant, le saluèrent et reprirent leur chemin. Ils avaient fait moins de dix mètres lorsque le mendiant leur cria :

— L'homme que vous cherchez... il n'est plus ici !

Cette fois il avait vraiment piqué leur curiosité. Qui était-il et que savait-il ? Tout cela était très étrange. Ils revinrent vers lui qui, entre-temps, s'était dressé sur ses deux jambes.

— Si tu sais quelque chose, dis-le nous, s'il te plaît ? implora Lisa.

— Il n'est plus ici, répéta le mendiant.

— Qui n'est plus ici ?

— Chut ! chuchota-t-il en mettant un doigt devant ses lèvres. Nous devons parler doucement, des oreilles indiscreètes pourraient nous écouter.

— Qui n'est plus ici ? chuchota Théo.

— Le moine, laissa tomber le mendiant, plongeant Lisa et Théo dans la stupeur la plus totale.

— Le moine ? Comment sais-tu que nous le cherchons ?

Le mendiant partit d'un rire franc, presque moqueur. Il s'approcha au plus près du visage de Théo avant d'ajouter :

— Parce qu'il n'y a pas que vous qui le cherchez... lui aussi vous cherche...

— Le moine ? Fra Paolo ?

— Chut ! ne prononcez pas son nom. Personne ne doit savoir.

— Où est-il ? s'impatienta Théo, qui retrouvait soudain sa joie.

— Patience. Il vous faudra de la patience, si vous voulez le voir. Suivez-moi.

Le mendiant les entraîna dans un dédale de ruelles sombres et mal famées, bifurqua à plusieurs reprises, traversa des ponts enjambant les canaux, longea des quais déserts et s'arrêta devant la porte d'une taverne nommée *Le lion sans tête*. Il frappa le heurtoir. La tablette du juda cou-

lissa. Deux yeux sombres et froids le regardèrent dans le silence. La porte s'ouvrit, les laissant entrer.

L'intérieur de la taverne était sombre, éclairé par des chandelles au suif, qui peinaient à dispenser leur lumière blafarde. Des marins buvaient, attablés par petits groupes. Ils discutaient, parlaient fort, à la limite de la dispute. Des femmes de petite vertu étaient assises auprès de certains d'entre eux, buvant et riant elles aussi. Une mezzanine formait un U au-dessus d'une partie des tables et du comptoir. Un escalier assez raide, à claire-voie, la desservait. Une partie était aménagée avec des tables, sur la gauche, alors que sur la droite s'alignaient des barriques de rhum et de bière.

Le mendiant entraîna Lisa et Théo à travers cette joyeuse cacophonie jusqu'à une table, au fond, dont les occupants étaient quelque peu cachés dans la pénombre, sous la mezzanine. Ils étaient trois. Le plus petit avait le visage émâcié, le front coupé par la lanière de son cache-œil. Le plus grand était un solide gaillard, noir, dont le visage ne laissait passer aucune émotion. Le troisième, grand, mince, portait une moustache fine, noire, était vêtu d'une veste de cuir élimée et paraissait avoir un peu plus de distinction que la plupart de ceux qui étaient dans ce bouge. Le mendiant s'approcha de cet homme et lui susurra quelques mots à l'oreille. L'homme regarda tour à tour Lisa et Théo puis, s'adressant au mendiant, lui dit :

— C'est d'accord.

Il fit signe aux deux jeunes de s'asseoir à sa table. Le mendiant y prit place également. Celui-ci trifouilla dans

ses loques et en sortit un petit sac de jute fermé par une cordelette, qu'il ouvrit et dont il déversa le contenu sur la table. Une vingtaine de pièces d'or luirent dans la lumière vacillante des chandelles, au grand étonnement des deux jeunes gens.

L'homme éparpilla les pièces de la main droite, sembla les compter rapidement et frappa la main du mendiant, en guise d'accord sans doute. Le mendiant eut un sourire satisfait. Il se tourna vers Lisa et Théo :

— Le capitaine Catani va nous conduire jusqu'à qui vous savez.

— D'accord. De quoi êtes-vous capitaine ? interrogea Théo en s'adressant à Catani.

— De quoi ? fit celui-ci, trouvant la question incongrue. D'un navire bien sûr.

— Nous allons prendre la mer ?

— A moins que vous ne préféreriez rejoindre votre destination à la nage, rétorqua Catani en plaisantant, déclenchant l'hilarité chez ses deux comparses.

— Le moine est loin d'ici ? demanda Lisa au mendiant.

— Oui. Il faut que nous prenions la mer dès demain. Le temps presse, espérons que nous arrivions à temps.

— A temps pourquoi ?

— Il est très vieux et malade. Il n'en a plus pour très longtemps.

— Très vieux ? s'étonna Théo. Pourtant, lorsque nous l'avons vu, la dernière fois, il était encore en très bonne forme, expliqua-t-il, s'adressant à Lisa.

— Il vous attend depuis très longtemps. C'est ce qui le fait tenir. ajouta le mendiant, sans plus d'explications.

§

Théo et Lisa passèrent la nuit dans une auberge modeste mais propre, où les avait conduits le mendiant. Le lendemain matin, aux aurores, celui-ci vint les réveiller pour embarquer sur le navire du capitaine Catani.

Lorsque Théo ouvrit la porte de sa chambre, il vit un homme de taille moyenne, portant une veste, un chapeau et des collants noirs, ainsi que des souliers vernis. Théo ne reconnut absolument pas celui qui se dressait ainsi devant lui. Pourtant, son visage avait quelque chose de familier. Ce n'est que lorsqu'il parla que Théo eut un doute à son sujet.

— Allons, préparez-vous, nous devons embarquer, dit l'homme.

— Mais, qui êtes-vous ? interrogea le jeune homme.

L'homme regarda autour de lui, d'un air méfiant. Il s'approcha de Théo et lui murmura à l'oreille :

— Je suis Antonio Luigi Sarpi, petit-neveu de qui vous savez.

— Votre visage me dit quelque chose, votre voix aussi.

— Le mendiant.

— Quoi le mendiant ?

— Le mendiant, répéta Antonio Sarpi, décrivant une boucle avec sa main, devant son visage.

— Le mendiant, c'était vous ?!

— Oui. Surprenant, n'est-ce pas ?

— Plutôt, oui. Mais... dit Théo, faisant une pause pour mettre de l'ordre dans ses pensées.

— Si vous n'êtes pas un vrai mendiant, comment saviez-vous où et quand nous rencontrer ? Et pourquoi vous être présenté ainsi ?

— Puis-je entrer ? Je préférerais discuter de tout cela à l'abri d'oreilles indiscrètes.

Théo fit entrer Antonio Sarpi. A peine eut-il fermé la porte que Lisa frappa. Il lui ouvrit. La jeune femme entra, saluée par Sarpi :

— Avez-vous passé une bonne nuit, mademoiselle ? s'enquit-il.

— Ça va, c'aurait pu être pire.

Lisa interrogea du regard Théo, cherchant à savoir qui était cet homme.

— Lisa, je te présente Antonio Sarpi, le petit-neveu de Paolo et accessoirement mendiant à ses heures.

— Le mendiant, c'était lui ?!

— C'est bien moi, confirma Sarpi d'un air enjoué.

— Vous n'avez pas répondu à mes questions, rappelle la Théo.

— Ah ! oui. J'y viens. Mon oncle m'a chargé de vous retrouver. Il était persuadé que vous viendriez le trouver dans sa maison. Le problème est qu'il ne savait pas à quelle date précisément.

— Comment avez-vous fait, dans ce cas ?

— Mon oncle pensait qu'il y aurait deux périodes possibles durant lesquelles vous pourriez venir. La première période était, il y a une douzaine d'années. J'ai passé plusieurs semaines à vous guetter, en vain. La seconde était la bonne.

— Mais pourquoi ne pas nous avoir attendu devant la maison de votre oncle ?

— Parce qu'elle est surveillée. Il y a douze ans, j'ai failli me faire tuer.

— Par qui ?

— Des malandrins, payés par ceux qui en ont après mon oncle.

— Qui sont les gens qui veulent s'en prendre à lui ?

— Je n'en sais rien, mais je peux vous dire qu'ils surveillent sa maison, tout comme je l'ai fait, exactement aux mêmes époques.

— Etrange, vous ne trouvez pas ? se demanda Lisa.

— Plutôt, en effet, répondit Théo.

— Je me suis fait repérer voici de cela quinze jours. J'ai eu tout juste le temps de filer avant qu'ils ne me tombent dessus. J'ai eu recours à ce déguisement pour passer inaperçu. C'est comme cela que je vous ai repéré devant la porte de madame Toscani. Ensuite, j'ai dû attendre le bon moment pour vous accoster. Je savais que vous étiez filés par ces malandrins. La suite, vous la connaissez.

— Eh ! Mais j'y pense : le mendiant que nous avons bousculé dans notre fuite, c'était vous ?

Sarpi rit de bon cœur :

— C'était moi. Je me suis arrangé pour les neutraliser, discrètement.

— Vraiment ? C'est pour ça qu'on ne les a plus revus après vous avoir croisé, alors ?

— Je vous ai discrètement filé le train, après ça et je vous ai devancés dans cette rue où nous nous sommes rencontrés.

— Bien joué ! reconnut Théo.

— Vous n'avez vraiment aucune idée de la personne qui emploie ces types ? questionna Lisa.

— Non. Seul mon oncle pourrait peut-être vous éclairer. A moi il ne dit que ce qu'il estime utile. Bien, hâtez-vous, car nous devons embarquer et prendre la mer avant qu'ils ne nous retrouvent.

Chapitre VII

Au revoir, Fra Paolo

Il fallut deux interminables journées de voyage, à bord d'une galère marchande vénitienne, au rythme de quelques miles par heure, pour atteindre un archipel d'îles, magnifiques et sauvages, le long de la côte dalmate. Une journée supplémentaire fut nécessaire pour en atteindre une, toute petite, perdue au milieu de dizaines d'autres. Il n'y avait pas de quai pour accoster. La galère approcha au plus près une plage de galets et l'on y jeta l'ancre. Antonio Sarpi, debout sur le pont supérieur, s'adressa à Lisa et Théo, qui venaient de le rejoindre :

— Nous sommes arrivés. Mon oncle est sur cette petite île. Nous devons faire vite, il est au plus mal.

Antonio désigna un grand noir, solide, vêtu d'une culotte bouffante blanche et d'une veste sans manches, bleu roi, qui laissait voir ses bras aux muscles énormes et saillants. Son visage était buriné, sa peau était creusée de profonds cratères, restes sans doute d'une maladie ancienne. L'homme était impressionnant.

— C'est l'homme de confiance de mon oncle, précisa Antonio. Il se nomme Boubacar. Il est venu nous cher-

cher avec un canot. Venez, il vient de me dire que mon oncle vit sans doute ses dernières heures.

Le canot les déposa sur la grève. L'île était couverte d'une végétation abondante et touffue et s'élevait en douceur sur sa partie droite. Boubacar précéda le petit groupe, s'enfonçant dans les bois par un sentier à peine dessiné. Après une dizaine de minutes de marche, le sentier s'élevait progressivement, pénétrant un peu plus dans le cœur de l'île.

Après encore quelques minutes, ils arrivèrent devant une maison de pierre, pas très grande et d'aspect modeste. Boubacar poussa la porte, les invita à entrer, referma derrière lui et se dirigea vers une autre porte, face à celle de l'entrée, s'y engouffra et la referma derrière lui. La pièce dans laquelle ils se trouvaient était assez grande et faisait office de cuisine et de salon. Sur la droite se trouvait un foyer et une table de chêne robuste flanquée de deux bancs. A gauche, deux fauteuils couverts de velours couleur ocre étaient disposés face à l'âtre d'une cheminée qui dispensait sa chaleur dans la pièce.

Boubacar réapparut quelques minutes plus tard, dans l'encadrement de la porte. Il s'adressa à Antonio Sarpì :

— Votre oncle désire vous parler, Monsieur.

Antonio disparut à son tour derrière la porte. Boubacar pria Lisa et Théo de s'asseoir dans les deux fauteuils, face à l'âtre.

— Désirez-vous boire une tasse de thé, ou de café ?
demanda-t-il d'une voix caverneuse.

— Juste un verre d'eau pour moi, souhaite Théo.

— Je veux bien une tasse de thé, dit Lisa. Comment va-t-il ?

— Fra Paolo ne va pas bien. Il est mourant, se désola Boubacar.

— Est-il encore conscient ? s'enquit Théo.

— Oui, mais il est très faible.

Boubacar ouvrit un buffet et en tira une boîte en métal, blanche, arrondie. Il l'ouvrit, prit quelques feuilles de thé qu'il mit à infuser directement dans de l'eau chaude.

La porte se rouvrit et Antonio en sortit, la mine triste.

— Mon oncle désire vous parler, Théo. dit-il.

Théo sortit de son fauteuil et se dirigea vers la porte, passa devant Antonio et commença à entrer dans la pièce. Antonio l'arrêta et, lui prenant le bras, ajouta :

— Ménagez-le, je vous prie, il est si faible.

— Je comprends. Je ferai de mon mieux, c'est promis.

Il entra et referma la porte.

La chambre était de dimensions modestes. Le grand lit, en son centre, prenait beaucoup de place. Sur le côté droit, il y avait une armoire à deux portes, dont l'une était recouverte d'un miroir. Dans le lit, couché bien au centre, était allongé un vieil homme aux cheveux longs, très blancs, à la barbe hirsute, tout aussi blanche, à la peau extrêmement ridée, dont les yeux noirs et ronds, d'une profonde intelligence, suivaient Théo qu'ils semblaient avoir reconnu. Lui, regardait ce vieillard, essayant de retrouver les traits du Fra Paolo qu'il avait connu, en vain. Comment cet homme avait-il pu vieillir autant, en si peu de temps ? La dernière fois que Théo l'avait rencontré⁹, exactement à la même époque, au jour près, Fra Paolo était vieux, certes, mais encore fringant et en excellente santé. Le jeune homme songea que les modifications qu'exerçait Chronos étaient peut-être à l'origine de cette vieillesse prématurée. Pourtant, en y réfléchissant, cela semblait impossible. Fra Paolo paraissait avoir au moins trente ans de plus qu'il aurait dû. Ce qui voulait dire qu'il serait né trente ans plus tôt que sa date de naissance. Les modifications du temps permettaient que la destinée de chacun puisse être chamboulée, mais, à sa connaissance, pas au point de modifier sa date de naissance. C'était un vrai casse-tête. Heureusement que Fra Paolo était encore là et qu'il lui livrerait sans doute son histoire et ses secrets. Théo approcha de la tête de lit, fixa le visage de Paolo, crut déceler un sourire naissant au coin des lèvres. La main gauche, décharnée, du vieil homme, se dressa vers lui, dans un effort qui semblait sur-humain. Théo se précipita pour la saisir délicatement. Cette fois Paolo souriait vraiment. Le jeune homme s'assit sur le

⁹ (Cf. tome I, chapitre XIV)

bord du lit, sans lâcher cette main glacée qui peinait à se réchauffer dans la sienne.

— Fra Paolo, c'est moi, Théo. Vous vous souvenez ?

Les yeux de Paolo se plissèrent, comme pour mieux distinguer le visage du jeune homme. Il leva le bras droit avec la plus grande difficulté et fit signe à Théo d'approcher au plus près. La respiration du vieil homme était difficile.

— Théo, murmura-t-il, c'est vous... mon garçon ?

— Oui, Fra Paolo, c'est bien moi.

— Je vous attendais.

— Je suis là. N'ayez crainte.

— Je n'ai pas de crainte, mon garçon. Je vais bientôt rejoindre mon créateur.

Paolo avait beaucoup de mal à parler. Il avait le souffle court et ses paroles étaient à peine audibles. Théo devait faire des efforts pour comprendre ce qu'il disait.

— Vous m'attendiez. Avez-vous quelque chose à me dire ?

Fra Paolo montra un verre sur la table de nuit. Théo le porta à ses lèvres. Lorsqu'il eut bu, Paolo reprit :

— Je dois tout vous dire, Théo... Je sais que vous êtes le seul...qui puissiez l'arrêter...vous devez l'arrêter...

— Qui ça ? Qui dois-je arrêter ?

— C'est moi, Théo... C'est moi. Tout cela est de...

Fra Paolo eut un spasme, il poussa un cri sourd, se souleva et retomba lourdement.

— Fra Paolo ! s'écria Théo. Ne partez pas ! Dites-moi qui ? Qui , Fra Paolo ?

La respiration de Paolo était haletante. Il ne semblait plus être capable de parler. Théo le voyait partir. Malgré la tristesse qui l'assaillait, il savait qu'il devait faire dire au moins ce qu'il savait. Il insista :

— Qui dois-je arrêter ? Je vous en prie, Paolo, essayez de me le dire.

Dans un effort désespéré, Fra Paolo susurra ces dernières paroles :

— Manu Dei... Manu Dei.

Il poussa un soupir et cessa de respirer. Ses yeux devinrent deux coquilles vides d'où l'âme du frère s'était retirée. Théo sentit les larmes couler le long de ses joues. Sa gorge se serra, sa bouche devint pâteuse et une immense tristesse emplit tout son être.

Paolo était mort. Il n'avait pas eu le temps de livrer ses secrets. Théo était persuadé qu'il savait des choses, qu'il l'avait attendu pour lui parler de Chronos, qu'il devait savoir qui il était. Le jeune homme était arrivé trop tard. Paolo n'avait pas réussi à lui parler. Ses dernières paroles étaient embrouillées, ne voulaient pas dire grand-chose.

Seuls ses derniers mots retinrent son attention : *Manu Dei*. Il savait que ces mots voulaient dire : la main de Dieu. Mais pourquoi ces deux mots ? Pourquoi cet homme avait-il prononcé ces deux mots en guise de dernières paroles ? Ce devait être un dernier message qu'il voulait lui adresser. *Manu Dei* représentait certainement quelque chose, quelqu'un, qui devait avoir un rapport avec sa quête. Il fallait trouver. Seulement, privé de Yu et de son fabuleux outil de recherche, perdu dans un monde avec si peu de technologie, un monde où il ne connaissait personne, un monde dans lequel il était un parfait étranger, à plus d'un titre, comment pourrait-il s'en sortir ? Si encore il avait eu l'aide des bijoux de l'Archange, il n'aurait eu aucun doute sur sa capacité à résoudre cette nouvelle énigme. Là, la tâche ne serait pas aisée, il le pressentait.

Théo ferma les paupières de Fra Paolo, se signa et lui fit un dernier sourire. Il n'avait pas connu le moine très longtemps, mais ils avaient eu tous les deux une grande complicité durant les quelques jours qu'ils avaient passés côte à côte. L'adolescent quitta la chambre, retrouva Antonio, lui fit signe que c'était fini et alla se camper dans l'un des fauteuils pour y digérer son chagrin.

— *Manu Dei*, ça vous dit quelque chose ? questionna Théo.

Antonio Sarpi secoua la tête, la moue dubitative :

— Non... qu'est-ce ?

— Je n'en sais rien. Ce sont les dernières paroles prononcées par votre oncle.

— Jamais entendu parler, certifia-t-il.

— Et vous, Boubacar ?

L'homme de confiance de Paolo s'étonna que Théo le vouvoie. Personne ne le faisait. C'était une marque de respect due aux notables et à l'aristocratie, mais lui, un ancien esclave, noir qui plus est ! C'était bien la première fois qu'une personne le vouvoyait. Boubacar baissait les yeux, silencieux.

— Allons, parle, lui intima Antonio. Si tu sais quelque chose, c'est le moment de le dire.

— Je ne sais rien, Monsieur, se défendit-il.

— Vraiment ? Mon oncle ne t'a jamais parlé de Manu Dei ?

— Non, Monsieur, je ne crois pas.

— Tu ne crois pas, ou tu en es sûr ? Allons, réfléchis bien, insista Antonio.

— C'est très important, Boubacar, vous savez, renchérit Théo. Il se passe des choses très graves et Fra Paolo savait quelque chose. Il m'attendait pour me le dire, mais il n'en a pas eu le temps. Essayez de vous souvenir, s'il vous plaît.

Boubacar se concentra, essaya de mettre de l'ordre dans ses souvenirs, dans les conversations qu'il avait eues avec Paolo, avec ce qu'il avait entendu de celles que Paolo avait eues avec les divers visiteurs qui s'étaient succédés ici, dans cette pièce.

— Ce que je sais, finit-il par dire, c'est que Fra Paolo préparait quelque chose.

— Quelque chose ? Mais quoi ?

— Je ne sais pas, Monsieur. Il ne m'a jamais rien dit.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça alors ?

— Fra Paolo recevait régulièrement d'autres moines, comme lui. Ils s'enfermaient dans cette pièce. Moi, je restais toujours dehors quand ils étaient là.

— Cela ne suffit pas à penser que mon oncle préparait quelque chose, fit remarquer Antonio.

— Oui, c'est vrai, Monsieur, mais à chacune de leurs visites, les moines transportaient des caisses en bois, très lourdes.

— Etrange, songea Antonio.

— Et, bien entendu, vous n'avez jamais su ce qu'elles contenaient, n'est-ce pas ? demanda Lisa.

— Non... sauf une fois, se souvint-il. L'une des caisses que je transportais sur mon dos est tombée et s'est fracassée sur le chemin.

— Et alors, que contenait-elle ?

— Décrivez-le nous, s'il vous plaît, insista Théo.

— C'était une grosse boule en métal très brillant. Elle avait comme des pattes et des bras. On aurait dit une sorte d'insecte.

— D'insecte ? s'étonna Antonio, quelque peu sarcastique devant les allégations de Boubacar.

— Oui Monsieur. Mais ce qui était bizarre, c'est que la boule s'éclairait de l'intérieur, comme si le métal devenait translucide.

— Vraiment ? se gaussa Antonio, que ces sornettes n'amusaient plus.

Lisa et Théo se regardèrent, comprenant que ce qu'avait vu Boubacar devait certainement être un élément de la machine à voyager dans le temps de Paolo. Ils eurent tous deux le secret espoir que la machine se trouve ici, dans l'île et qu'ils allaient pouvoir retourner dans leur présent. Lisa interrogea à nouveau Boubacar :

— Ces caisses qui arrivaient dans l'île, où est-ce qu'elles allaient ensuite ?

— Elles retournaient sur le bateau qui les avait emmenées jusqu'ici.

— Vous en êtes sûr ? demanda-t-elle, dubitative.

— Oui.

— Mais elles étaient peut-être vides ?

— Non, mademoiselle, elles étaient pleines. J'en ai porté une grande partie moi-même.

— Est-ce qu'au retour ces caisses ne pouvaient contenir autre chose qu'à l'aller ?

— Autre chose ? fit Boubacar, étonné. Il n'y a rien sur cette île.

Les deux jeunes gens durent se rendre à l'évidence : si la machine existait bien, elle n'était certainement pas dans l'île. Mais alors, pourquoi toutes les allées et venues régulières de ces moines ? Qui étaient-ils ? Quels liens avaient-ils avec Fra Paolo ? Toute cette histoire était de plus en plus étrange et énigmatique.

§

— Je ne comprends pas, avoua Théo. Pourquoi des moines venaient ici régulièrement voir Fra Paolo avec des pièces d'une machine à voyager dans le temps ?

— Ce n'est peut-être pas ça ? songea Lisa.

Les deux jeunes gens étaient seuls, dehors, sur le chemin. Ils s'étaient isolés pour pouvoir parler tranquillement, loin des oreilles d'Antonio et Boubacar. Théo continua, étonné :

— Pas ça ?

— Oui, ils fabriquaient peut-être une machine à expresso !

— Une quoi ?!

— Je plaisante, bien sûr, dit-elle, en riant.

— Ah ! Je comprends mieux. Paolo avait déjà construit une machine dans sa maison de... Mais attend, s’interrompit-il. Bien sûr !

— Quoi ?

— Fra Paolo avait bâti sa machine dans une autre réalité, celle où nous l’avions rencontré, avant que le temps ne déraile !

— Ça veut dire qu’ici, il ne l’avait pas encore construite ! comprit Lisa.

— Exactement. C’est pour ça que les moines venaient avec les pièces.

— Il avait réalisé les plans et les moines fabriquaient les pièces et venaient le voir pour valider leur travail, sans doute.

— Oui, ça pourrait expliquer tout.

— Sauf qu’il y a un point qui reste inexplicable.

— Oui, je sais, se désola le jeune homme. Pourquoi Fra Paolo est devenu si vieux. Il y a quelque chose qui cloche, mais je n’arrive pas à comprendre quoi.

— Bon, c’est un point que nous pourrions peut-être élucider plus tard. Pour le moment, ce qui compte, c’est de retrouver les moines et la machine. Je crois que c’est notre seule chance de rentrer chez nous.

— Je n’arrive pas à croire qu’ils ne soient toujours pas arrivés à nous rapatrier.

— Tu crois que c'est dû à de nouveaux changements de réalité, dans notre présent ?

— J'ai bien peur que ce soit ça. On ne peut pas compter sur Yu et Hessling pour le moment, visiblement. Il nous faut nous débrouiller seuls. Retournons interroger Boubacar, il pourra peut-être nous en apprendre plus sur les moines, dit l'Élu qui déjà repartait, d'un pas assuré.

Les deux jeunes gens reprenaient espoir. Il leur fallait retrouver la machine temporelle de Fra Paolo et revenir dans le présent. Ils n'osaient se l'avouer, mais ils avaient un mauvais pressentiment au sujet de leurs amis. Le fait qu'ils n'arrivent pas à les ramener les inquiétait. Hessling connaissait parfaitement le fonctionnement de sa machine et, secondé par Yu, l'informaticien de génie, ils auraient dû réussir depuis longtemps.

— Est-ce que vous savez d'où venaient les moines ? interrogea Théo.

— Non, Monsieur, répondit Boubacar en secouant la tête.

— Vous êtes sûr ? Réfléchissez bien, c'est très important.

— Je suis sûr, Monsieur. Ils arrivaient avec un bateau et ils repartaient avec le même bateau.

— C'était toujours le même bateau, à chaque venue ?

— Oui Monsieur, le même.

— Ce bateau, il était comment ?

— C'était un bateau, Monsieur.

— Oui, je comprends, mais décrivez-le nous. Est-ce que c'était un navire à coque arrondie, une galère avec des rames sur les côtés...

— Oui, c'est cela Monsieur, une galère avec des rames.

— Une galère comme celles avec laquelle nous sommes venus ?

— Oui, un peu comme celle-là.

— Un navire vénitien, constata Antonio.

— Ça m'en a tout l'air. Nos moines viendraient donc de Venise. Remarquez qu'il n'y a rien d'étonnant à ça. Paolo était vénitien et il avait fréquenté les monastères de la ville.

— Cela ne veut rien dire, affirma Antonio. Les galères vénitiennes sont partout. Ici, sur cette côte, nous sommes toujours sur le territoire de Venise. Dis-nous si tu te souviens des armoiries qui figuraient sur la poupe ou sur la proue ? demanda-t-il à Boubacar.

— Oui, je me souviens. Il y avait une main. Elle avait les doigts repliés, sauf l'index qui pointait vers une couronne faite de plantes, je crois, juste au-dessus d'elle.

— Une main ? La *Manu Dei* peut-être ? s’interrogea Lisa.

— J’ai déjà vu ce bateau, se souvint Antonio. Il est souvent à quai, près de San Gregorio¹⁰.

— L’abbaye de San Gregorio ? s’étonna Théo.

— Oui. Vous la connaissez ?

— Très bien. Je pense qu’il ne nous reste plus qu’à retourner à Venise sur-le-champ. C’est à l’abbaye de San Gregorio que nous trouverons sans doute les réponses que nous cherchons.

§

Après quatre jours de voyage retour, dont un à attendre dans un petit port dalmate que passe une tempête, la galère du capitaine Catani fut en vue de l’abbaye de San Gregorio, sise sur les bords du Grand Canal, dans le quartier de Dorsoduro. L’entrée principale de l’édifice religieux se faisait par la terre, sur une petite placette. Par le canal, il y avait un quai juste devant une porte secondaire, que l’on atteignait seulement par la mer. La galère ralentit rapidement à son approche. Catani était à la manœuvre, criant ses ordres aux marins qui s’affairaient pour immobiliser le vaisseau et accoster en douceur. Le soleil descendait lentement sur l’horizon et la cité des Doges se paraît des couleurs de la nuit. Lorsque la galère fut immobile, que les amarres furent larguées, Théo, Lisa et Antonio descendirent sur le quai et frappèrent le heurtoir de la porte de l’abbaye.

¹⁰ (Cf. tome I, chapitre XIV)

Il s'écoula un moment avant que ne s'ouvre le judas et qu'une voix dise :

— Qui va là ?

— Bonsoir, frère, commença Théo. Nous aimerions parler à Fra Anselmo.

Théo avait gardé le souvenir de son passage dans l'abbaye et espérait que le moine fut toujours là. Avec tous ces changements, il aurait très bien pu tout simplement ne pas exister. Le moine dévisagea Théo et les autres membres de son groupe.

— Pour quelles raisons désirez-vous le voir ? questionna le Cerbère.

— C'est à propos de Fra Paolo et de ce qu'il vous a demandé de construire.

Le moine fixa le regard de Théo, longuement, sans dire mot, puis il referma le judas. La porte s'ouvrit et il les invita à entrer.

Fra Anselmo n'avait pas changé. Il restait tel que dans le souvenir de Théo, lorsqu'il était venu avec Fra Paolo et sa petite sœur Véra, le rencontrer afin d'explorer le jardin intérieur de l'édifice, à la recherche d'un puits temporel. Le supérieur de l'abbaye accueillit les arrivants avec méfiance et froideur :

— Frère Luigi, qui vous a ouvert, m'a rapporté vos paroles, me disant que vous lui aviez parlé d'un certain Fra Paolo, je crois. Est-ce bien cela ?

— Oui, Fra Anselmo, c'est bien ça, confirma Théo.

— Qui est ce Fra Paolo ? demanda le moine, qui semblait ne pas le connaître. C'est la première fois que j'en entends parler.

— Vraiment ? s'étonna Lisa. Pourquoi Frère Luigi nous a-t-il fait entrer lorsque nous avons prononcé son nom, dans ce cas ?

— La curiosité, répondit Fra Anselmo, peu convaincant. Les mots que vous avez prononcés l'ont piqué tout simplement.

— Il est mort, vous savez, indiqua Théo d'un ton attristé.

— Nous devons tous mourir un jour. Ne soyez pas trop triste pour lui, il était religieux, avait foi en son créateur.

Fra Anselmo avait pris un ton neutre, sans émotion, sans chaleur. Pourtant, Paolo était son ami. Théo était persuadé qu'il mentait en disant ne pas le connaître. Sans doute voulait-il protéger Paolo et sa machine. Maintenant qu'il était mort, qu'il le savait, il n'avait plus de raison de mentir, sauf à vouloir cacher l'existence de la machine. Théo devait persuader Fra Anselmo que Paolo était son ami et qu'il l'avait guidé jusqu'ici pour elle.

— Fra Paolo m'a confié ses dernières paroles sur son lit de mort. Son neveu, ici présent, pourra vous le confirmer.

— Et quelles furent elles ? s'enquit-il, curieux.

— Manu Dei... ça vous dit quelque chose ?

— Pourquoi cela devrait-il me dire quelque chose ?

— Parce que Antonio Sarpi, le neveu de Fra Paolo, est certain d'avoir déjà aperçu une galère de Manu Dei accostée ici, devant votre quai. Ceci à plusieurs reprises.

Fra Anselmo ne disait mot. Sans doute cherchait-il ce qu'il allait bien pouvoir dire pour se défendre. Théo continua :

— Nous avons besoin de la machine, Fra Anselmo. Nous avons aussi besoin de connaître ce que vous savez. Fra Paolo savait quelque chose d'important et il vous l'a sans doute répété. Sinon, pourquoi m'aurait-il orienté vers la Manu Dei ?

— Pour cette fameuse machine dont vous me parlez, peut-être ?

— Non, pas pour ça. Fra Paolo m'attendait depuis très longtemps. Il savait que je viendrais. Et il savait aussi par quel moyen je viendrais. Il savait donc que la machine qu'il construisait n'avait aucun intérêt pour moi. Je n'en avais nul besoin. S'il m'a parlé de la Manu Dei, c'est parce qu'il voulait que je vienne vous voir. Vous étiez son ami. Je l'étais aussi.

— Ce qu'il dit est vrai, ajouta Antonio. Mon oncle m'a chargé de la mission de retrouver Théo. Il l'attendait

depuis plus de douze ans. Si vous savez quelque chose, je vous en prie, dites-le.

Fra Anselmo plongeait son regard dans celui de Théo, longuement, comme pour y chercher la vérité. Après un long silence, il finit par dire :

— Venez avec moi, nous allons discuter de tout ceci dans un lieu plus discret.

Fra Anselmo conduisit ses hôtes dans l'église San Gregorio, qui faisait partie de l'abbaye. Il chassa gentiment deux vieilles bigotes qui discutaient, plus qu'elles ne priaient, assises sur les bancs et ferma les lourdes portes de l'édifice à double tour. Il vint devant l'autel, s'agenouilla, se signa et pria longuement, dans un silence absolu. Lisa, Théo et Antonio avaient pris place sur le premier banc, à droite de l'autel.

Fra Anselmo se redressa, se signa à nouveau avant de se retourner.

— L'histoire que je vais vous conter est quelque peu déroutante. Je n'en ai jamais parlé à personne avant vous. Qui pourrait me croire ?... enfin, vous, vous me croirez, je pense. J'ai le sentiment que vous savez plus de choses que moi au sujet de Fra Paolo et de toute cette histoire.

Fra Anselmo regarda dans le vague un moment, puis il baissa les yeux avant de relever la tête et de reprendre :

— J'étais un jeune prêtre alors. C'était en l'an 1577, je m'en souviens très bien. J'officiais depuis peu ici, dans cette église. Un jour, un moine est entré pour, pensais-je, prier notre seigneur. C'était la première fois que je le voyais et je fus étonné par la pauvreté de sa tige. Elle était élimée, presque en lambeaux. Le moine avait les cheveux en bataille, une barbe hirsute et semblait très amaigri. Dans la pénombre du lieu, je n'avais pas vu qu'il était blessé. Il saignait sur le flanc gauche, ou droit, je ne sais plus trop. J'avais cru qu'il priait, mais en réalité il était affalé, immobile, inconscient.

J'ai immédiatement appelé deux frères de l'abbaye, pour m'aider à le transporter dans une cellule. Nous avons nettoiyé son flanc et constaté qu'il avait une vilaine blessure, un coup d'épée ou de poignard sans doute. Nous avons réussi à le sauver. Il fut sur pied au bout de quelques semaines. Durant tout ce temps il ne prononça aucune parole. Nous avons cru qu'il était muet et communiquions avec lui par signes. Encore plusieurs semaines s'écoulèrent durant lesquelles il fut en convalescence, toujours aussi muet. Nous avons sympathisé tous les deux et passions du temps à dialoguer, toujours par signes.

Un jour, allez savoir pourquoi, d'un coup il s'est mis à me parler. Il m'a dit s'appeler Pietro Paolo, mais que son nom de moine était Fra Pietro. Lorsqu'il fut définitivement sur pied, il s'engagea dans notre confrérie et devint l'un des nôtres. Lui et moi devînmes de vrais amis. Le temps s'écoulait, paisible, dans notre vie monacale, loin du tumulte extérieur.

Un autre jour, j'entrais dans la cellule de Fra Pietro et le découvris en train de s'affairer autour d'un étrange appareillage fait de tubes de cuivre, de rouages et autres récipients de verre. Je l'interrogeais sur l'utilité de cet appareillage et, après avoir longuement insisté, il finit par me raconter son histoire.

Fra Anselmo fit une pause. Il s'assit sur les marches qui menaient à l'autel, sortit un mouchoir de sa toge, s'épongea le front et le visage. Il avait visiblement peur. Peur de ce qu'il allait raconter. Peur du jugement de son auditoire, sur une histoire qui sortait, à n'en pas douter, de l'ordinaire. Il reprit son récit :

— Il me raconta qu'il ne s'appelait pas Fra Pietro, mais Fra Paolo, né Sarpi, en 1551, ce qui fut mon premier étonnement, car s'il était né à cette date, il aurait dû avoir vingt-cinq ans, alors qu'il était évident qu'il en avait plus du double. Je le lui fis remarquer. Il m'expliqua alors qu'il avait vécu une vie de religieux mais également de savant, de philosophe et d'écrivain. Il me dit qu'un jour il fit la rencontre d'un jeune homme qui venait de très loin, et que grâce à lui, il avait découvert le secret du...

Fra Anselmo s'interrompit à nouveau. Il se pinça les lèvres, s'épongea avec son mouchoir et soupira, avant d'ajouter :

— Le secret du voyage dans le temps.

Il fit silence, craignant les réactions. Lisa et Théo restèrent impassibles alors qu'Antonio ricana. Le neveu de

Paolo ne savait pas à quoi travaillait son oncle. Celui-ci lui avait toujours caché les secrets qu'il détenait.

Théo fit signe à Antonio de se taire et d'écouter. Voyant que personne ne criait au scandale devant ses propos, Fra Anselmo décida de poursuivre :

— Passé mon étonnement et mes protestations devant une telle hérésie, il continua son récit, m'expliquant qu'il avait fabriqué une machine qui permettait de se rendre dans le passé ou le futur, selon son bon vouloir. Il me dit que grâce à cette machine, il put sauver le jeune homme en question, des années plus tard, et que celui-ci était resté tel qu'il l'avait connu près de douze ans auparavant¹¹. Il m'expliqua qu'il décida alors de retourner dans le passé, retrouver quelqu'un qu'il connaissait bien et en qui il avait une confiance absolue, pour lui donner tous ses secrets et qu'il lui livra les plans de la machine. Cet homme, une fois en possession de cet incroyable secret, le poignarda et le fit jeter dans les eaux de la lagune. Par chance il fut repêché et ramené à terre. Lorsqu'il reprit conscience, il était dans notre abbaye, couché dans l'une de nos cellules. Il m'expliqua qu'il fallait que je garde le secret, car si cet homme apprenait qu'il était encore vivant, il le retrouverait et le tuerait sans la moindre hésitation.

— Cet homme, il vous a dit de qui il s'agissait ? questionna Lisa.

¹¹ (Cf. tome I, chapitre XX)

— Non, il n'a jamais voulu m'en parler. Il me disait toujours qu'il valait mieux que j'en sache le moins possible sur lui, pour ma sécurité.

— Pourquoi, pour votre sécurité ? C'est étrange, vous ne trouvez pas ?

— Je n'en sais rien, dit Anselmo en haussant les épaules.

— Cet appareil qu'il construisait dans sa cellule, c'était pour bâtir une nouvelle machine à voyager dans le temps ? demanda Théo.

— C'est ce qu'il m'a dit. Il s'était mis à dessiner des plans, de tête, mais il avait du mal à se souvenir de tout. La blessure causée par le poignard l'avait beaucoup affecté physiquement, mais aussi mentalement. Il n'avait plus toutes ses capacités intellectuelles. Pour lui, reconstruire cette machine était devenu trop ardu. Tout au long de sa vie passée avec nous, il a été obsédé par cette tâche et il nous a tous mis à contribution pour la réaliser.

— A-t-il réussi ?

— Cela n'a pas été sans mal, mais après plus de vingt-cinq ans de labeur et d'efforts, elle est terminée et, nous l'espérons, opérationnelle.

— Vous ne l'avez pas testée ?

— Dieu nous en garde ! Cette machine, nous avons aidé Fra Paolo à la bâtir, certes, mais il n'était pas question pour nous d'y toucher. Nous n'avons aucune compétence

pour le faire. Seul Paolo aurait su comment la faire fonctionner. Maintenant, il est mort et plus personne ne saura jamais comment elle pourrait transporter un corps et une âme dans un autre temps. Et puis... je ne suis pas certain que Dieu voit cela d'un bon œil.

— Vous êtes sûr, dit Théo, que Fra Paolo ne vous a jamais rien dit de plus sur cet homme qui l'a agressé ? Réfléchissez bien. C'est extrêmement important pour nous. Le moindre indice qui nous permettrait de le retrouver est capital.

Fra Anselmo secoua la tête, déforma sa bouche, donnant à son visage une moue dubitative, se gratta le crâne et ajouta :

— Un jour il m'a dit une chose qui m'est restée gravée, à son sujet : *j'avais une confiance absolue en lui. Il était mon double. Le paradoxe, c'est que je vais devoir le combattre jusqu'à la mort.* Ce furent à peu de choses près ses mots. Je ne sais pas si cela pourra vous servir. Il n'en parlait jamais. Il ne voulait pas en parler. Cet homme était très proche de lui. Un frère, un père, un oncle qui sait. Un membre de sa famille en tout cas, selon moi.

— Ne pourrait-il s'agir de l'un de ses pairs ? suggéra Antonio, qui avait tout de même du mal à avaler cette histoire rocambolesque.

— Un moine, voulez-vous dire ? Peut-être. J'ai ressenti une telle désillusion en lui, lorsqu'il en parlait, que cela m'a plutôt fait penser à un membre très proche de sa famille.

— Si on songe à son histoire, dit Théo, ce serait assez logique. Fra Paolo a dû avoir je ne sais quelle idée qui lui a passé par la tête et il a voulu sans doute faire profiter un ou plusieurs de ses proches des capacités du voyage dans le temps, sans doute afin de les enrichir.

— Fra Paolo ? s'étonna Anselmo. C'était un homme pieux et chaste, un homme que l'argent ne corrompt pas.

— Oui, vous avez raison, Fra Anselmo, mais Fra Paolo a pu vouloir faire le bien matériel des siens. Eux n'étaient pas religieux comme lui. Il aura sans doute voulu les faire s'élever dans la société vénitienne. Et comme il avait déjà un certain âge, l'on peut supposer que celui ou ceux à qui il voulait dispenser ses bienfaits, étaient eux aussi âgés. Revenir trente ans en arrière, c'était leur permettre de profiter pleinement de leur jeunesse.

— C'est possible, reconnut Fra Anselmo.

— Tu oublies une chose, rappela Lisa. Pourquoi donner les plans de la machine aux siens ? Il aurait très bien pu leur bâtir une seconde machine, sur place. Que pouvaient-ils faire de ses plans ? Il n'y a pas beaucoup de personnes, à l'époque où nous sommes, qui peuvent en comprendre la complexité.

— Très juste. admit Théo.

Perplexe, il se tourna vers Fra Anselmo :

— Vous êtes bien certain, Fra Anselmo, que Paolo vous a dit qu'il avait donné les plans de sa machine ?

— Certain. Ce furent ses mots. Et aussi quelques autres secrets dont il ne m'a jamais vraiment parlé.

— Antonio, pensez-vous qu'un membre de votre famille ait été suffisamment savant pour construire une machine d'une telle complexité ?

Antonio prit le temps de réfléchir, prit un air perplexe, avant de répondre :

— Je ne vois pas qui.

Il y eut un long silence, durant lequel chacun sembla chercher à comprendre l'énigme de Fra Paolo. Il était évident que tout n'était pas clair. A qui Paolo avait-il donné les plans de sa machine ? Qui était assez érudit, assez savant pour les comprendre ? Qui était assez intelligent et ingénieux pour la construire ? Nous étions en 1612 et les hommes capables de tels exploits étaient peu nombreux. Lisa finit par rompre le silence, affirmant :

— Si aucun membre de la famille de Fra Paolo ne pouvait être capable de comprendre les plans et de construire la machine, alors il faut chercher ailleurs.

— Tu as raison, Lisa, c'est la conclusion la plus logique, appuya Théo.

— Mais où, ailleurs ? s'interrogea Anselmo.

— Paolo vous a dit que celui à qui il avait remis les plans était son double. Je crois que je commence à comprendre ce qu'il voulait dire : ce double n'était pas un frère, un parent, mais un érudit, un savant comme lui. Pourquoi

aurait-il fait un retour de plus de trente ans, presque quarante, pour donner ses plans à un parfait ignare, fut-il de sa famille ? Ce n'est pas logique. Il a dû contacter un savant de cette époque, capable de suivre ses plans.

— Dans quel but alors ? se demanda Antonio.

— Ça, c'est une chose que nous découvrirons si nous retrouvons la trace de cet homme.

— Mais alors, pourquoi ce savant, une fois en possession des plans de la machine, a-t-il tenté de tuer Paolo ? se demanda Anselmo.

— Peut-être qu'il ne voulait pas qu'une seconde machine continue d'exister dans son futur. Il pensait sans doute qu'ainsi il n'aurait rien à redouter de Fra Paolo ou de quiconque la posséderait. Il a dû très vite entrevoir tout ce que les voyages temporels pourraient lui apporter, en termes de richesse et de pouvoir et il ne voulait pas partager.

— Bien, il y a du positif dans tout ça, songea Lisa. C'est que maintenant nous savons de quelle époque datent tous les changements que nous connaissons. Il ne reste plus qu'à trouver notre Chronos.

— Nous devons tenter de rejoindre Yu, Jessie et Darlington, affirma Théo. Nous allons avoir besoin de leurs lumières.

— C'est aussi mon avis, dit Lisa. Fra Anselmo, pouvez-vous nous conduire à la machine de Fra Paolo, s'il vous plaît.

— Oui, bien sûr, mais que comptez-vous faire ? Elle n'a jamais fonctionné et nous ne savons pas comment l'utiliser.

— Ça ne devrait pas être un gros problème, le tout étant qu'elle fonctionne parfaitement.

— Vous croyez que vous saurez manipuler cet engin ? s'étonna le moine.

— Ce n'est pas nous qui le manipulerons, mais vous, Fra Anselmo... termina Théo.

§

La machine de Fra Paolo se trouvait sous le jardin de l'abbaye, dans une salle voûtée, dans laquelle on accédait par un large escalier qui jouxtait une rampe, très certainement utilisée pour acheminer des marchandises. La salle se trouvait juste au-dessus d'un puits. Cela fit sourire Théo, qui se souvint qu'il avait emprunté ce puits pour faire un saut dans le temps et retourner chez lui¹². Il avait alors les bijoux de l'Archange et nul besoin de toute une machinerie complexe pour traverser. Est-ce que Fra Paolo avait sciemment installé sa machine dans ce puits ? Utilisait-il d'une façon ou d'une autre, l'énergie du puits temporel qui se trouvait là ? Ou sa machine n'était-elle en réalité qu'une clé qui ouvrait le puits ? Difficile de répondre à ces questions. Finalement, peu importait comment fonctionnait la machine, pourvu qu'elle leur permette, Lisa et Lui, de quitter cette époque et de retourner dans la leur.

¹² (Cf. tome I, chapitre XIV)

Après avoir étudié longuement l'ensemble des manettes, manomètres et autres indicateurs, Lisa et Théo semblèrent avoir à peu près compris le principe de fonctionnement de l'ensemble. Paolo n'avait pas eu le temps, ou jugé utile, d'établir un mode d'emploi. Les deux jeunes gens actionnèrent quelques manettes, tournèrent quelques vannes, abaissèrent quelques leviers, pour procéder aux réglages de base et pour définir l'exactitude du saut dans le temps.

Derrière l'étrange pupitre en bois, qui était en fait plus une sorte de pan de mur sur lequel l'ensemble des manettes étaient situées, se trouvait un cylindre de cuivre, posé à la verticale, haut comme deux hommes, d'où partaient des dizaines de tuyaux, certains en cuivre, d'autres en acier, d'autres encore, en verre.

Théo posa la main sur un levier, qu'ils avaient défini comme étant la mise en route générale de la machine, une sorte d'interrupteur en somme. Après d'ultimes vérifications, il l'enclencha.

Un liquide bleu se mit à circuler dans les tubes de verre. De la fumée commença à s'échapper à plusieurs endroits de la machine, tandis que des éclairs vifs et brefs fusèrent entre le haut du cylindre et d'autres parties de celle-ci, situées sur les côtés et au-dessus. Le tout était accompagné d'un grondement sourd qui faisait vibrer la salle.

Fra Anselmo prit peur et recula, se signant et faisant une prière. Antonio, bien que très impressionné, demeura calme et concentré sur les tâches que Théo et Lisa lui avaient assignées.

— Fra Anselmo ! cria Théo. N'ayez pas peur ! approchez-vous du pupitre et souvenez-vous de ce que vous avez à faire. De vous et d'Antonio dépendent nos deux vies désormais. Vous devez vous ressaisir !

Fra Anselmo acquiesça, se concentra et finit par se calmer un peu.

— Nous allons entrer dans le cylindre, continua Théo. Lorsque nous aurons verrouillé la porte, vous abaisseriez successivement les trois manettes devant vous, puis, lorsque l'aiguille qui se trouve là, atteindra le chiffre 7, vous abaisseriez ces trois autres leviers.

Le grondement devint si fort que maintenant, Théo devait crier pour se faire entendre.

— Faites tout ça dans cet ordre surtout ! Sinon, nous serons morts ! Est-ce bien compris ?!

— Oui, allez-y, j'ai compris comment faire ! affirma le moine.

— Lorsque nous aurons fait le saut temporel, la machine devrait s'arrêter d'elle-même, je crois ! De toute façon, si ce n'était pas le cas, coupez tout par ce levier, là ! Et n'oubliez pas d'actionner la machine tous les jours à la même heure en inversant le flux temporel, comme je vous l'ai montré, d'accord ?!

— Nous le ferons, tous les jours, c'est promis !

— Alors, peut-être à un de ces jours ! Adieu !

Théo, bien que peu rassuré, entraîna Lisa avec lui dans le cylindre, fit un dernier signe à Fra Anselmo et Antonio, verrouilla la porte et soupira en prenant la main de son amie.

— Pourvu qu'elle fonctionne, dit-il. Sinon nous sommes morts !

— J'ai confiance en Fra Paolo. Il a réussi à en fabriquer une qui fonctionnait très bien, que nous avons emprunté plusieurs fois, tu te souviens ?

— Oui, mais il avait certainement dû la tester avant avec des cobayes. Cette machine, nous ne savons pas si elle marche.

— On n'a pas le choix. Soit on tente de rentrer chez nous, soit on reste coincés ici.

— Tu as raison. De toute façon il est trop tard pour reculer. Regarde.

Une lueur bleutée envahit rapidement l'intérieur du cylindre, suivie d'une fumée légère et inodore. Tout se mit à vibrer autour d'eux et eux-mêmes entrèrent en vibration. Ce fut une sensation très désagréable. Après encore quelques instants, des éclairs vifs les traversèrent puis, alors que l'inquiétude les gagnait, ils sentirent leur conscient se mélanger avec leur inconscient. Ils s'évanouirent.

§